

A decorative border with intricate floral and scrollwork patterns in a dark brown color, framing the central text.

Homme plus

Frédéric Pohl

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM



F. Pohl

Homme plus

Texte intégral

HOMME-PLUS

À 60 ans, Frederik Pohl vient de publier ses mémoires de directeur littéraire et de rédacteur en chef. C'est en effet un personnage essentiel de la science-fiction américaine autant qu'un écrivain de renom. Inlassable découvreur de talent, anthologiste prodigue, il est apparu au sommaire de la plupart des magazines.

À sa collaboration avec CM. Kornbluth nous devons le célèbre Planète à gogos, classique de la science-fiction satirique, mais aussi La Tribu des loups, Les Sillons du ciel. De « Fred » Pohl seul, nous avons pu lire en français La Promenade de l'ivrogne, L'Ultime Fléau et, plus récemment, La Grande Porte, qui lui a valu tous les prix littéraires de science-fiction.

Homme-Plus, paru aux États-Unis en 1976, renouvelle brillamment le vieux thème du héros astronaute, explorateur des mondes inconnus de l'espace. Avec Pohl, plus de conquérant musclé, mais un être pathétique, produit aberrant de la science, véritable créature de Frankenstein.

FREDERIK POHL

Homme-Plus

TRADUIT DE L'AMÉRICAIN PAR
PHILIPPE HUPP



CALMANN-LÉVY

Titre original :
MAN PLUS

© Frederik Pohl, 1976.
© Calmann-Lévy, 1977.

I

UN ASTRONAUTE ET SON UNIVERS

Il est nécessaire que nous vous parlions de Roger Torraway. Bien entendu, pris isolément, un être humain ne paraît pas particulièrement important lorsqu'il en vit huit milliards. Disons qu'il n'est guère plus important qu'un microchip dans la mémoire d'un ordinateur, mais un chip peut être d'une importance capitale s'il renferme un bit essentiel, et telle était précisément la position de Torraway.

Il était bel homme, dans son genre. Et célèbre. Du moins, il l'avait été.

À une époque, Roger Torraway avait passé deux mois et trois semaines suspendu dans le ciel en compagnie de cinq autres astronautes. Ils étaient sales, ils s'ennuyaient à mourir, ils rêvaient de femmes. Ce n'était pas cela qui l'avait rendu célèbre : il y avait juste de quoi placer deux phrases dans le résumé des informations de sept heures, à la fin d'une journée un peu terne.

Mais il devint bel et bien célèbre. Son nom fut bientôt connu au Betchouanaland, au Balouchistan comme à Buffalo. *Time* lui accorda sa couverture. Cependant, tout ceci n'était pas pour lui seul ; il dut le partager avec le reste de son équipe du laboratoire orbital, car c'étaient eux qui avaient eu la chance de parvenir à sauver l'équipage soviétique alors que celui-ci était en train de regagner la Terre sans fusées de guidage.

C'est ainsi qu'ils devinrent tous célèbres du jour au lendemain. Lorsque cet événement se produisit, Torraway avait vingt-huit ans, et il venait d'épouser une fille aux yeux verts et aux cheveux noirs qui enseignait la céramique sculptée. Dorrie, sur Terre, avait fait languir Roger, et Roger, en orbite, avait fait de Dorrie elle-même une célébrité, ce qui n'était pas pour déplaire à sa compagne.

Il fallait quelque chose de spécial pour que la presse s'intéressât à la femme d'un astronaute. Il y en avait tant, et elles se ressemblaient tellement... Les journalistes pensaient généralement que la N.A.S.A. choisissait les épouses de ses astronautes parmi les candidates à l'élection de Miss Georgie. Toutes du genre à faire une démonstration de maniement du bâton et réciter deux couplets féministes après la séance de pose en maillot de bain. Dorrie Torraway avait l'air un peu

trop intelligente pour les imiter, bien que sa beauté, c'était indéniable, lui eût permis de le faire. Elle fut la seule femme d'astronaute à signer des articles importants à la fois dans le *Ladies' Home Journal* (« Douze cadeaux de Noël à cuire dans votre four ») et dans *Ms.* (« Les enfants nuiraient à mon mariage »).

Roger était pour les couples sans enfants. Il était pour tout ce que voulait Dorrie, car il était pour Dorrie, passionnément.

Sur ce point, il différait légèrement de ses camarades qui, pour la plupart, avaient découvert les petits à-côtés féminins non négligeables qu'offrait le programme spatial. Pour le reste, il était exactement comme eux. Brillant, robuste, habile, bien de sa personne et techniquement entraîné. Durant un certain temps, les journalistes crurent que les astronautes eux-mêmes provenaient d'une chaîne de montage. Les modèles disponibles variaient de vingt centimètres du plus petit au plus grand, et d'une douzaine d'années du plus jeune au plus âgé, avec un choix de quatre coloris de peau, de chocolat au lait à Viking. Ils pratiquaient la natation, les échecs, la chasse, le vol, le parachutisme, la chute libre, la pêche et le golf. Ils fréquentaient aisément sénateurs et ambassadeurs. Lorsqu'ils quittaient le programme spatial, ils apportaient leur concours à des sociétés aérospatiales ou à des causes perdues soucieuses de redorer leur blason. Ces emplois payaient très bien. Les astronautes étaient des objets de prix. Ils étaient chers aux média et à l'homme de la rue. Et pour nous aussi, ils avaient une immense valeur.

Ce que les astronautes représentaient, c'était un rêve. Un rêve inestimable pour l'homme de la rue, surtout s'il s'agissait d'une rue moite et nauséabonde de Calcutta, où les familles dormaient sur le trottoir et sortaient de leur torpeur à l'aube pour faire la queue et recevoir leur bol de nourriture gratuit, leur unique repas. Le monde était sale et graveleux, et l'espace lui donnait un petit peu de beauté et d'intérêt. C'était peu, mais mieux que rien.

Les astronautes formaient une petite communauté resserrée, autour de Tonka, dans l'Oklahoma, comme les familles du base-ball. Quand un homme effectuait sa première mission, il entrait dans les grandes lignes. Dès lors, il y avait les rivaux et les coéquipiers. On se battait pour avoir une place dans l'équipe, et on se serrait les coudes d'une base à l'autre. C'était la dichotomie de l'athlète professionnel. Et le lanceur grisonnant assis sur son banc à contempler un jeune batteur prêt à canonner, crevant de dégoût, de rage et de jalousie, n'avait certainement rien à envier à l'homme de réserve d'une mission en train de regarder son numéro Un se préparer pour un atterrissage planétaire.

Roger et Dorrie s'intégraient bien dans cette communauté. Ils se faisaient facilement de nouveaux amis. Ils avaient juste assez

d'originalité pour se distinguer des autres, mais pas assez pour inquiéter qui que ce fût. Si Dorrie ne désirait pas avoir d'enfants, elle était gentille avec les enfants des autres. Quand Vie Samuelson se trouva privé de contact radio pendant cinq jours de l'autre côté du soleil et que Verna Samuelson accoucha prématurément, Dorrie prit chez elle leurs trois bambins. L'aîné n'avait pas cinq ans. Les deux autres portaient encore des couches, et elle les changea sans se plaindre tandis que d'autres épouses prenaient soin de la maison de Verna et que celle-ci, pour sa part, se chargeait de mettre au monde son quatrième enfant, à l'hôpital de la N.A.S.A. Enfin, aux soirées de Noël, Roger et Dorrie n'étaient jamais les plus ivres, tout comme ils n'étaient jamais les premiers à partir.

C'était un couple sympathique.

Qui vivait dans un monde sympathique.

Ils n'ignoraient pas que sur ce point, ils avaient de la chance, car le reste du monde n'avait rien d'aussi sympathique. Les petites guerres zébraient d'une côte à l'autre l'Asie, l'Afrique et l'Amérique latine. L'Europe de l'Est, étranglée de temps à autre par des grèves, souvent estropiée par diverses pénuries, commençait à frissonner quand venait l'hiver. Les gens avaient faim, le nombre des mécontents croissait, et rares étaient les villes où l'on osait s'aventurer seul la nuit. Mais Tonka, qui ne tolérait pas ce genre de choses, avait des rues très sûres, et les astronautes (tout comme les cosmonautes et les sinonautes) visitaient Mercure, Mars et la Lune, se baignaient dans le halo des comètes et se mettaient en orbite autour des géantes gazeuses.

Torraway avait pour sa part effectué cinq missions importantes. Pour la première, il avait pris place à bord d'une des navettes destinées à réanimer le Spacelab, juste après la période de gel des crédits, alors que le programme spatial était encore en pleine convalescence.

Puis il avait passé quatre-vingt-un jours dans la station spatiale de la seconde génération. Ce fut sa période de gloire, celle où il eut droit à la couverture de *Time*. Les Russes avaient lancé un engin habité vers Mercure. Le voyage aller s'était déroulé sans problème, de même que l'atterrissage, de même que le décollage une fois la mission terminée. Mais c'est ensuite que tout alla de travers. Les Russes avaient toujours eu des problèmes avec leurs fusées stabilisatrices – plusieurs cosmonautes, lors des premiers vols, avaient tournoyé comme des toupies et, incapables d'arrêter le mouvement, avaient vomi partout à l'intérieur de leurs capsules. Cette fois, ayant de nouveaux problèmes, ils eurent vite fait d'épuiser les réserves de carburant destinées aux corrections de maintien.

C'est ainsi qu'ils se retrouvèrent en orbite elliptique large autour de la Terre. Et ils ne pouvaient rien faire pour sortir de cette orbite

sans danger, pas plus qu'ils ne pouvaient s'attarder. En effet, ils ne contrôlaient leur capsule que de façon assez approximative, et le point péristerrestre était suffisamment bas dans l'ionosphère de la planète pour les chauffer à blanc.

Mais Roger et les cinq autres Américains, eux, avaient sous la main un engin d'une robustesse à toute épreuve, avec assez de carburant pour une demi-douzaine de missions. Il n'y en avait pas trop, mais ils parvinrent à s'en tirer : vitesse et cap alignés sur l'*Avrora Dva*, ils arrimèrent leur vaisseau et firent sortir les cosmonautes. Quel spectacle, ces étreintes d'ours en apesanteur et ces accolades raides ! Une fois revenus à la navette avec ce que les Russes avaient réussi à emporter, ils célébrèrent l'exploit, trinquant avec du jus de groseille et du Tang, troquant pâté contre cheeseburgers. Et deux orbites plus tard, l'*Avrora Dva* disparaissait dans l'atmosphère comme un météore. « Telle une vive exhalation au crépuscule », s'écria Yuli Bronine, la cosmonaute qui était allée à Oxford, avant d'embrasser une fois de plus ses sauveteurs.

Lorsqu'ils revinrent vers la Terre, sanglés à deux par couchette et plus serrés que des amants, ils étaient tous des héros, tous même Roger, adorés par la foule, et même par Dorrie. Mais c'était il y a longtemps.

Depuis, Roger Torraway avait accompli deux vols circumlunaires, pilotant le vaisseau tandis que les équipes de radio-astronomie procédaient à leurs essais orbitaux avec le nouveau miroir géant de cent kilomètres, sur la face cachée. Et enfin il fit partie de l'équipage du module qui aurait dû se poser sur Mars ; une fois de plus, ils eurent la chance de ramener tout le monde sain et sauf sur Terre. Mais là, l'incident eut une conclusion terne et sans gloire. Un peu de malchance et des défaillances mécaniques : rien d'angoissant ni de spectaculaire.

De sorte que, par la suite, les tâches de Roger furent, disons, principalement diplomatiques. Il se mit à jouer au golf avec des sénateurs du comité du programme spatial, à faire la navette entre les installations de l'Eurospace à Zurich, à Munich et à Trieste. Ses Mémoires se vendirent modestement. De temps à autre, il était de réserve pour une mission. Mais comme le programme spatial, jadis au rang des priorités nationales, tendait à être réduit à une série d'exercices où le calcul devait traquer l'imprévu, il avait de moins en moins de choses importantes à faire.

Toutefois, il figurait en ce moment sur la liste de réserve d'une mission, bien qu'il n'en fît pas mention à l'agence lors de ses promesses de soutien politique. Cela lui était interdit. Ce nouveau vol habité, qui semblait destiné à être approuvé tôt ou tard, était le premier du programme spatial à être classé Top Secret.

Nous comptons beaucoup sur Roger Torraway, bien qu'il ne fût guère différent des autres astronautes : un peu trop entraînés, très insuffisamment sollicités, profondément mécontents de ce que leur réservait leur métier, mais résolus à ne le troquer pour rien au monde tant qu'il restait une chance de connaître encore une fois la gloire. Ils étaient tous comme cela, même celui qui était un monstre.

II

CE QUE VOULAIT LE PRÉSIDENT

L'HOMME qui était un monstre était très présent dans l'esprit de Torraway. Roger se trouvait particulièrement concerné.

Assis à la place du copilote à vingt-quatre mille mètres au-dessus du Kansas, il regardait un spot en train de sortir tout doucement de l'écran du radar. Ce spot était un Concordski III soviétique. Ils l'avaient pris en chasse avec leur CB-5 après l'avoir accroché au radar quelque part au-dessus du lac de retenue de Garrison.

Torraway jucha en souriant une nouvelle poussée, et aussitôt le spot du Concordski, dont la vitesse relative venait de s'accroître considérablement, prit le large. « On va le perdre, fit le pilote d'un air maussade. Où va-t-il à votre avis ? Au Venezuela, peut-être ?

— Il ferait bien, rétorqua Torraway, quand on voit le carburant que vous étiez en train de sucer tous les deux.

— D'accord, fit le pilote qui ne se sentait pas le moins du monde embarrassé après avoir largement dépassé la limite du Mach 1,5 fixée par le traité international, mais j'aimerais bien savoir ce qui se passe à Tulsa. En principe, avec un V.I.P. comme vous, ils nous prennent tout de suite.

— Il y a sûrement un type plus important qui doit atterrir », dit Roger. Ce n'était pas une simple hypothèse, car il savait qui était, en l'occurrence, la grosse légume. Et il n'y avait personne au-dessus du président des États-Unis.

« Vous ne vous débrouillez pas mal, aux commandes de cet engin, proposa généreusement le pilote. Cela vous dirait de le poser – enfin, dès qu'on aura le feu vert ?

— Non, je vous remercie, je ferais mieux de retourner à l'arrière et mettre un peu d'ordre dans mes papiers. » Mais il resta à la place du copilote et regarda en bas. Ils venaient d'amorcer leur descente, et le champ floconneux des cumuli L-1 se trouvait juste en dessous d'eux : ils percevaient le choc des courants ascendants au-dessus des nuages. Puis le pilote prit l'appareil en main, et Torraway abandonna les commandes. Bientôt ils survoleraient Tonka, sur la droite. Il se demanda ce que devenait le monstre.

Toujours charitable, le pilote lui demanda :

« Vous ne volez plus beaucoup, je suppose ?

— Seulement quand quelqu'un comme vous me le permet.

— Pas de remerciements, tout le plaisir était pour moi. Mais si ça n'est pas indiscret, est-ce que je peux vous demander ce que vous faites ? Je veux dire, à part vos visites officielles un peu partout. »

Pour cela, Torraway avait une réponse toute prête. Il déclara : « De l'administration. » C'est ce qu'il répondait chaque fois qu'on l'interrogeait à ce sujet. Et si, comme cela se produisait parfois, la personne qui lui posait cette question s'avérait faire partie du personnel autorisé, non seulement aux yeux du gouvernement, mais également d'après le radar particulier qui dans son esprit lui disait de faire confiance à untel et pas à tel autre, alors il répondait : « Je fais des monstres. » Puis, si la suite de la conversation indiquait que cette personne était au courant elle aussi, il pouvait hasarder une ou deux autres phrases.

Le projet Exotraitement n'avait rien d'un secret. Tout le monde savait qu'à Tonka, on préparait des astronautes à la vie sur Mars. Ce qui était secret, c'était la méthode utilisée : le monstre. S'il avait trop parlé, Torraway aurait pu dire adieu à sa liberté et à son travail. Or il aimait son travail, qui lui donnait l'occasion de visiter des endroits intéressants et permettait à sa mignonne épouse d'ouvrir chaque matin sa boutique de poterie. Du temps où il était astronaute en service, il avait visité des endroits encore plus intéressants, mais très loin dans l'espace, un peu isolés. Il préférait les endroits où il se rendait en jet particulier, accompagné de diplomates aimant flatter et accueilli à son arrivée par des femmes à cocktails qui se laissaient aisément impressionner. Bien sûr, il ne devait pas oublier le monstre, mais à vrai dire, cela ne le tracassait pas. Pas tellement.

Ils survolèrent Cimarron River, ou plutôt l'oued rouge tortueux qui redeviendrait rivière à la prochaine pluie, infléchirent la descente de l'appareil, réduisirent les gaz et se posèrent en douceur.

Après avoir remercié le pilote, Roger alla reprendre ses affaires au petit pavillon des visiteurs de marque.

Cette fois-ci, il avait fait Beyrouth, Rome, Séville et Saskatoon avant de retrouver l'Oklahoma et avait eu de plus en plus chaud d'escale en escale. Comme ils devaient assister à l'allocution présidentielle, Dorrie l'attendait au motel de l'aéroport. Il se changea rapidement et mit les vêtements qu'elle lui avait apportés. Il était content d'être de retour, content de retrouver ses monstres, content de retrouver sa femme. En sortant de la douche, il eut une soudaine et terrible envie de faire l'amour. Il ne consulta pas sa montre, car l'horloge qu'il avait en tête lui disait : tu as le temps. Un retard de quelques minutes serait sans importance. Mais Dorrie ne se trouvait plus dans le fauteuil où il l'avait laissée ; le téléviseur était allumé, une

cigarette se consumait dans le cendrier, mais elle n'était plus là. Roger resta assis au bord du lit, une serviette autour des reins, jusqu'au moment où l'horloge qu'il avait en tête lui fit savoir qu'il ne restait plus assez de temps, que cela n'avait donc plus d'importance. Il commença à se rhabiller, et était en train de nouer sa cravate lorsque Dorrie frappa à la porte. « Désolée, dit-elle quand il lui ouvrit, je ne trouvais pas la machine à coca. Un pour toi et un pour moi. »

Dorrie était brune par choix, elle avait des yeux verts par nature, et elle était presque aussi grande que Roger. Elle sortit une brosse de son sac pour nettoyer le dos et les manches du veston de son époux. Ils trinquèrent avec leurs boîtes en aluminium. Lorsqu'ils eurent fini de boire, elle lui dit :

« Viens, il faut qu'on y aille. Tu es beau à croquer comme ça.

— Et toi, tu es belle à baiser, répondit-il en lui mettant la main sur l'épaule.

— Je me suis mis du rouge à lèvres, c'est tout. » Détournant ses lèvres, elle lui permit de déposer un baiser sur sa joue. « Mais je suis contente de voir que les señoritas ne t'ont pas entièrement épuisé. »

Il se mit à rire de bon cœur, car selon l'une de leurs plaisanteries préférées, il couchait avec une fille différente dans chaque ville. Roger aimait bien cette plaisanterie. Elle n'avait aucun rapport avec la réalité. Ses quelques essais dans la discipline de l'adultère, peu satisfaisants dans l'ensemble, lui avaient procuré davantage de dégoût et de problèmes que de plaisir, mais il aimait se dire qu'il était le genre d'homme dont l'épouse devait se soucier des attentions que lui portaient les autres femmes. « Ne faisons pas attendre le Président, dit-il. Va chercher la voiture ; pendant ce temps, j'irai régler la note. »

En fait, ils ne firent pas attendre le Président : ils durent patienter plus de deux heures avant même de le voir.

Le principe de l'inspection n'avait rien de nouveau pour Roger, qui avait déjà subi ce genre d'épreuve. Le président des États-Unis n'était pas la seule personnalité à élever autour d'elle un double mur de précautions pour parer à toute tentative d'assassinat. Il avait fallu un jour entier à Roger pour voir le pape, et malgré cela un garde suisse armé d'un Beretta était resté derrière lui durant les quelques minutes de son entrevue dans la chambre papale.

La moitié des responsables du centre étaient là pour la présentation. On avait nettoyé et lustré pour l'événement la salle de repos des directeurs de recherche, qui avait perdu son apparence habituelle de cafétéria. On avait même fait disparaître les tableaux et les serviettes en papier généralement utilisées pour prendre des notes. Des paravents pliables avaient été installés dans les coins et on avait baissé par mesure de discrétion les stores des fenêtres voisines. Roger savait que c'était pour la fouille. Après cela, chacun aurait une

entrevue avec un psychiatre. Puis, une fois l'examen passé avec succès, si aucune épingle à chapeau ne recelait une aiguille hypodermique mortelle, si aucune tête ne recelait une obsession de meurtre, ils se rendraient tous à la salle de conférence, où le Président viendrait les rejoindre.

Quatre hommes du service secret étaient là pour fouiller, palper, passer au magnétomètre et identifier les invités de sexe masculin, mais deux d'entre eux seulement prirent physiquement part à cette tâche. Les deux autres se bornèrent à rester debout, sans doute prêts à dégainer et tirer si besoin. Des agents féminins (officiellement, des « secrétaires », mais Roger vit qu'elles étaient armées) procédèrent à la fouille des épouses et de Kathleen Doughty. En dépit du paravent qui la dissimulait jusqu'à hauteur d'épaule, Roger parvint à suivre sur le visage de sa femme la progression des doigts inquisiteurs. Dorrie avait horreur d'être tripotée par des mains étrangères. D'ailleurs, il y avait des jours où elle supportait déjà difficilement celles de Roger...

Quand vint son tour, Roger comprit plus facilement la froide colère qu'il avait lue sur le visage de sa femme : il avait rarement vu une fouille aussi consciencieuse. On lui passa la main sous les aisselles. On défit sa ceinture, on inspecta le creux de ses fesses. On lui palpa les testicules. On déballa le contenu de ses poches. On ouvrit le mouchoir qui ornait son veston pour le replier ensuite en un clin d'œil, et mieux qu'avant. On examina à la loupe la boucle de sa ceinture et sa montre-bracelet.

Tout le monde eut droit au même traitement, y compris le directeur lui-même qui regarda autour de lui avec un sourire résigné pendant que des doigts démêlaient les poils sous ses bras. L'unique exception fut Don Kayman qui, pour un événement d'un caractère aussi officiel, avait revêtu sa soutane. Il y eut une petite discussion à voix basse, au terme de laquelle on l'escorta dans une autre pièce pour qu'il s'y déshabille. « Navré, mon père, dit le garde, mais vous savez ce que c'est. »

Don haussa les épaules, suivit l'agent et revint bientôt, l'air embarrassé. Roger commençait à se sentir gêné lui aussi, estimant que s'ils avaient eu une once de tact, leurs anges gardiens auraient pu les envoyer voir les psychiatres au fur et à mesure, après la fouille. Après tout, les invités avaient d'importantes responsabilités, et leur temps était précieux. Mais le service secret avait sa méthode personnelle, et il opérait par étapes. Ce n'est qu'après que tout le monde eut été fouillé qu'un premier groupe de trois fut conduit aux bureaux des dactylos, tout spécialement évacués en raison de ces entrevues.

Roger tomba sur un psychiatre noir, noir si on veut être poli, plutôt café crème en réalité. Ils s'assirent l'un en face de l'autre sur des chaises à dossier droit, les genoux à cinquante centimètres de distance.

Le psychiatre lui dit :

« Je vais faire en sorte que cette épreuve soit aussi légère et brève que possible. Votre père et votre mère sont-ils encore en vie ?

— Non, ils sont morts tous les deux. Mon père est décédé il y a deux ans, et ma mère à l'époque où j'étais étudiant.

— Que faisait votre père ?

— Il louait des bateaux de pêche en Floride. » Roger sollicita la moitié de son esprit pour décrire la vie quotidienne du vieux pêcheur à Key Largo, tandis que la seconde moitié maintenait la surveillance qu'il s'imposait vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Avait-il l'air suffisamment ennuyé de subir un tel interrogatoire ? Trop ennuyé ? Était-il suffisamment détendu ? Trop détendu ?

« J'ai vu votre femme, dit le psychiatre. Je la trouve très séduisante. Cela ne vous fait rien que je vous le dise ?

— Non, non, fit Roger, hérissé.

— Je connais des Blancs qui n'aimeraient pas m'entendre dire ça. Qu'est-ce que vous en dites ?

— Je sais qu'elle est séduisante, rétorqua Roger. C'est pour ça que j'ai voulu l'épouser.

— Cela ne vous ferait rien que j'aille plus loin et que je vous demande comment vous vous débrouillez au lit, tous les deux ?

— Non, bien sûr que non... enfin, si, bon sang, ça me fait quelque chose, répondit brutalement Roger. C'est un peu comme tout le monde, je crois bien. Au bout de quelques années de mariage. »

Le psychiatre se redressa sur sa chaise, considéra un instant Roger puis lui dit :

« Dans votre cas, docteur Torraway, cette entrevue n'est pour ainsi dire qu'une formalité. Vous passez un examen chaque trimestre depuis sept ans, et votre profil est toujours resté parfaitement dans les normes. Aucune trace de violence ou d'instabilité dans votre passe. Encore une question : vous allez rencontrer le Président – est-ce que vous vous sentez mal à l'aise ? »

Roger changea de vitesse, et répondit posément :

« Un peu impressionné, peut-être.

— C'est bien naturel. Vous avez voté pour Dash ?

— Oui, oui – mais dites donc, cela ne vous regarde pas !

— Vous avez raison, docteur Torraway. Vous pouvez retourner à la salle de réunion, à présent. »

En fait, il ne fut pas invité à revenir dans la même salle ; on le conduisit dans l'une des petites pièces de conférence. Kathleen Doughty le rejoignit presque aussitôt. Ils avaient travaillé côte à côte pendant plus de deux ans et demi, mais elle était toujours aussi cérémonieuse.

« On dirait que nous l'avons réussi, cet examen, Mr. Dr. colonel

Torraway », dit-elle, fixant des yeux, comme d'ordinaire, un point situé quelque part derrière l'épaule gauche de son interlocuteur, tenant une cigarette entre son visage et lui. « Ah ! bien, une petite libation. » Elle tendit la main près de lui.

Un serveur en livrée – non, rectifia Roger, un agent du service secret portant un uniforme de serveur – était en train de leur présenter un plateau de boissons. Roger prit un whisky soda, et l'imposante prothéticienne accepta un petit verre de sherry sec. Elle chuchota près de son épaule :

« Surtout, buvez tout. Je crois qu'ils mettent quelque chose dedans.

— Quel genre de chose ?

— Des calmants. Si on ne boit pas tout, ils vous mettent un garde armé qui ne vous quitte pas d'une semelle. »

Pour ne pas contrarier sa collègue, Roger vida son verre, tout en se demandant comment cette femme bourrée d'illusions et d'angoisses avait fait pour passer aussi rapidement devant le psychiatre. Après ses cinq minutes d'interrogatoire, il s'observait davantage et une partie de son cerveau se livrait à d'intenses analyses. Pourquoi donc la présence de cette femme le mettait-elle mal à l'aise ? Son comportement maniéré ne pouvait être l'unique raison. Il se demanda si ce n'était pas parce qu'elle admirait tant son courage. Il avait déjà tenté de lui faire comprendre que pour être astronaute, aujourd'hui, il ne fallait pas beaucoup de courage. Pas plus que pour piloter un avion de ligne, et sans doute moins que pour conduire un taxi. Bien sûr, en tant que remplaçant pour Homme-Plus, il courait un danger très réel. Mais seulement si tous ceux qui se trouvaient avant lui étaient mis hors course, et comme les risques étaient bien faibles, il n'avait guère de souci à se faire. Malgré cela, elle continuait de le considérer avec, dans le regard, une intensité qui trahissait, suivant les reflets, parfois de l'admiration, parfois de la pitié.

Le reste de son esprit, comme toujours, guettait sa femme. Lorsqu'elle apparut enfin, elle bouillait de rage et se trouvait affreuse. Les cheveux qu'elle avait passé une heure à remonter étaient retombés et pendaient maintenant jusqu'à sa taille dans une belle cascade d'écume noire qui la faisait ressembler à un dessin d'Alice par Tenniel, si Tenniel avait travaillé pour *Playboy* à l'époque. Roger courut la réconforter, et cette tâche accapara tellement son attention qu'il fut pris au dépourvu lorsqu'il perçut un murmure soudain et entendit quelqu'un annoncer, d'une voix ni très forte ni très officielle :

« Mesdames et messieurs, le président des États-Unis. »

FitzJames Deshatine pénétra dans la salle en souriant et en

hochant la tête, exactement tel qu'il apparaissait d'ordinaire à la télévision, mais en plus petit. Sans qu'il fallût le lui souffler, le personnel du laboratoire se répartit pour former un demi-cercle que le Président parcourut, serrant chaque main, accompagné du directeur du projet qui se chargeait de faire les présentations. Deshatine avait été magnifiquement informé avant sa visite. Il retenait chaque nom et personnalisait ses réponses : un truc de politicien. Pour Kathleen Doughty, ce fut : « Heureux de voir une Irlandaise dans cette équipe, docteur Doughty. » Pour Roger, ce fut : « Nous nous sommes déjà rencontrés, colonel Torraway. Après ce bel exploit avec les Russes. Ce devait être, voyons... il y a sept ans, quand j'étais président du comité du Sénat. Peut-être vous en souvenez-vous. » Roger s'en souvenait effectivement. Il fut flatté (tout en sachant qu'on était en train de le flatter) de ce que le Président s'en souvînt. Pour Dorrie, ce fut : « Grands dieux, Mrs. Torraway, comment une jolie femme comme vous peut-elle perdre son temps ici avec un de ces scientifiques endurcis ? » À ces mots, Roger se raidit un peu. Pas tellement parce que c'était lui qui faisait les frais de la boutade, mais parce que Dorrie n'aimait pas ce genre de compliment creux. Mais cette fois-ci, elle apprécia la remarque. Cela venait du président des États-Unis, et une étincelle apparut furtivement dans son regard. « Il est vraiment bel homme », murmura-t-elle en suivant des yeux son déplacement le long du demi-cercle.

Lorsqu'il eut terminé, le Président sauta sur la petite estrade et dit : « Mes amis, je suis venu ici pour voir et écouter, pas pour parler. Mais je tiens à remercier chacun de vous d'avoir enduré toutes les idioties qu'on vous a imposées. J'en suis navré. Ce n'est pas moi qui ai eu cette idée. On m'a simplement dit que c'était nécessaire, parce qu'il y a toujours autant de désaxés. Et que les ennemis du Monde libre sont ce qu'ils sont, et que nous sommes ce que *nous* sommes, c'est-à-dire des gens ouverts et confiants. » Il sourit à l'adresse de Dorrie. « Dites-moi, vous a-t-on fait tremper vos ongles dans quelque chose avant de vous laisser entrer ? »

Dorrie eut un rire musical qui surprit son mari. (Elle venait en effet de se plaindre, sans mâcher ses mots, parce que son vernis à ongles était fichu.) Elle lança : « Oui, j'y suis passée, monsieur le Président. Comme chez la manucure.

— Vous m'en voyez sincèrement désolé. On dit que c'est pour s'assurer que vous n'allez pas m'égratigner avec un poison biochimique secret en me serrant la main. Enfin, il faut bien faire ce qu'on vous demande, je suppose. Mais – il se mit à rire – si ces belles dames trouvent que c'est une épreuve pénible, vous devriez voir la réaction de ma vieille chatte quand elle doit y passer. Une chance que, la dernière fois, elle n'ait pas eu effectivement du poison sur les

griffes, parce que, avant la fin, elle a eu le temps d'avoir trois hommes du service secret, mon neveu et deux de ses petits à elle. » Il se remit à rire, et Roger se surprit à l'imiter, tout comme Dorrie et les autres invités.

« Quoi qu'il en soit, reprit le Président pour en venir au vif du sujet, j'apprécie votre courtoisie. Et j'apprécie mille fois les efforts que vous déployez pour faire progresser le projet Homme-Plus. Il est inutile de vous rappeler ce que ce projet représente pour le Monde libre. Mars, là-haut, est le seul lopin de terre qui vaille quelque chose, hormis celui sur lequel nous nous trouvons tous en ce moment. D'ici à la fin de cette décennie, il appartiendra à quelqu'un. Il n'y a qu'une alternative : il sera à eux, ou il sera à nous. Et je veux qu'il soit à nous. Et c'est vous qui allez faire en sorte qu'il en soit ainsi, parce que c'est vous qui allez nous donner l'Homme-Plus qui vivra sur Mars. Du fond de mon cœur, au nom de tous les êtres humains qui peuplent les pays démocratiques du Monde libre, je tiens à vous remercier très sincèrement d'avoir rendu ce rêve possible. Et maintenant, ajouta-t-il en coupant court à une salve d'applaudissements polis, je pense qu'il est temps que je m'arrête de parler et que je me mette à écouter. Je veux voir ce que devient notre Homme-Plus. Général Scanyon, à vous de jouer.

— Oui, monsieur le Président. »

Vern Scanyon était le directeur de la division des recherches de l'institut de médecine spatiale Grissom. Il était également général à deux étoiles en retraite et se comportait comme tel. Il consulta sa montre, lança un regard en direction de son assistant (qu'il appelait parfois son officier en second) pour obtenir une confirmation et déclara : « Nous disposons encore de quelques minutes avant que le commandant Hartnett ait terminé ses exercices d'échauffement. Je suggère que nous l'observions un instant sur le circuit fermé, puis j'essaierai de vous expliquer ce qui va se passer aujourd'hui. »

La pièce s'assombrit.

Derrière l'estrade, un écran pour télévision s'éclaira. Il y eut un raclement lorsque l'un des « serveurs » déplaça une chaise pour le Président, qui marmonna aussitôt quelque chose. On recula la chaise, le Président acquiesça d'un hochement de tête. Il n'était plus qu'une ombre devant le papillotement de l'écran. Il leva les yeux.

Sur l'écran, il y avait un homme.

Il ne ressemblait pas à un homme. Il s'appelait Will Hartnett. Il était astronaute, démocrate, méthodiste, marié, père, timbalier amateur, excellent danseur, mais en apparence, il n'était rien de tout cela. En apparence, c'était un monstre.

Son aspect n'avait absolument rien d'humain. Ses yeux étaient des globes aux facettes rougeoyantes. Ses narines s'évasaient en formant des replis de chair, comme le museau d'une taupe au nez en étoile. Sa peau était artificielle : sa couleur évoquait un bronzage naturel prononcé, mais elle avait la texture d'un cuir de rhinocéros. De son apparence originale, il n'avait rien conservé. Les yeux, les oreilles, les poumons, le nez, la bouche, le système circulatoire, les centres de perceptions, le cœur, la peau – tout avait été remplacé ou bien augmenté. Les changements visibles ne représentaient que la pointe de l'iceberg. Ce qui avait été fait à l'intérieur était bien plus compliqué, bien plus important. On l'avait entièrement refait dans le seul but de lui donner les moyens de survivre sur la surface de la planète Mars sans l'aide d'appareils externes.

C'était un cyborg – un organisme cybernétique. Il était en partie homme et en partie machine, et entre ces deux sections disjointes, il y avait une telle fusion que quand Will Hartnett se regardait dans une glace lorsqu'on lui permettait d'en avoir une, il ne savait pas lui-même ce qui, dans son corps, était à lui, et ce qui avait été ajouté.

En dépit du fait que presque toutes les personnes présentes dans la pièce avaient joué un rôle dans la création du cyborg, en dépit du fait que ses photos, son image télévisée et sa personne elle-même leur étaient familières, il y eut un murmure de surprise. Au moment où la caméra de télévision le surprit, il était en train de faire des pompes, inlassablement et sans effort. L'objectif se trouvait à près d'un mètre du sommet de sa tête, dont la forme était curieuse, et lorsque Hartnett prenait appui sur ses bras, ses yeux arrivaient au niveau de la caméra, révélant les facettes brillantes qui lui permettaient d'avoir une vision multiple de son environnement.

Son aspect était des plus étranges. Se souvenant des heures de son enfance devant un poste de télévision, Roger se dit que son vieux copain avait l'air bien plus bizarre que toutes les carottes vivantes ou les scarabées géants des séries d'épouvante. Hartnett était né à Danbury, dans le Connecticut. Tous les éléments artificiels visibles qu'il présentait avaient été fabriqués en Californie, dans l'Oklahoma, l'Alabama ou l'État de New York. Mais rien ne paraissait humain, ni même terrestre. Il avait l'air *martien*.

Et dans la mesure où la forme suit la fonction, il était effectivement martien. Il était conçu pour Mars. Et dans un certain sens, il s'y trouvait déjà. En effet, le centre Grissom disposait des meilleurs caissons du monde pour simuler les conditions martiennes. Hartnett faisait ses pompes sur du sable d'oxyde de fer, dans un caisson où la pression gazeuse avait été réduite à dix millibars, soit un pour cent de celle qui régnait à l'extérieur de la double paroi de verre. La température des molécules de gaz raréfiées était maintenue à moins

quarante-cinq degrés. Des batteries de lampes à ultraviolets lointains inondaient le local, reproduisant le spectre solaire exact d'un jour d'hiver sur Mars.

Si l'endroit où se trouvait Hartnett n'était pas réellement Mars, il s'en rapprochait suffisamment pour tromper un Martien – à supposer qu'il y en ait jamais eu – sur tous les plans sauf un. À tout point de vue, donc, sauf un, un Ras Thavas ou un mollusque wellsien aurait pu émerger du sommeil, regarder autour de lui et conclure qu'il se trouvait effectivement sur Mars, peu après le lever du soleil, par une journée de fin d'automne, quelque part dans les latitudes moyennes.

On ne pouvait remédier à l'unique anomalie. Hartnett était sujet à la pesanteur terrestre normale, plusieurs fois supérieure à celle qui régnait à la surface de Mars. Les ingénieurs avaient été jusqu'à calculer ce qu'il leur en aurait coûté d'installer tout le caisson dans un avion-fusée spécial et de le laisser retomber en suivant une parabole calculée, pendant des périodes de dix à vingt minutes au moins, afin d'obtenir une gravité correspondant à celle de Mars. Mais devant le coût prohibitif d'une telle opération, ils avaient réfléchi au problème, ils avaient tenté d'estimer les conséquences de cette anomalie, avaient prévu une marge et finalement avaient décidé de ne pas en tenir compte.

Il y avait un point sur lequel le nouveau corps de Hartnett n'inspirait à personne la moindre inquiétude : il était suffisamment robuste pour endurer tous les efforts qui lui seraient demandés. Il soulevait déjà des poids de cinq cents livres, et lorsqu'il atteindrait effectivement Mars, il serait capable de porter plus d'une demi-tonne.

En un sens, Hartnett était plus hideux sur Terre qu'il ne le serait sur Mars, car son équipement de télémesure était aussi monstrueux que lui. Il avait les épaules et la tête couvertes de coussinets destinés à enregistrer son pouls, sa température et la résistance de son épaisse peau artificielle, sous laquelle s'enfonçaient des sondes qui devaient mesurer les flux et la résistance internes. Une antenne de communication s'échappait de son pack dorsal, comme les genêts d'un balai. Et tout ce qui se passait dans son système vital était continuellement mesuré, encodé et transmis à de larges bandes magnétiques qui défilaient à la vitesse de cent mètres par seconde.

Le Président était en train de chuchoter quelque chose. Roger se surprit à courber la tête pour saisir la fin de la phrase :

« ... entendre ce que nous disons ici ? »

— Non, pour cela, il faudrait que je branche le son dans son filtre de communication, répondit le général Scanyon.

— Hum ! » fit lentement le Président, mais il ne précisa pas ce qu'il avait l'intention de dire si le cyborg ne pouvait l'entendre. Roger ressentit pour lui un élan de sympathie. Ne devait-il pas lui-même

choisir ses mots lorsque le cyborg pouvait l'entendre, et censurer son langage même en l'absence du vieil Hartnett ? Il n'était pas normal qu'une chose ayant bu de la bière et conçu un enfant pût être aussi horrible. Tous les mots qui pouvaient la décrire étaient odieux.

Le cyborg semblait disposé à poursuivre éternellement ses exercices de métronome, mais l'assistant qui marquait la cadence – « un, deux, un, deux » – s'interrompit, et le cyborg fit de même. Il se leva méthodiquement, avec une certaine lenteur, comme s'il apprenait un nouveau pas de danse. Et d'un geste automatique qui désormais était sans fonction, il frotta le dos de sa main contre la peau épaisse de son front dépourvu de sourcils et lisse comme du plastique.

Dans l'obscurité, Roger Torraway changea de position et se glissa derrière le célèbre profil rugueux du Président pour mieux voir, en remarquant la moue de son visage, d'après les contours. Il enlaça sa femme et se mit à songer à ce qu'on devait ressentir quand on était le président de trois cents millions d'Américains dans un monde plein de dangers, en équilibre instable. La puissance dont regorgeait l'homme qui se tenait debout devant lui dans l'obscurité pouvait envoyer des bombes nucléaires dans tous les recoins de la planète en l'espace de quatre-vingt-dix minutes. C'était la puissance de la guerre, la puissance de la répression, la puissance de l'argent. Initialement, c'était le pouvoir du Président qui avait permis au projet Homme-Plus de se concrétiser. Le Congrès n'avait jamais consacré de débat à l'allocation des fonds et ne savait que dans des termes très généraux de quoi il s'agissait : on avait appelé le décret « loi destinée à l'attribution de crédits supplémentaires à la recherche spatiale, à la discrétion présidentielle ».

Le général Scanyon dit :

« Monsieur le Président, le commandant Hartnett serait heureux de vous faire une petite démonstration de ce qu'il est capable de faire avec ses prothèses. Soulever des haltères, sauter en hauteur. Tout ce que vous voulez.

— Oh ! je crois qu'il a suffisamment travaillé pour aujourd'hui, répondit en souriant le Président.

— Vous avez raison. Dans ce cas, monsieur le Président, nous allons poursuivre. » Il parla doucement devant le micro de l'interphone puis se tourna vers le Président. « L'exercice d'aujourd'hui consistera à démonter l'interphone pour réparer un court-circuit en conditions normales sur Mars. Nous estimerons le délai à sept minutes. Une équipe de réparateurs du centre même, munie de l'outillage complet et travaillant en atelier, a mis en moyenne cinq minutes, de sorte que si le commandant Hartnett effectue l'exercice dans des meilleurs temps, cela prouve qu'il a un très bon contrôle moteur.

— Oui, je vois cela, dit le Président. Mais que fait-il en ce

moment ?

— Il attend, simplement, monsieur le Président. Nous allons faire monter la pression de son caisson à cent cinquante millibars, de manière qu'il puisse parler et entendre un peu plus facilement.

— Je croyais que vous étiez équipés pour lui parler dans le vide absolu, remarqua intelligemment le Président.

— Oui, euh... c'est vrai, mais nous avons eu quelques petits problèmes de ce côté. Pour l'instant, quand le caisson est en conditions martiennes, nos communications sont principalement visuelles, mais nous pensons pouvoir utiliser le système vocal d'ici peu.

— Oui, je l'espère », répondit le Président.

Au niveau du caisson, à une trentaine de mètres de profondeur sous la salle de réunion, un étudiant diplômé faisant fonction d'assistant de laboratoire ouvrit une valve conformément aux instructions qu'on venait de lui donner. Cette valve ne commandait pas l'arrivée de l'atmosphère ambiante, mais celle des gaz recréant les normes martiennes, déjà mélangés et prêts, sous pression. Il y eut un sifflement frêle et de plus en plus strident à mesure que la pression se rapprochait des cent cinquante millibars. Cette augmentation n'était en aucune façon bénéfique au fonctionnement de Hartnett, car son corps entièrement reconçu ignorait la plupart des facteurs de son environnement. Il pouvait tout aussi bien tolérer des vents arctiques, un jour poisseux à l'équateur terrestre avec un air chargé d'humidité à 1080 millibars de pression, ou le vide total. Tout lui était également confortable. Ou inconfortable, car Hartnett avait signalé que son nouveau corps lui faisait mal, le pinçait, l'irritait. Les assistants auraient aussi bien pu ouvrir les valves pour laisser s'engouffrer l'air ambiant, mais tout aurait dû ensuite être repompé pour l'essai suivant.

Lorsque enfin le sifflement cessa, ils entendirent la voix du cyborg, pointue comme si c'était une poupée qui parlait : « Merrrci. Je croois que ccc'est bien comme ça. » La faible pression jouait des tours à sa diction, d'autant qu'il ne disposait plus d'une trachée et d'un larynx normaux pour s'exprimer. Cela faisait plus d'un mois maintenant qu'il était cyborg, et parler commençait à lui sembler bizarre, car il perdait peu à peu l'habitude de respirer.

Derrière Roger, un membre du centre, l'expert en systèmes visuels, observa sombrement : « Ils savent bien, pourtant, que ces yeux ne sont pas faits pour subir des changements de pression brusques... Qu'ils ne viennent pas se plaindre s'il y en a un qui leur claque sous le nez. » Roger grimaça en se représentant un œil à facettes cristallin éclatant à l'intérieur de son orbite, et sa femme se mit à rire.

« Asseyez-vous, Brad », dit-elle en s'arrachant au bras de Roger. Roger s'écarta machinalement, les yeux fixés sur l'écran. La voix qui

auparavant marquait la cadence disait à présent : « Attention. Cinq. Quatre. Trois. Deux. Un. Début de l'exercice. »

Le cyborg s'accroupit avec lourdeur au-dessus de la plaque d'accès d'une boîte métallique noire. Il introduisit posément un tournevis aussi mince qu'une lame dans une rainure presque invisible, tourna l'instrument d'un quart de tour extrêmement précis, répéta ce geste en un autre endroit et souleva le panneau. Les gros doigts inspectèrent tous les fils qui serpentaient à l'intérieur comme des spaghetti multicolores, en découvrirent un aux torsades rouges et blanches dont un segment était carbonisé, le détachèrent, le raccourcirent pour supprimer la partie brûlée, le dénudèrent en le pinçant entre leurs ongles et le mirent en contact avec une borne. Il fallait ensuite attendre, pendant plus d'une minute, que le fer à souder chauffe : c'était la partie la plus longue de l'opération. Puis, une fois la soudure effectuée, le cyborg repoussa les spaghetti à l'intérieur de la boîte, remit la plaque et se leva.

« Six minutes, onze secondes et deux cinquièmes », annonça la voix de l'assistant.

Le directeur du projet applaudit, aussitôt imité par le reste des spectateurs, puis il se leva pour dire quelques mots. Il déclara au Président que le projet Homme-Plus avait pour but de modifier un corps humain de manière qu'il pût survivre à la surface de Mars aussi facilement qu'un homme normal pouvait marcher dans un champ de blé du Kansas, et dans des conditions de sécurité identiques. Il fit une rétrospective des missions spatiales habitées, depuis les vols suborbitaux jusqu'aux sondes lointaines en passant par les stations orbitales. Il énonça quelques-unes des caractéristiques importantes de la planète Mars. En dépit de son diamètre inférieur, un sol plus vaste que celui de la Terre, car il n'y avait pas d'océans. Des températures convenant à la vie, si celle-ci, bien entendu, était convenablement modifiée. Un potentiel de richesses incalculable. Le Président écouta avec attention, bien qu'il sût tout cela par cœur, de toute évidence.

« Merci, général Scanyon, dit-il. Mais laissez-moi vous dire une chose. »

Il monta prestement sur l'estrade et regarda les chercheurs en souriant, d'un air songeur.

« Quand j'étais enfant, le monde était plus simple. Le gros problème, c'était comment aider les nations libres de la Terre en voie de développement à entrer dans la communauté des pays civilisés. C'était l'époque du rideau de fer. Il y avait les autres d'un côté, enfermés, en quarantaine, et tout le reste de ce côté-ci, avec nous.

« Mais, reprit-il, les choses ont changé. Le Monde libre a connu des jours difficiles. Une fois qu'on sort du continent nord-américain, que trouve-t-on ? Des dictatures collectivistes, à part une ou deux

exceptions comme la Suède ou Israël. Je ne suis pas là pour remuer l'histoire ancienne ; ce qui est fait est fait, et il est inutile d'accuser qui que ce soit. Tout le monde sait qui a perdu la Chine, qui a donné Cuba aux autres. On sait quel genre de gouvernement a laissé tomber l'Angleterre et le Pakistan. Inutile de revenir là-dessus, contentons-nous de regarder l'avenir.

« Et je vous dis, poursuivit-il avec emphase, mesdames et messieurs, l'avenir de la race humaine libre est entre vos mains. Nous avons peut-être subi quelques échecs ici, sur notre planète, mais cela, c'est du passé. Nous pouvons regarder dans l'espace. Et si nous regardons, que voyons-nous ? Nous voyons une autre Terre. La planète Mars. Comme vient de le souligner le distingué directeur de votre projet, le général Scanyon, c'est une planète plus vaste que celle sur laquelle nous sommes nés, une planète qui présente des atouts importants. Et elle peut être à nous.

« Voilà où se trouve l'avenir de la liberté, et cette liberté, vous seuls pouvez nous l'apporter. Je sais que vous réussirez. Et je compte sur chacun d'entre vous. » Il balaya la salle d'un œil soucieux, croisant chaque regard. Le vieux charisme de Dash venait, une fois de plus, de subjuguier son assistance.

Puis, soudainement, il sourit, lança : « Je vous remercie » et disparut au milieu d'une nuée de gardes du corps.

III

QUAND L'HOMME DEVIENT MARTIEN

Il fut un temps où Mars ressemblait à une deuxième Terre. En collant l'œil à son télescope milanais lors de la célèbre conjonction de 1877, l'astronome Schiaparelli crut voir des échancrures, des « chenaux », annonça la découverte de « canali » que la moitié de la population instruite de la Terre traduisit en « canaux ». Même interprétation chez la plupart des astronomes, qui s'empressèrent de braquer leurs instruments dans la même direction, et en découvrirent d'autres.

Des canaux ? Dans ce cas, ils avaient dû être creusés dans un but précis. Dans quel but ? Pour contenir de l'eau – il n'y avait pas d'autre thèse qui pût préserver les faits.

Le syllogisme était implacable, et au tournant du siècle, il ne restait presque plus un sceptique dans le monde. On ne doutait plus désormais que Mars possédât une culture plus ancienne et plus sage que la nôtre. Si seulement nous trouvions un moyen de leur parler, quelles merveilles apprendrions-nous ! Percival Lowell, armé d'un carnet de croquis, se mit à réfléchir, et fit une première proposition. Il déclara qu'il fallait tracer d'immenses figures euclidiennes dans le Sahara. Les border de buissons secs, ou bien les creuser en tranchées qu'on remplirait ensuite de pétrole. Puis, par une nuit sans lune, quand Mars serait haut dans le ciel africain, y mettre le feu. Les yeux extraterrestres martiens qui, selon lui, devaient être rivés à leurs télescopes extraterrestres martiens, ne pourraient manquer d'apercevoir et de reconnaître les carrés et les triangles. Ils comprendraient qu'on essayait de communiquer avec eux, et leur vénérable science leur permettrait de trouver un moyen de répondre.

Il se trouvait cependant des hommes dont les convictions étaient moins fermes que celles de Lowell. Certains prétendaient que la planète Mars était trop petite et trop froide pour abriter une race d'une très haute intelligence. Creuser des canaux ? Oh ! ça, bien sûr, c'était une tâche simple, à la portée des paysans, et une race mourant de soif pouvait fort bien creuser des fossés, même des fossés gigantesques visibles à travers l'espace interplanétaire, pour assurer sa survie. Mais en dehors de cela, le milieu martien était tout simplement

trop hostile. S'il y vivait un peuple, il devait être semblable aux Esquimaux, à jamais immobilisés au seuil de la civilisation parce que le monde, à l'extérieur de leurs huttes de glace, était trop redoutable pour leur laisser le loisir d'apprendre des abstractions. Quand nos télescopes parviendraient à saisir le visage d'un individu martien, nous ne verrions très certainement qu'un masque bestial, aux traits lourds et dépourvus de caractère, un être bovin capable de creuser le sol et de cultiver des champs, certes, mais pas d'aspirer au règne de la pensée.

Mais qu'ils fussent bestiaux ou intelligents, il y avait des Martiens – c'était du moins ce qu'affirmaient les meilleurs esprits de l'époque.

Par la suite, on conçut de meilleurs télescopes, et l'on trouva de meilleurs procédés pour comprendre ce qu'ils révélaient. Au miroir et à l'objectif s'ajoutèrent le spectroscopie et l'appareil photo. Chaque jour, les astronomes voyaient et comprenaient un peu mieux Mars. Et à chaque étape, à mesure que l'image de la planète devenait plus claire et plus nette, la vision de ses présumés habitants se faisait plus brumeuse et moins réelle. Il n'y avait pas assez d'air. Il n'y avait pas assez d'eau. Il faisait trop froid. Puis, les instruments d'optique devenant plus précis, les canaux se transformèrent en simples marques irrégulières à la surface de la planète Et les villes qui devaient se trouver à leurs confluent ne firent jamais leur apparition.

À l'époque où les premiers Mariner commencèrent à survoler la planète, les Martiens, qui n'avaient jamais existé en dehors de l'imagination des êtres humains, s'étaient déjà irrévocablement éteints.

Il semblait néanmoins qu'une certaine forme de vie pût exister sur Mars, par exemple des plantes à un stade primaire, ou même une ébauche d'amphibien. Mais rien de semblable à l'homme. À la surface de Mars, un être respirant de l'air et ayant besoin d'eau, comme l'homme, ne pouvait survivre plus d'un quart d'heure.

C'était le manque d'air qui le tuerait le plus rapidement, mais il ne périrait pas tout simplement d'étouffement : il ne vivrait pas jusque-là. Avec les dix millibars de pression à la surface de Mars, son sang se dilaterait et il agoniserait, un peu comme s'il était atteint du mal des caissons. Mais s'il réussissait à survivre à cela, le manque d'air le ferait suffoquer S'il survivait à cela également, par exemple grâce à une bouteille d'air et à un masque lui dispensant un mélange gazeux dépourvu d'azote, à une pression intermédiaire par rapport à celles de Mars et de la Terre, il mourrait quand même. Il mourrait d'être exposé aux rayons solaires non filtrés. Il mourrait à cause des extrêmes de la température martienne : au mieux, une chaleur timide, digne d'un jour de printemps, au pire, un froid plus terrible que celui d'une nuit

polaire dans l'Antarctique. Il mourrait de soif. Et s'il parvenait néanmoins à survivre à tout cela, alors il mourrait, plus lentement mais sûrement, de faim, puisque la surface de Mars ne recelait pas la moindre parcelle de nourriture.

Mais il est un argument qui contredit les conclusions tirées de ces faits objectifs. L'homme n'est pas soumis aux faits objectifs. S'ils l'incommodent, il les modifie, ou bien il les circonscrit.

L'homme ne peut pas survivre sur Mars. Toutefois, l'homme ne peut pas non plus survivre dans l'Antarctique. Et pourtant, il survit.

L'homme survit dans des endroits où il devrait mourir, en emportant avec lui un environnement plus clément. Il transporte ce dont il a besoin. Sa première invention, dans ce domaine, fut le vêtement. Le deuxième, ce fut la nourriture non périssable, comme la viande et le grain séchés. La troisième, ce fut le feu. Et la plus récente fut tout l'ensemble de techniques lui donnant accès aux fonds marins ainsi qu'à l'espace.

La première planète, après la Terre, dont les hommes foulèrent le sol fut la Lune. Elle était plus hostile encore que Mars, car les éléments vitaux que Mars possédait en quantités infimes – l'air, l'eau, la nourriture – n'existaient pas du tout sur la Lune. Et pourtant, dès le début des années 60, les hommes l'explorèrent en emportant air, eau et tout ce dont ils avaient besoin à l'intérieur d'un équipement monté sur leurs scaphandres ou installé dans leurs modules. À partir de là, mettre au point des équipements plus importants ne représentait pas une tâche insurmontable. Cela n'avait rien d'aisé, étant donné les dimensions requises, mais ce problème mis à part, il s'agissait simplement de travailler à une échelle supérieure, jusqu'à concevoir des systèmes semi-permanents et à entrevoir le jour où des colonies pourraient vivre de façon autonome, en circuit fermé. Le premier problème qui se posait était d'ordre purement logistique. Pour chaque homme, il fallait des tonnes d'équipement. Et pour chaque kilo d'équipement expédié dans l'espace, il fallait dépenser un million de dollars en carburant et en appareils. Mais c'était faisable.

Mars est cependant infiniment plus éloignée de la Terre que la Lune. Cette dernière tourne autour de notre planète à une distance qui n'excède pas quatre cent mille kilomètres. Au contraire quand Mars se rapproche le plus de nous, situation qui ne se produit que quelques fois en l'espace d'un siècle, elle demeure cent fois plus éloignée.

Non seulement Mars se trouve loin de la Terre, mais elle est également plus éloignée du Soleil que la Terre. Alors que la Lune reçoit par mètre carré autant d'énergie que la Terre, Mars n'en reçoit que la moitié, suivant la loi de la proportion inverse au carré de la

distance.

D'un point de la Terre, on peut lancer une fusée vers la Lune à n'importe quelle heure du jour. Mais Mars et la Terre ne tournent pas l'une autour de l'autre : toutes deux tournent autour du Soleil, à des vitesses différentes, de sorte que parfois, elles ne sont pas très proches, et parfois, elles sont très éloignées. Pour qu'une fusée lancée de la Terre puisse efficacement atteindre Mars, il faut que celle-ci se trouve à une distance minimale, ce qui ne se produit qu'une fois tous les deux ans, pendant une période d'un mois et quelques semaines.

Même les caractéristiques de Mars, plus proches de celles de la Terre, sont défavorables à l'implantation d'une colonie. Comme elle est plus grande que la Lune, sa gravité ressemble davantage à la gravité terrestre. Et puisqu'elle est plus grande et exerce une attraction plus forte, une fusée consommera davantage de carburant pour se poser, davantage de carburant pour décoller.

Ce qui fait que le problème peut être ainsi résumé : sur la Lune, on peut implanter une colonie et assurer sa survie depuis la Terre. Sur Mars, ce n'est pas possible.

Du moins s'il s'agit d'une colonie d'êtres humains.

Mais si l'on remodèle un être humain ?

Imaginez qu'on prenne le châssis humain de base et qu'on modifie une partie des éléments figurant au chapitre des options. Il n'y a rien à respirer sur Mars. Donc on sort les poumons du châssis, et on les remplace par un système de régénération d'oxygène micro-miniaturisé. Pour cela, il faut bien sûr de l'énergie, mais le Soleil lointain en fournit suffisamment.

Le sang à l'intérieur du châssis se mettrait à bouillonner ? Donc on élimine le sang, tout au moins en surface et aux extrémités – on fabrique des bras et des jambes mus par des moteurs à la place des muscles – et on le réserve pour le cerveau qui se trouve au chaud et à l'abri. Un corps humain normal a, par ailleurs, besoin de nourriture, mais l'essentiel de la musculature est remplacé par des appareils, ses exigences alimentaires tombent. Seul le cerveau doit être nourri en permanence, et par bonheur, de tous les accessoires humains, c'est celui qui exige le moins d'énergie. Une tranche de pain grillé par jour suffit à l'alimenter.

L'eau ? Elle n'est plus nécessaire, excepté pour compenser les pertes qu'entraîne normalement le fonctionnement de la mécanique – tout comme on corrige le niveau du fluide hydraulique du système de freinage d'une automobile tous les cinq ou dix mille kilomètres. Mais une fois le corps devenu un circuit fermé, on n'a plus à le remplir continuellement d'eau pour qu'il puisse satisfaire au cycle de la boisson, de la circulation, de la sécrétion ou de la transpiration.

Les radiations ? Un problème à double tranchant. Les éruptions

solaires qui surviennent de temps à autre sont imprévisibles et dangereuses, même si l'on se trouve à la surface de Mars, de sorte que le corps doit être revêtu d'une peau artificielle. En dehors de ces périodes particulières, il n'y a que la lumière visible habituelle et les rayons ultraviolets, ce qui ne suffit pas pour assurer la conservation de la chaleur, ni même, dans une certaine mesure, pour permettre une vision correcte. C'est pourquoi il faut disposer d'une surface plus importante pour recueillir l'énergie – d'où les récepteurs en forme d'oreille de chauve-souris sur le cyborg – et, afin d'obtenir une vision aussi bonne que possible, les yeux sont remplacés par des appareils.

Si l'on fait tout cela à un être humain, ce qui en résulte n'est plus à proprement parler un être humain. C'est un homme plus un important ensemble d'appareils.

L'homme est devenu un organisme cybernétique : un cyborg.

Willy Hartnett fut probablement le premier homme à devenir cyborg. On admettait un certain doute, car des rumeurs persistantes laissaient entendre qu'en Chicom, une expérience de ce genre s'était déroulée avec succès durant un certain temps et avait fini par échouer. Mais de toute évidence, à cette époque-là, Hartnett était le seul vivant. Il était né comme naissent tous les hommes, et pendant trente-sept ans, il avait eu l'aspect et le corps d'un homme comme les autres. Il n'avait commencé à changer qu'au cours des dix-huit derniers mois.

Ces changements furent tout d'abord mineurs et provisoires. On ne lui enleva pas le cœur, mais on le relaya de temps en temps au moyen d'un impulseur rapide en plastique souple, qu'il portait, sanglé à l'épaule, par périodes de sept jours.

On ne lui enleva pas non plus les yeux... au début. On le força simplement à les maintenir fermés au moyen d'une espèce de masque visqueux, tandis qu'il devait s'entraîner à reconnaître les intrigants contours du monde tels que les lui révélait une caméra électronique qu'on avait chirurgicalement reliée à son nerf optique, et qui bourdonnait d'une façon effroyable.

Les systèmes indépendants qui feraient de lui un Martien furent mis à l'essai un par un. Et l'on ne procéda pas aux changements définitifs avant que chaque élément eût été testé, ajusté et jugé satisfaisant.

En fait, ces changements n'étaient pas *vraiment* permanents. Hartnett tenait énormément à cette promesse que lui avaient faite les chirurgiens, et qu'il avait lui-même faite à sa femme par la suite. Toutes les modifications pouvaient être supprimées et le seraient. Lorsqu'il serait de retour, une fois sa mission remplie, on ôterait tout son appareillage pour le remplacer par des tissus humains bien doux,

comme avant, et il retrouverait un aspect d'homme.

On lui avait cependant laissé entendre qu'il n'aurait pas exactement la même apparence qu'avant, car il n'était pas possible de conserver durant l'expérience ses organes et ses tissus. On pourrait uniquement les remplacer par des éléments équivalents. Les transplantations d'organes et la chirurgie plastique feraient tout leur possible pour lui rendre sa constitution originale, mais il était peu probable qu'il pût encore voyager avec la photo de son ancien passeport.

Cela ne le préoccupait pas tellement car il ne s'était jamais trouvé bel homme. Il était satisfait de savoir qu'il aurait de nouveau des yeux humains. Pas les siens, bien sûr, mais les médecins lui avaient promis qu'ils seraient bleus, bordés de paupières et de cils. Et selon eux, avec un peu de chance, ces yeux pourraient même pleurer (de joie, anticipait-il). Son cœur serait de nouveau une masse de muscle aussi grosse qu'un poing, qui pomperait le sang d'homme, du sang rouge, jusqu'à toutes les extrémités de ses membres et de son corps. Les muscles de ses poumons emmagasinerait de l'air dans sa poitrine, où des alvéoles humains naturels absorberaient l'oxygène et rejetteraient le gaz carbonique. Les immenses photorécepteurs en forme d'oreilles de chauve-souris, qui avaient posé tant de problèmes parce que leur résistance satisfaisait aux exigences de la gravité martienne, mais pas à celles de la gravité terrestre, de sorte qu'ils se détachaient fréquemment et qu'il fallait les renvoyer à l'atelier, ces photorécepteurs seraient démontés et enlevés. La peau qui avait été si laborieusement constituée et ajustée serait arrachée d'une manière toute aussi laborieuse, pour laisser la place à de la peau humaine capable de transpirer et de fournir poils et cheveux. (Sa peau à lui se trouvait toujours là, sous l'enveloppe artificielle, mais il doutait qu'elle pût survivre à l'expérience. Pendant qu'elle demeurerait dissimulée sous l'enveloppe synthétique, il fallait la dissuader de remplir ses fonctions habituelles. Sans doute serait-elle incapable, par la suite, de reprendre ses activités, et il faudrait alors la remplacer.)

La femme de Hartnett lui avait arraché une seule promesse : elle lui avait fait jurer qu'il ne se montrerait pas devant ses enfants tant qu'il serait un cyborg et aurait l'air d'un épouvantail. Heureusement, les enfants en question étaient encore assez jeunes pour obéir sans difficultés, et grâce à quelques allusions à de vagues maladies tropicales et irritations de la peau, elle s'était assurée la coopération des maîtres d'école, des amis, des voisins et des parents des camarades de classe. Son entourage s'était montré curieux, mais l'histoire avait marché, et personne n'avait convoqué d'urgence le père de Terry à une réunion de parents d'élèves, personne n'avait insisté pour que le mari de Brenda se joignît à elle lors d'un déjeuner autour d'un

barbecue.

Brenda Hartnett s'était elle-même efforcée de ne pas voir son mari, mais sa curiosité à la longue avait eu raison de sa crainte, et un jour elle s'était faufilée jusqu'à la salle où se trouvait le caisson. Willy était en train de faire des exercices de coordination ; au milieu des sables rougeâtres, il chevauchait une bicyclette sur le guidon de laquelle reposait en équilibre une bassine d'eau. Don Kayman l'avait accompagnée ; il s'attendait à la voir s'évanouir, hurler ou vomir. Elle n'eut aucune de ces réactions, ce dont le prêtre et elle-même s'étonnèrent. Le cyborg avait trop l'air d'un monstre de film d'horreur japonais pour être pris au sérieux. Ce n'est que dans la nuit qu'elle fit véritablement le rapport entre la créature aux yeux de cristal et aux oreilles de chauve-souris et le père de ses enfants. Le lendemain, elle rendit visite au responsable médical du projet pour lui déclarer qu'il y avait des semaines que Willy n'avait pas pu passer une nuit avec elle, que cela devait lui peser, et qu'elle ne voyait pas pourquoi elle ne pourrait pas lui permettre de se détendre un peu. Le médecin dut alors lui expliquer ce que Willy n'avait pu se résoudre à lui dévoiler, à savoir que dans l'état actuel des choses, les fonctions auxquelles elle faisait allusion avaient dû être considérées comme superflues, et qu'en conséquence, elles avaient été momentanément, euh, disons... mises hors circuit.

Pendant ce temps, le cyborg effectuait ses essais en suant sang et eau et en attendant chaque fois le prochain épisode de son feuilleton de souffrance.

Son univers était composé de trois parties. La première était une double pièce où l'on maintenait une pression correspondant à une altitude d'environ 2500 mètres, de sorte que le personnel pouvait y pénétrer et en sortir quand c'était nécessaire, dans des conditions relativement supportables. C'était là qu'il dormait, lorsqu'il en avait la possibilité, et qu'il mangeait le peu qu'on lui offrait. Il avait toujours faim, à chaque minute. Malgré les efforts déployés, on n'avait pu supprimer les exigences de ses sens. La seconde partie, c'était le caisson simulant la surface de Mars, à l'intérieur duquel il faisait sa gymnastique et effectuait ses exercices de sorte que les architectes de son nouveau corps pussent observer leur œuvre au travail. Et la troisième était un caisson à basse pression, sur roues, dans lequel on le transportait de sa suite à son arène publique ou ailleurs, mais son itinéraire variait rarement.

Le caisson de simulation était semblable à un zoo où on l'exhibait sans cesse. Quant au caisson roulant, il ne lui offrait rien, sinon l'attente d'être transféré dans un autre compartiment.

Seule la petite suite, qui constituait sa demeure officielle, lui procurait un peu de confort. C'était là que se trouvaient son poste de télévision, sa chaîne hi-fi, son téléphone et ses livres. De temps à autre, un étudiant de dernière année ou l'un de ses collègues astronautes venait lui rendre visite et jouait avec lui aux échecs ou essayait de mener une conversation en dépit de la pression qui rendait sa respiration laborieuse. Il guettait toujours ces visites avec impatience et essayait de les prolonger. Entre-temps, il était livré à lui-même. Il lisait assez rarement. Parfois, il s'asseyait devant la télévision, quel que fût le programme diffusé. Mais le plus souvent, il « se reposait ». Telle était la description qu'il fournissait à ceux qui le surveillaient, et pour lui cela consistait à rester assis ou couché avec le système visuel en position d'attente. Cela revenait en quelque sorte à rester éveillé en gardant les yeux fermés. Cela ne l'empêchait pas d'enregistrer toute lumière suffisamment vive, comme le fait la rétine chez une personne qui dort et a les paupières baissées. Quant aux sons, il les percevait sur-le-champ. Au début, son esprit, en proie à une activité fébrile, n'avait cessé d'évoquer des idées de sexe, de repas, de jalousie, de colère, d'enfants, de nostalgie, d'amour... jusqu'au jour où il avait imploré les médecins de venir le soulager. On lui avait alors enseigné un cours d'autohypnose lui permettant de faire le vide dans sa tête. Depuis, lorsqu'il « se reposait », il ne faisait presque plus rien consciemment, tandis que son système nerveux s'apprêtait à accueillir les prochaines sensations de douleur et que son esprit comptait les secondes qui le séparaient de la fin de sa mission, du jour où lui serait rendu son corps d'homme.

Elles étaient nombreuses, ces secondes, et bien souvent il avait fait le calcul. Sept mois pour atteindre Mars. Sept mois pour en revenir. Quelques semaines avant et après, pour la préparation au lancement puis pour l'examen, à l'arrivée, avant les opérations destinées à lui rendre son corps original. Ensuite, on l'opérerait, et il faudrait laisser guérir les diverses parties du corps greffées. Cela prendrait plusieurs mois, mais personne ne voulait lui dire combien exactement.

La plus précise de ses estimations portait à quarante-cinq millions le nombre de ces secondes, en laissant une marge d'environ dix millions. Et il sentait chacune de ces secondes arriver, s'attarder un instant puis s'éloigner comme à regret.

Les psychologues avaient tenté d'éviter ce problème en imposant à Hartnett un emploi du temps très serré, vingt-quatre heures sur vingt-quatre, mais il refusait cet emploi du temps. Ils essayaient fréquemment de le comprendre à l'aide de tests subtils et de questionnaires à grilles. Il les laissait pénétrer ainsi en lui par effraction, mais conservait toujours au fond de sa tête une citadelle

qui résistait à toutes leurs invasions. Hartnett ne s'était jamais trouvé de tendances à l'introspection ; il savait qu'il faisait un kilomètre de large et un centimètre de profondeur, et que jamais sa vie n'avait fait l'objet d'un examen. Il s'estimait satisfait ainsi. Mais puisqu'il ne lui restait plus à présent, pour seul bien, que l'intérieur de son esprit, il était bien décidé à le protéger farouchement.

Parfois, il souhaitait trouver le moyen d'examiner sa vie. Il souhaitait comprendre les raisons de son comportement.

Pourquoi s'était-il porté volontaire pour cette mission ? Il essayait parfois de se souvenir, et finissait par se dire qu'il n'avait jamais su le motif de son geste. Était-ce parce que le Monde libre avait besoin de l'espace vital martien ? Parce qu'il convoitait l'honneur et la gloire d'être le premier Martien ? Pour l'argent ? Pour les bourses et les faveurs dont bénéficieraient par la suite ses enfants ? Pour attiser l'amour de Brenda ?

L'explication se trouvait sans doute parmi ces raisons, mais il ne se rappelait plus. Et peut-être n'avait-il même jamais su.

De toute manière, l'engagement était pris. Sur ce point, aucun doute ne subsistait : il ne pouvait désormais plus faire marche arrière.

Alors, il les laisserait infliger à son corps les tortures les plus sauvages, les plus sadiques. Il prendrait place à bord du vaisseau qui l'emporterait vers Mars. Il endurerait les sept interminables mois d'attente en orbite. Il se poserait sur le sol de la planète, jalonnerait le territoire revendiqué, ramasserait des échantillons, prendrait des photographies, procéderait à des essais. Puis il s'arracherait à la surface de Mars, survivrait tant bien que mal pendant les sept mois du retour et fournirait aux chercheurs tous les renseignements demandés. Il dirait oui aux médailles, aux ovations, aux tournées de conférences, aux interviews télévisées et aux contrats d'édition.

Puis il se présenterait aux chirurgiens afin de retrouver son aspect primitif.

Il était prêt à faire tout cela et certain de s'acquitter de sa tâche.

Il subsistait dans son esprit une seule question à laquelle il n'avait pas trouvé de réponse définitive : elle concernait une éventualité qu'il n'était pas disposé à affronter. Dès qu'il s'était porté volontaire pour le programme, on lui avait déclaré très ouvertement et honnêtement que les problèmes médicaux étaient complexes et que certains éléments étaient encore obscurs. Lorsqu'on opérerait sur lui, une partie de ces difficultés se présenteraient, et les solutions seraient peut-être longues à trouver, ou bien mauvaises. Il était possible que l'entreprise destinée à lui rendre son corps primitif se révélat, comment dire, délicate et malaisée. On lui avait expliqué cela très clairement, tout au début, et jamais on ne le lui avait répété.

Mais il s'en souvenait. Le problème qu'il n'avait pas encore résolu,

c'était ce qu'il ferait si, pour une raison ou pour une autre, une fois la mission entièrement effectuée, on ne parvenait pas à le remettre en état. Il n'arrivait pas à se décider : est-ce qu'il se tuerait, tout simplement, ou bien est-ce qu'il tuerait en même temps autant d'amis, de supérieurs et de collègues que possible ?

IV

QUELQUES PERSONNES RISQUANT FORT DE PORTER LE DRAP FUNÉRAIRE

ROGER TORRAWAY, col. (en ret.) U.S.A.F., B.A., D.Sc. (hon.). À l'heure où il se réveilla, ce matin-là, l'équipe de nuit achevait de vérifier en laboratoire le fonctionnement des photorécepteurs du cyborg. Les instruments de contrôle avaient enregistré une chute de voltage inexpliquée tandis qu'ils étaient en place sur le cyborg, mais les techniciens ne trouvèrent rien au cours des essais, pas plus qu'ils n'avaient décelé de pièces défailtantes après avoir dégarni les deux éléments. Ceux-ci furent donc déclarés bons pour le service.

Roger avait mal dormi. C'était une terrible responsabilité que d'être chargé de veiller sur l'ultime espoir de liberté et l'honneur que conservait l'humanité. Telle était l'idée qu'il avait en tête lorsqu'il s'éveilla, car il y avait en lui un Roger Torraway qui apparaissait le plus souvent au cours des rêves, qui avait environ neuf ans, et qui prenait comme argent comptant tout ce que disait le Président. Tandis que Roger lui-même, qui était également diplomate, chef de mission, voyageur du monde et connaissait bien une bonne douzaine de capitales, ne pensait absolument pas que le « Monde libre » existait.

Il s'habilla, tout en se livrant à un exercice mental familier : résoudre un dilemme. Mettons, se dit-il, que Dash ait vu juste, et qu'on puisse tirer l'humanité d'affaire en occupant Mars. Peut-on encore déclarer forfait ? Il songea à Willy Hartnett – un gars de bonne présentation (du moins avant l'intervention des prothéticiens), aimable, agissant avec dextérité. Mais aussi un peu léger, quand on l'examinait franchement. Il avait tendance à boire un verre de trop s'il allait au club le samedi soir. Et pendant une soirée chez des amis, mieux valait ne pas le laisser seul à la cuisine avec la femme d'un autre.

Quel que fût l'angle sous lequel Roger le considérait, il n'avait rien d'un héros. Mais qui, de toute manière, était un héros ? Il passa mentalement en revue la liste des remplaçants du cyborg. Numéro Un, Vie Freibart, pour l'instant en tournée de cérémonie avec le vice-président, et temporairement ôté de la liste de succession. Numéro Deux, Carl Mazzini, en congé de maladie en attendant que guérisse la

jambe qu'il s'était cassée en faisant du ski. Numéro Trois : lui.

Dans chaque cas, on était bien loin de Valley Forge^[1]. Il prépara son petit déjeuner sans réveiller Dorrie, sortit la voiture et la laissa haleter sur ses jupes, le temps d'aller ramasser le journal, de le jeter à l'intérieur du garage et de refermer la porte. Son voisin se dirigeait vers son emplacement de parking et lui lança : « Vous avez vu les informations ce matin ? Ils ont dit que Dash était en ville hier soir. Pour une conférence avec de grosses huiles. »

Roger répondit automatiquement :

« Non, je n'ai pas regardé la télé ce matin. » Mais, songea-t-il, j'ai vu Dash, et je pourrais te reprendre l'initiative de la conversation. Ça l'ennuyait de ne pas pouvoir le dire. Les exigences des services de sécurité étaient une vraie plaie. La moitié des récents problèmes qu'il avait eus avec Dorrie, il en était sûr, provenaient du fait qu'aux réunions matinales des femmes du quartier qui venaient papoter autour d'une tasse de café, elle n'avait le droit de faire allusion à son mari qu'en tant qu'ex-astronaute en activité dont l'emploi était à présent administratif. Il fallait même dissimuler ses déplacements à l'étranger : « pas en ville », « voyage d'affaires », tout mais pas « Vous savez, *mon* mari a rendez-vous avec des chefs d'état-major de l'armée de l'Air du Lesotho cette semaine. » Elle avait résisté, et elle résistait toujours, ou du moins s'en plaignait-elle fréquemment auprès de Roger, mais pour autant qu'il le sût, elle n'avait pas enfreint les règles de sécurité. Puisque trois épouses au moins, on le savait, fournissaient des rapports au service des renseignements du centre de recherche, il aurait été immanquablement mis au courant de la moindre incartade.

Lorsque Roger pénétra dans sa voiture, il se souvint qu'il n'avait pas embrassé Dorrie en partant.

Il se dit que cela n'avait pas d'importance, car elle dormait encore et ne s'apercevrait donc de rien, tandis que si elle s'éveillait, elle se plaindrait d'avoir été tirée de son sommeil. Néanmoins, il lui déplaisait de manquer de la sorte à un rituel. Mais tout en y songeant, machinalement, il mit les commandes en position *Drive* et composa le numéro de code du centre ; le véhicule se mit doucement en mouvement. Il soupira profondément, alluma le téléviseur d'un geste vif de l'index et regarda le *Today Show* durant tout le trajet.

Fr. Donnelly S. Kayman, A.B., M.A., Ph.D., S.J... Lorsqu'il commença à célébrer la messe à la chapelle de la Vierge de Saint Jude, à cinq kilomètres de là, à l'autre bout de Tonka, le cyborg était en train d'engloutir le seul repas qui lui serait servi pour la journée. Il avait du mal à mâcher car le manque d'exercice avait rendu ses gencives sensibles, et apparemment, sa salive ne coulait plus aussi

facilement qu'en temps normal. Mais le cyborg mangeait avec enthousiasme, sans même songer au programme d'entraînement qui l'attendait aujourd'hui, et lorsqu'il eut terminé, il contempla tristement son assiette vide.

Don Kayman avait trente et un ans. C'était le plus réputé des aréologues (entendez par là les spécialistes de la planète Mars) – du moins dans le Monde libre (Kayman aurait volontiers admis que le vieux Parnov de l'institut Chlovskii à Novosibirsk connaissait aussi une ou deux choses.) Et il était également prêtre jésuite. Il n'estimait pas être d'abord l'un, puis l'autre, ou l'inverse : son travail, c'était l'aréologie ; sa personne, c'était le sacerdoce. Meticuleusement, avec joie, il éleva l'hostie, but du vin, prononça le *redempit* final, jeta un coup d'œil à sa montre et laissa échapper un sifflement. Il allait être en retard. Il se dépouilla de ses habits en un temps record et gratifia d'une tape amicale l'enfant de chœur Chicano qui lui ouvrit la porte en souriant. Ils s'aimaient bien, et Kayman pensait même qu'un jour, ce garçon pourrait devenir peut-être prêtre et chercheur en même temps.

Kayman, qui portait à présent un pantalon et une chemise de sport, sauta dans sa décapotable. Un véhicule classique, muni de roues au lieu de jupes comme tous les aéroglisseurs, et qu'on pouvait même faire sortir des routes à guidage. Mais sortir pour aller où ?

Il composa le numéro des laboratoires, mit en circuit les accus principaux et ouvrit son journal. Sans la moindre intervention de son conducteur, la petite voiture glissa jusqu'à l'autoroute, décela dans le flot de la circulation une brèche qu'elle combla aussitôt pour emporter Don Kayman vers son lieu de travail, à cent trente kilomètres à l'heure.

Comme d'habitude, les nouvelles que présentait le journal étaient pour la plupart mauvaises.

À Paris, le M.F.P. avait porté un nouveau coup aux pourparlers de paix de Chandigahr. Israël refusait d'évacuer Le Caire et Damas. Malgré la loi martiale décrétée par la ville de New York depuis quinze mois maintenant, un convoi de la Tenth Mountain Division était tombé dans une embuscade tandis qu'il tentait de franchir discrètement le pont Bronx-Witestone pour dégager la garnison de Shea Stadium ; quinze soldats avaient été tués et le convoi était retourné au Bronx.

L'esprit morose, Kayman lâcha son journal. Il modifia l'angle du rétroviseur, leva les vitres latérales pour détourner en partie le vent et se mit à coiffer ses cheveux longs jusqu'aux épaules. Vingt-cinq coups de peigne de chaque côté, c'était devenu chez lui un rituel, presque autant que la messe. Et il se coifferait encore une fois un peu plus tard, car il avait invité sœur Clotilde à déjeuner. Cette dernière était

déjà à demi déterminée à demander qu'on la libérât d'une partie de ses vœux, et Kayman tenait à reprendre la discussion avec elle le plus tôt, le plus souvent et le plus longtemps possible.

Comme son trajet était plus court, Kayman arriva au centre juste derrière Roger Torraway. Ils sortirent en même temps, confièrent leurs véhicules au garage automatique et prirent place dans le même ascenseur pour gagner la salle de réunion.

Le directeur adjoint T. Gamble de Bell. Tandis qu'il se préparait à aiguillonner les principaux membres de son personnel à la conférence du matin, le cyborg, à trente mètres de là, se trouvait sur le ventre, membres écartés, nu. Sur Mars, il n'absorberait que des aliments à taux résiduel bas, et en très petite quantité. Sur Terre, on avait jugé nécessaire de solliciter le moins possible ses organes d'élimination, en dépit des difficultés entraînées par le changement de peau et la modification du métabolisme. Hartnett se réjouissait d'avoir à manger, mais il avait horreur des lavements.

Le directeur du projet était un général. Le responsable scientifique était un biophysicien distingué qui avait travaillé aux côtés de Wilkins et de Pauling et qui, depuis vingt ans, avait interrompu ses travaux scientifiques pour jouer des rôles purement décoratifs, bien plus rémunérateurs. Ils n'intervenaient guère, ni l'un ni l'autre, dans le travail des laboratoires ; leur tâche consistait essentiellement à faire la liaison entre le personnel de recherche et les silhouettes obscures, à l'extérieur, qui débloquaient l'argent.

C'était le directeur adjoint qui s'occupait des petits détails de la routine quotidienne. À une heure aussi matinale, il était déjà en possession de toute une liasse de notes et rapports dont il avait pris entièrement connaissance.

« Brouillez l'image », ordonna-t-il depuis son pupitre, sans même lever les yeux. Sur l'écran témoin qui se trouvait au-dessus de lui, la forme grotesque de Willy Hartnett se transforma en un paquet de lignes aussi enchevêtrées qu'un jeu de mikado, puis explosa en flocons de neige avant de retrouver ses contours normaux. (Seule la tête était visible, de sorte que les personnes présentes dans la salle ne pouvaient voir quels outrages Willy était en train de subir, bien que la plupart d'entre elles en sussent suffisamment, puisque cela figurait sur le programme journalier.) L'image, désormais, n'était plus en couleurs. Elle était moins stable, et sa définition moins précise, mais sa protection était à présent assurée (à supposer qu'un espion eût trouvé le moyen de brancher un appareil sur le circuit fermé), et somme toute, sa qualité importait peu pour présenter le portrait de Hartnett.

« Bien, fit sèchement le directeur adjoint. Vous avez tous entendu Dash hier soir. Il n'est pas venu ici chercher vos voix pour la prochaine élection, il veut que ça avance. Et moi aussi. Je ne veux

plus de ratages comme ces histoires de photorécepteurs. »

Il tourna une page, et lut : « Bulletin du matin. Tous les systèmes du commandant Hartnett fonctionnent bien, avec trois exceptions. Premièrement, le cœur artificiel supporte mal les exercices prolongés à basse température. Deuxièmement, le système C.A.V. ne reçoit pas grand-chose des fréquences qui dépassent le bleu moyen. » Et il glissa, à l'adresse d'Alexander Bradley, le spécialiste des systèmes de perception de l'œil : « Là, je suis déçu, Brad. » Puis il reprit : « Vous savez que sur ce point, nous restons cantonnés dans les ultraviolets. Troisièmement, les communications. Ce problème-là, nous avons dû admettre son existence devant le Président hier soir. Il n'a pas tellement apprécié, et laissez-moi vous dire que je n'ai pas apprécié non plus. Le micro de gorge ne marche pas. Ce qui revient à dire qu'on n'a pas de communication vocale à une pression, de type martien, et si aucune solution n'est trouvée, il faudra tout bonnement revenir aux méthodes purement visuelles. Dix-huit mois de travail pour rien. »

Son regard parcourut la salle et s'arrêta sur le responsable du cœur.

« Bien. Et en ce qui concerne la circulation ?

— C'est l'effet de la température, répondit Fineman, sur la défensive. Le cœur fonctionne parfaitement. Vous voulez qu'il soit conçu pour des conditions ridicules ? Je pourrais le faire, mais il ferait deux mètres de haut. Si l'équilibre thermique se situe assez haut, à basse température, la peau se contracte et ne transmet plus rien. Bien entendu, le taux d'oxygène dans le sang baisse, et le rythme cardiaque s'accélère. C'est tout à fait normal. Qu'est-ce qu'il vous faut ? Sinon, il tombera en syncope et le cerveau risque même d'être sous-alimenté. Que ferez-vous, dans ce cas-là ? »

À bonne hauteur sur le mur de la salle, on voyait le visage du cyborg au regard impassible. Il avait changé de position (le lavement était terminé, on avait enlevé son bassin de lit, et il était maintenant assis). Peu intéressé par la discussion en cours qui ne concernait en rien son domaine, Roger Torraway contemplait le cyborg d'un air songeur. Il se demandait ce qu'éprouvait ce vieux Willy en entendant ainsi parler de lui. Roger avait été jusqu'à réquisitionner les rapports psychologiques personnels de Hartnett pour satisfaire sa curiosité à cet égard, mais les documents ne lui avaient pas appris grand-chose. Roger pensait d'ailleurs savoir pourquoi. Tous les membres du centre de recherche avaient été si souvent soumis à des examens que désormais, c'était pour eux un jeu d'enfant que de répondre aux questionnaires exactement comme les examinateurs souhaitaient les voir répondre. Ils le faisaient presque tous, soit volontairement, soit machinalement, par la force de l'entraînement. Ils feraient de merveilleux joueurs de poker, songea Roger ; et il se remémora en

souriant les parties qu'il avait faites avec Willy. Il adressa alors discrètement un clin d'œil au cyborg, tout en levant le pouce en signe de sympathie. Mais Hartnett ne réagit pas. Qui pouvait savoir ce que ses yeux à facettes, rouges comme des rubis, lui permettaient de voir ?

« ... nous ne pouvons pas modifier une nouvelle fois la peau, soutenait le responsable des tissus cutanés. Il y a déjà un supplément de poids. Si on ajoute d'autres sondes actives, il aura tout le temps l'impression de porter une combinaison de plongée. »

À la grande surprise de l'assistance, le poste de contrôle émit un grondement, et la voix du cyborg se fit entendre :

« Et qu'est-ce que vous croyez que j'ai l'impression de porter, en ce moment, nom de Dieu ? »

Il y eut une seconde de silence ; chacun, dans la salle, se souvint aussitôt qu'il était question d'un être vivant. Puis le spécialiste de la peau reprit, avec insistance :

« À plus forte raison, donc. Nous voudrions l'affiner, la simplifier, réduire son poids. Et non pas ajouter à sa complexité. »

Le directeur adjoint leva la main...

« Mettez-vous d'accord, intima-t-il aux deux spécialistes. Ne me dites pas ce que vous ne pouvez pas faire – moi, je vous dis ce qu'il faut faire. Bon, à nous, Brad. Parlez-moi de cette défaillance visuelle. »

Alex Bradley répondit d'un ton optimiste :

« Le problème est maîtrisé, on va pouvoir remédier à ça. Cependant il faut que je te prévienne, Will, je suis désolé, mais il faudra faire une nouvelle greffe. Je sais ce qui cloche, c'est au niveau du système rétinien, qui filtre les fréquences spéciales. La défaillance ne provient pas du système lui-même, mais...

— Alors arrangez-vous pour qu'il fonctionne, fit le directeur adjoint en jetant un coup d'œil en direction de la pendule. Maintenant, au sujet des communications. Toujours rien de brillant ?

— Adressez-vous aux gars de la respiration, répondit le technicien. Si on nous donne davantage d'air en réserve, Hartnett pourra parler un peu. Les appareils électroniques sont au point, mais le fait est qu'ils n'ont tout simplement rien à transmettre.

— Impossible ! s'écria le responsable des poumons. Vous ne nous avez laissé que cinq cents centimètres cubes de volume ! Au bout de dix minutes, il ne lui reste plus rien. Je lui ai fait faire l'exercice une centaine de fois pour qu'il s'entraîne à garder l'air...

— Est-ce qu'il ne pourrait pas simplement parler à voix très basse, en chuchotant ? » demanda le directeur adjoint. Puis, tandis que le spécialiste des communications se mettait à exhiber des courbes de fréquence, il ajouta : « Essayez de trouver une solution, voulez-vous ? Pour les autres, pas de problèmes à signaler, mais ne vous reposez pas sur vos lauriers. » Il glissa ses notes dans leur chemise de plastique et

les tendit à son assistant. Puis il reprit : « Cette question étant réglée, j'en viens au point le plus important. »

Il attendit que l'assistance se fût calmée, puis déclara :

« Un site d'atterrissage vient d'être choisi. C'est la raison pour laquelle le Président est venu ici hier soir. Mes amis, nous sommes maintenant en temps réel.

— Quand ? » lança une voix.

L'adjoint poursuivit :

« Il faut que nous achevions ce travail, et je dis bien achever : faire en sorte que Hartnett soit capable d'opérer dans les meilleures conditions et qu'il puisse effectivement vivre sur Mars – pas question de le retourner à l'atelier si quelque chose flanche – avant la prochaine « fenêtre » de lancement le mois prochain. Le lancement est fixé à huit heures précises le 12 novembre. Ce qui nous laisse quarante-trois jours, vingt-deux heures et des poussières. Pas davantage. »

Il y eut un second silence, puis les voix affluèrent. Même l'expression du cyborg changea manifestement, bien que personne ne pût voir dans quel sens.

Le directeur adjoint poursuivit :

« Là n'est pas le principal. La date est fixée, elle ne peut pas être reculée, il faut donc que nous soyons prêts. Je vais vous expliquer pourquoi. La lumière, s'il vous plaît. »

L'éclairage de la salle fut réduit au minimum, et sans attendre un signal, l'adjoint de l'adjoint projeta sur le mur du fond une diapositive visible de tous, même du cyborg dans sa lointaine cellule. Elle présentait un graphique sur lequel une ligne noire large s'élevait en diagonale vers une barre horizontale rouge. En haut, en lettres orange vif, on pouvait lire : **ULTRA CONFIDENTIEL. NE COMMUNIQUER QUE PAR MODE VISUEL.**

« Je vais vous expliquer ce que cela signifie, dit le directeur adjoint. La diagonale noire regroupe vingt-deux tendances et indices, de la balance de paiement internationale à l'incidence des tracasseries infligées aux touristes américains par les autorités gouvernementales étrangères ; elle représente la probabilité d'une guerre. Le trait rouge qui se trouve au-dessus porte l'indication « D.H. » qui veut dire « Début des hostilités ». Ce n'est pas une certitude. Mais les statisticiens nous disent qu'une fois la limite supérieure atteinte, il y a une probabilité de zéro virgule neuf pour qu'un conflit armé éclate dans les six heures. Et comme vous le constatez, on s'en approche. »

L'agitation cessa, et la salle devint subitement aussi silencieuse qu'une crypte. Une voix finit par demander :

« Quelle est l'échelle de durée ?

— La portion de ligne tracée recouvre trente-cinq ans », répondit

le directeur adjoint. À ces mots, l'assistance se détendit un peu – au moins, l'espace blanc qui restait représentait plusieurs mois, et non quelques minutes.

Puis Kathleen Doughy posa à son tour une question :

« Est-ce que ce tableau indique quelque part avec qui nous allons être en guerre ? »

Le directeur adjoint hésita, avant de répondre prudemment :

« Non, cela ne figure pas sur le graphique, mais je crois que nous pouvons tous avoir une opinion personnelle sur le sujet. Je peux vous donner la mienne, ça ne me gêne pas. Si vous avez lu les journaux, vous devez savoir que les Chicoms parlent depuis un certain temps de l'élan extraordinaire qu'ils pourraient apporter à la production alimentaire du globe en appliquant les méthodes de culture de la province du Sinkiang au désert australien. Je n'ai aucune idée de ce que ces salauds à Canberra sont capables de faire, mais s'il y a une chose que je sais, c'est que nos dirigeants ne laisseront pas les chinetoques s'installer là-bas. En tout cas, pas s'ils veulent que je vote pour eux la prochaine fois. » Il s'arrêta, puis ajouta : « Ce n'est qu'une opinion personnelle, et ça reste en marge de cette réunion. J'ignore quelle est la position du gouvernement, et si je la connaissais, je ne vous la révélerais pas. Vous en savez maintenant autant que moi. Les prévisions générales sont assez pessimistes. En principe, les probabilités d'une escalade nucléaire devraient atteindre rapidement le point culminant. La date nous est fournie. Selon le tracé de la courbe, la probabilité de zéro virgule neuf sera atteinte dans moins de sept ans.

« Autrement dit, ajouta-t-il enfin, si d'ici là nous n'avons pas de colonie viable sur Mars, nous n'aurons peut-être plus jamais l'occasion d'en établir une. »

Alexander Bradley, B.Sc., E.E., M.D., D.Sc., Lt-Col. de l'U.S.M.C.R. (en ret.). Tandis que Bradley quittait la conférence et abandonnait l'expression soucieuse qu'il avait adoptée pendant la réunion pour retrouver l'air jovial, ouvert et plus naturel qui était le sien d'ordinaire, le cyborg se préparait à pénétrer dans le caisson de simulation martienne. On était en train de le soumettre à la baisse de pression habituelle, et les techniciens chargés du contrôle se faisaient un peu de souci. S'ils ne pouvaient lire son émotion sur son visage, ils la décelaient dans son rythme cardiaque, respiratoire, dans toute son activité vitale, par le truchement des informations qui leur étaient transmises, et il leur apparaissait que le cyborg était extrêmement tendu. Ils proposèrent d'ajourner la séance d'essai, mais il refusa et se mit en colère. « Vous ne sssavez pas que c'est pressssque la guerre ? » lança-t-il d'un ton aigu, et sur ce, il cessa de répondre aux questions

qu'on lui posa. Les techniciens décidèrent donc de poursuivre les essais, mais également de réajuster son profil psychologique dès la fin de la séance.

À l'âge de dix ans, Alexander Bradley perdit son père et son œil gauche. La famille revenait de l'église en voiture, le dimanche après Thanksgiving Day. Le temps s'était refroidi. La rosée matinale avait gelé, déposant sur la route une pellicule fine, lisse, impalpable. Le père de Brad conduisait très prudemment, mais il y avait des voitures devant lui, derrière lui, en face de lui, de sorte qu'il était contraint à conserver une certaine vitesse, et lorsque le reste de la famille lui disait quelque chose, ses réponses étaient fort brèves. Il était attentif, mais insuffisamment. Lorsque survint le désastre, il ne put rien faire pour l'éviter. Pour Brad, qui était assis à côté de son père à l'avant, cela se passa ainsi : il lui sembla qu'un break venant en sens inverse se mettait à tourner, lentement, calmement, comme pour prendre un virage à gauche. Mais il n'y avait aucune route de ce côté-là. Le père de Brad freina et maintint son pied sur la pédale ; leur voiture ralentit et se mit à glisser. Et pendant quelques secondes, l'enfant regarda le véhicule d'en face glisser de travers, dans leur direction, tandis qu'eux-mêmes s'en rapprochaient doucement et inexorablement. Un mouvement majestueux, lent, inévitable. Personne ne dit un mot, ni Brad, ni son père, ni sa mère qui se trouvait sur la banquette arrière. Personne ne fit le moindre geste. Ils conservèrent simplement leurs poses rigides, comme les acteurs d'une scène pour les services de la prévention routière. Assis tout droit et silencieux, fronçant les sourcils, son père tenait le volant en observant l'autre véhicule. L'autre conducteur, lui, les regardait par-dessus son épaule d'un air interrogateur, les yeux écarquillés. Personne ne fit le moindre geste avant le choc. En dépit du verglas, le frottement les ralentissait sensiblement, de sorte que les deux mouvements, au moment de l'impact, devaient correspondre à une vitesse n'excédant guère quarante kilomètres à l'heure. Ce fut pourtant suffisant. Les deux conducteurs furent tués – le père de Brad empalé, et l'autre homme décapité. Bien que leurs ceintures fussent bouclées, Brad et sa mère eurent droit à de multiples fractures, ecchymoses, blessures et même lésions internes. Elle eut le poignet gauche à jamais immobilisé, et son fils perdit un œil.

Vingt-trois ans plus tard, Brad en rêvait encore comme si cela venait de se produire. Ses nuits étaient zébrées de folles terreurs, et il s'éveillait, trempé de sueur, pleurant, à bout de souffle.

Mais son accident n'avait pas eu que des conséquences douloureuses. Il avait en effet découvert que pour le prix d'un œil, il avait obtenu de substantiels avantages. Pour commencer, l'assurance couvrant le décès de son père et les dommages subis par les passagers.

Ensuite, son invalidité lui avait permis d'éviter l'armée de terre et d'entrer dans les corps de Marine à titre essentiellement civil quand il voulut avoir une expérience pratique de sa spécialité. Elle lui avait également donné une solide excuse pour les risques trop stupides et les obligations épuisantes de l'adolescence. Il n'avait jamais eu à prouver son courage en pratiquant des sports violents et avait toujours été dispensé des disciplines d'éducation physique qu'il détestait le plus.

Mais avant toute chose, la perte de son œil lui avait donné une éducation. Dans le cadre du plan d'aide aux enfants handicapés que prévoyaient les lois sociales de son état, il avait bénéficié de bourses pour aller à l'école, au lycée puis à l'université. Grâce à cette manne, il avait obtenu quatre diplômes et était devenu l'un des plus grands experts mondiaux des systèmes de perception de l'œil. Finalement, si l'on pesait les avantages et les inconvénients, il avait fait une bonne affaire avec cette histoire d'œil. Même en tenant compte du fait que sa mère avait passé les dix dernières années de sa vie à souffrir et à s'énerver à chaque minute, le bilan restait positif.

Brad s'était retrouvé lié au projet Homme-Plus parce qu'il était le meilleur spécialiste de sa catégorie. Il avait choisi de travailler pour les corps de Marine, car il ne pouvait trouver de meilleurs sujets d'expérience que ceux, préparés à coups d'obus, de sabres et de *bolos*^[2] qui lui étaient fournis par les hôpitaux de campagne de la Tanzanie, de Bornéo et de Ceylan. Ses travaux avaient été remarqués par la haute hiérarchie militaire. On n'avait pas accepté Brad : on l'avait enrôlé.

Ce qu'il ne savait pas encore avec certitude, c'était si Homme-Plus était *pour lui* la meilleure des voies à suivre. D'autres recrues avaient été énergiquement sollicitées ; on leur avait fait miroiter les glorieux aspects du programme spatial, on avait fait appel à leur sens du devoir. Mais pour Bradley, cela ne s'était pas passé exactement ainsi. Dès qu'il avait saisi où voulait en venir l'homme de Washington, il avait entrevu toutes les implications de cette proposition, toutes les possibilités qui s'offraient à lui. Une voie nouvelle. Bien sûr, s'il acceptait, il lui fallait abandonner certains projets, et en ajourner d'autres. Mais il voyait où cela le mènerait : mettons trois ans pour collaborer à la mise au point des systèmes optiques du cyborg. Il s'en sortirait avec une réputation mondiale. Il pourrait alors quitter le programme spatial et s'enfoncer dans les terres riches, grasses et inépuisables de la pratique privée. Sur cent mille Américains, cent huit avaient perdu presque totalement l'usage d'un œil ou des deux yeux. Ce qui portait à plus de trois cent mille le nombre des clients en puissance, chacun désirant être traité par le meilleur spécialiste.

Le titre de meilleur spécialiste, il l'obtiendrait aussitôt en

travaillant pour le projet Homme-Plus. Avant l'âge de quarante ans, il pourrait ainsi avoir sa clinique à lui. Pas importante, mais juste assez grande pour qu'il puisse la superviser entièrement dans les moindres détails et la confier à une équipe d'assistants formés par lui et travaillant sous sa direction. Ils auraient peut-être, disons... cinq ou six cents patients par an, soit moins d'un pour cent de la clientèle en puissance. Quelle fraction de ce un pour cent accepterait-il ? La moitié, au moins, seraient les clients les plus solvables et les plus disposés à payer. Et il y aurait, bien entendu, les cas de charité. Au moins une centaine par an. Pour ceux-là, tout serait gratuit, même le téléphone de chevet. Tandis que les quelques centaines qui pouvaient payer paieraient beaucoup. La clinique Bradley (le nom lui paraissait déjà aussi vénérable et bienvenu que celui des établissements les plus réputés) serait un modèle pour les services médicaux dans le monde entier, et elle lui ferait gagner une jolie fortune.

Ce n'était pas la faute de Bradley si les trois ans prévus avaient fini par devenir cinq ans, et plus. Ce n'était même pas sa partie du programme qui était à l'origine des retards. Ou du moins de la plupart des retards. De toute manière, il était encore jeune ; lorsqu'il quitterait le programme, il aurait devant lui encore une bonne trentaine d'années actives – à moins qu'il ne préférât prendre sa retraite plus tôt, peut-être en conservant un droit de regard et une partie des actions de la clinique Bradley. Et travailler pour le programme spatial présentait d'autres avantages, puisque tant de ses collègues avaient épousé des femmes si jolies. Bradley ne tenait pas à se marier, mais il avait un penchant pour les épouses des autres.

D'un bout à l'autre des sept salles qui composaient le laboratoire sur lequel il régnait, Brad secoua un certain nombre de ses subordonnés pour être certain que le nouveau tube de transmission rétinien serait prêt pour la greffe dans le courant de la semaine, puis il jeta un coup d'œil sur sa montre. Il n'était pas encore onze heures. Il appela Roger Torraway sur une ligne intérieure et il l'obtint au bout d'un moment.

« Qu'est-ce que tu dirais d'aller manger un morceau, Rog ? Je voudrais qu'on parle un peu de cette nouvelle greffe.

— Ah ! pas de chance, Brad. J'aurais volontiers accepté, mais je dois aller au caisson avec Will Hartnett, et j'en ai au moins pour trois heures. Peut-être demain.

— D'accord, on en discutera demain », répondit Brad avec bonne humeur, et il raccrocha. Cela ne le surprenait pas, car il avait déjà pris auparavant connaissance de l'emploi du temps de Torraway, mais cette réponse lui fit plaisir. Il annonça à sa secrétaire qu'il sortait et serait de retour après deux heures, puis il demanda sa voiture et communiqua à son véhicule les coordonnées du coin de la rue où

habitait Roger Torraway. Où habitait Dorrie Torraway.

V

QUAND LE MONSTRE REDEVIENT MORTEL

QUAND Brad partit en sifflotant, la radio de son véhicule déversa un flot d'informations en provenance du monde entier. La Tenth Mountain Division s'était regroupée dans un secteur fortifié de Riverdale. Une tornade avait saccagé les rizières dans le Sud-Est asiatique. Le président Deshatine avait demandé à la délégation américaine de se retirer de la réunion des Nations Unies sur le partage des ressources selon la valeur de rareté.

Nombreuses étaient les nouvelles dont la radio (un appareil à son seul) ne fit pas état, parce que les journalistes n'en savaient rien, ou bien parce qu'ils estimaient que cela n'était pas important. Pas un mot, par exemple, ne fut dit sur la mission de deux messieurs chinois en Australie, ni sur les résultats d'un certain sondage de popularité secret, que le Président conservait dans son coffre-fort, ni sur les expériences auxquelles on se livrait sur Willy Hartnett. Brad ne fut donc pas informé de tout cela. S'il l'avait été, et s'il avait saisi l'importance de ces informations, il aurait manifesté un certain souci. Il n'était pas insouciant. Pas plus qu'il n'était mauvais. Mais disons qu'il n'était pas particulièrement bon.

De temps à autre, ce problème se manifestait – par exemple lorsque le temps était venu de se débarrasser d'une fille ou de laisser tomber un ami qui l'avait aidé à gravir quelques échelons. De temps à autre, il y avait des récriminations. Alors Brad haussait les épaules en souriant et faisait remarquer que le monde était injuste. Lancelot n'avait pas emporté tous les tournois ; le misérable chevalier noir l'avait plusieurs fois désarçonné. Bobby Fisher n'était pas le plus sympathique joueur d'échecs du monde, mais simplement le meilleur. Et ainsi de suite.

Et Brad confessait que les normes sociales ne faisaient pas de lui un homme modèle. Il ne se trompait pas. Quelque chose était allé de travers durant son enfance. Sa bosse d'amour-propre avait enflé, et la vision qu'il avait du monde était fonction de ce que le monde pouvait lui apporter. Une guerre avec la Chine ? Bien, calculait Brad, voyons... il devrait y avoir beaucoup à faire en chirurgie ; je pourrais peut-être

diriger un hôpital. Une crise mondiale ? Son argent était placé dans le secteur agricole : les gens auraient toujours besoin de manger.

Il n'avait rien d'admirable. Mais d'un autre côté, c'était le meilleur homme au monde pour faire ce dont le cyborg avait besoin – plus exactement, pour doter Willy Hartnett d'un canal lui permettant de faire la médiation entre le stimulus et l'interprétation. Autrement dit, quelque part entre l'objet externe que voyait le cyborg et les conclusions qu'en tirait son cerveau, il devait y avoir un stade où serait filtrée l'information superflue. Sans quoi le cyborg deviendrait fou, tout simplement.

Pour comprendre pourquoi, il suffit de regarder une grenouille. Imaginons la grenouille comme une machine fonctionnelle destinée à produire des bébés grenouilles. C'est une vision darwinienne, et l'évolution, c'est bien cela. Pour atteindre son but, la grenouille doit survivre assez longtemps pour grandir et être grosse ou bien engrosser une grenouille femelle. Ce qui signifie qu'elle doit faire deux choses. Elle doit manger. Et elle doit éviter d'être mangée.

Dans le monde des vertébrés, la grenouille est une créature simple et peu intelligente. Elle possède un cerveau, mais celui-ci est petit et n'a rien de sophistiqué. Comme il n'y a pas trop de place dans ce cerveau, pas question de se permettre des petits luxes, il faut s'en tenir à l'essentiel. L'évolution est toujours une question d'économie. Les grenouilles mâles n'écrivent pas de poèmes et ne se torturent pas l'âme en redoutant l'infidélité de leurs grenouilles femelles. Et elles ne veulent pas penser aux choses qui ne concernent pas directement leur survie.

L'œil de la grenouille est lui aussi très simple ; celui de l'homme est beaucoup plus compliqué. Supposons qu'un homme entre dans une salle contenant une table sur laquelle se trouve un plat : un steak-frites. Même s'il n'entend pas, n'a plus de goût et a perdu le sens de l'odorat, la nourriture l'attire et son regard se dirige vers le steak. Il y a sur la face postérieure de l'œil une petite dépression nommée *fovea centralis* ; et c'est la partie de l'œil avec laquelle on voit le mieux, et c'est ce point qui se place dans la direction de ce qu'on veut regarder. Il n'en va pas de même chez la grenouille, dont l'œil est aussi bon à un endroit qu'à un autre. Ou aussi médiocre. Car ce qu'il y a d'intéressant quand une grenouille voit ce qui est, pour une grenouille, l'équivalent d'un steak – autrement dit un insecte assez gros pour qu'elle se donne la peine de l'avalier, mais assez petit pour qu'elle n'ait pas à redouter de représailles immédiates – c'est que la grenouille est incapable de voir de la nourriture si cette nourriture ne se *comporte* pas comme de la nourriture. Cuisinez le plus nutritif des pâtés d'insectes et placez-en une grande quantité à proximité de la grenouille : celle-ci mourra de faim, à moins qu'une coccinelle vienne passer par là.

Si on pense à la manière dont mangent les grenouilles, ce curieux comportement devient compréhensible. La grenouille occupe une place bien délimitée dans l'écologie. Et cette place, personne dans la nature ne vient la remplir de viande hachée. La grenouille mange des insectes, et ce sont donc les insectes qu'elle voit. Si quelque chose ayant la taille d'un insecte et se déplaçant à la vitesse d'un insecte passe dans son champ de vision, elle ne se demande pas si elle a faim, ou bien quels sont les insectes les plus savoureux. Elle le mange. Et elle se remet à attendre, jusqu'au suivant.

En laboratoire, ce trait est jugé nuisible à la survie. On peut en effet leurrer une grenouille avec un morceau de tissu ou de bois attaché au bout d'une ficelle, avec tout ce qui bouge correctement et à la bonne taille. La grenouille happera tout et mourra de faim. Mais dans la nature, ces leurres n'existent pas. Dans la nature, seuls les insectes se déplacent comme des insectes, et chaque insecte intéresse l'estomac de la grenouille.

Ce principe n'est pas difficile à comprendre. Dites cela à un ami naïf, et il vous répondra : « Oh ! oui, je vois, la grenouille ignore tout simplement tout ce qui n'a pas l'apparence d'un insecte. » Faux ! La grenouille n'ignore rien du tout. Ce n'est pas qu'elle ignore tout ce qui n'est pas insecte : elle ne le voit pas, tout simplement. Reliez le nerf optique d'une grenouille à un appareil de mesure et tirez lentement une bille devant elle : c'est trop gros, c'est trop lent, et les instruments n'enregistrent pas la moindre impulsion. Car il n'y en a pas.

L'œil ne se donne pas la peine de « voir » ce qui, pour la grenouille, ne présente aucun intérêt. Mais faites voltiger une mouche morte devant l'animal, et aussitôt les cadrans s'affolent, le nerf transmet un message, la langue de la grenouille jaillit et attrape l'insecte.

Nous en arrivons donc au cyborg. Le travail de Bradley avait consisté à établir un étage médiateur entre les complexes yeux de rubis et le douloureux cerveau humain de Willy Hartnett, destiné à filtrer, interpréter et plus généralement préparer les informations visuelles reçues par le cyborg. L'« œil » voyait tout, même dans la partie ultraviolette et infrarouge du spectre, et le cerveau ne pouvait accueillir un aussi vaste flot d'informations. L'étage intermédiaire mis au point par Bradley éliminait donc les données superflues.

Sa conception était une véritable merveille, car Bradley était extrêmement doué, dans le seul domaine où il était doué. Mais il ne fut pas là pour mettre l'étage en place. Et ainsi, parce que Brad avait un rendez-vous, et aussi parce que le Président dut aller aux toilettes et que deux Chinois nommés Sing et Sun voulurent goûter une pizza, l'histoire du monde changea.

Jerry Weidner, l'assistant principal de Brad, supervisait la lente et

laborieuse opération. Rétablir le système visuel du cyborg était une tâche infiniment délicate, et très pénible pour Willy Hartnett, comme d'habitude lorsqu'il fallait lui faire quelque chose. Depuis longtemps déjà on avait retiré les nerfs sensibles de ses paupières, sans quoi la douleur l'aurait accablé jour et nuit, mais il sentait ce qui lui arrivait. Ce n'était pas de la douleur, mais le sentiment désarmant que quelqu'un était en train de faire glisser des instruments tranchants autour d'un point très sensible de son anatomie. Son appareil visuel était pour l'instant en position d'attente, de sorte qu'il ne « voyait » qu'un mouvement d'ombres diffuses. Cela lui suffisait, car il trouvait cette épreuve horrible.

Il resta donc allongé pendant une heure ou plus, tandis que Weidner et les autres modifiaient les potentiels, notaient les indications des cadrans et s'entretenaient dans le langage chiffré des technologues. Lorsque enfin ils furent satisfaits de la résistance effective du système de perception et permirent à Hartnett de se lever, celui-ci vacilla subitement et faillit tomber la tête la première. Il gronda : « Nom de Dieu ! Je sssuis encore tout étourrrdi. »

L'air préoccupé mais résigné, Weidner dit : « Bon, on ferait bien de demander un contrôle des vertiges. » Il y eut donc un retard supplémentaire d'une trentaine de minutes, durant lequel les équipes chargées de veiller aux problèmes d'équilibre vérifièrent ses réflexes. Le cyborg explosa : « Laissssez tomber, bon sssang ! Je peux resssster debout sssur un pied vingt heures de plusss, et qu'est-ccece que ça prouvera ? » On l'obligea tout de même à rester un certain temps debout sur un pied, pour mesurer la coordination de ses mouvements, système visuel en attente, en lui demandant de rapprocher les doigts.

À la suite de ces essais, les responsables de l'équilibre se déclarèrent satisfaits, mais Jerry Weidner, lui, ne l'était pas. Ce n'était pas la première fois que ces vertiges se produisaient, mais on n'avait jamais réellement réussi à en déterminer l'origine. Fallait-il la chercher dans son horizon mécanique incorporé, ou bien dans l'étrier grossier de l'oreille ? Weidner n'avait aucun moyen de savoir si cela provenait ou non de l'étage intermédiaire dont il était personnellement responsable, et il se disait : Si seulement Brad pouvait venir à bout de son interminable déjeuner et revenir !

Au même moment, de l'autre côté du monde, il y avait ces deux Chinois, Sing et Sun. Ce n'étaient pas les personnages d'une blague cochonne, ils s'appelaient réellement ainsi. L'arrière-grand-père de Sing avait péri sur la gueule d'un canon après l'échec des Poings de la Juste Harmonie qui voulaient expulser de Chine les diables blancs. Son père l'avait conçu au cours de la Longue Marche et était mort avant sa naissance au cours d'un engagement avec les soldats d'un seigneur de la guerre allié à Tchang Kaïchek. Sing lui-même avait

presque quatre-vingt-dix ans. Il avait serré la main du camarade Mao, avait détourné le fleuve Jaune pour les successeurs de Mao et supervisait maintenant le plus gigantesque projet d'installation hydraulique de sa carrière, dans une petite ville australienne qui s'appelait Fitzroy Crossing. C'était son premier séjour prolongé en dehors du territoire de la Nouvelle Asie Populaire, et pour l'occasion il s'était fixé trois ambitions : voir un film pornographique en version intégrale, boire une bouteille de scotch en provenance d'Écosse plutôt que de la province populaire de Honshu, et goûter une pizza. En compagnie de son collègue Sun, il avait déjà bien démarré avec le scotch, avait trouvé où aller voir son film et à présent il désirait goûter la pizza.

Sun était bien plus jeune – il n'avait pas quarante ans – et en dépit de tout, il souffrait du respect accordé à l'âge vénérable de son associé. À cela s'ajoutait le fait que plusieurs échelons de la hiérarchie sociale le séparaient encore du vieil homme, bien qu'il fût manifestement l'un des hommes en vue dans l'aile techno-industrielle du parti. Sun venait de passer un an à la tête d'une équipe de cartographes dans le Grand Désert de Sable. Ce n'était pas que du sable. Il y avait aussi de la terre, de la bonne terre arable et fertile ; il n'y manquait que quelques éléments chimiques et de l'eau. Sun avait dressé une carte de la composition du sol sur une surface d'un million de kilomètres carrés. Lorsque son tableau géologique et l'immense aqueduc ascendant de Sing, avec ses quatorze gigantesques batteries de pompes nucléaires, s'uniraient, cela signifierait un mode de vie nouveau pour des milliers de kilomètres de désert. Apports chimiques + eau amenée depuis les côtes et distillée par l'énergie solaire = dix récoltes par an. De quoi nourrir une centaine de millions de Néo-Australiens chinois.

Le projet, qui avait fait l'objet d'une étude minutieuse, ne recelait qu'une faille. Les Anciens Néo-Australiens, descendants des immigrants de la période consécutive à la seconde guerre mondiale, ne voulaient pas voir des Néo néo-australiens mettre ces terres en culture. Ils voulaient s'en réserver l'utilisation. Quand Sun et Sing pénétrèrent dans la Danny's Pizza Hut située sur la grand-rue de Fitzroy Crossing, deux Anciens Néo-Australiens, dont l'un s'appelait Koshanko et l'autre Gradechek, sortaient justement du bar et reconnurent par malheur Sing, d'après ses photos publiées dans les journaux. Ils se livrèrent à une attaque verbale. Les Chinois, reconnaissant l'odeur de la bière, attribuèrent cette truculence aux effets de la boisson et tentèrent de passer. Koshanko et Gradechek les poussèrent dans la rue. La situation se détériora très vite et, quelques instants plus tard, le vieux crâne de Sin Hsichin se brisait sur le rebord du trottoir.

Là, Sun sortit un pistolet qu'il portait illégalement sur lui et abattit les deux assaillants.

Ce n'était qu'une rixe banale, pourtant, et la police de Fitzroy Crossing avait déjà eu affaire à des milliers de crimes plus graves. Elle aurait pu régler ce cas sans trop de difficultés si on lui en avait laissé la possibilité. Mais l'histoire ne s'arrêta pas là car l'une des serveuses, qui était elle-même Néo néo-australienne d'origine honanoise, reconnut Sun, comprit qui était Sing et téléphona aussitôt à l'agence Chine nouvelle qui se trouvait à Lagrange Mission, sur la côte, pour annoncer que l'un des plus célèbres savants chinois venait d'être brutalement assassiné.

En moins de dix minutes, le réseau de satellites communiqua à toute la planète une version des faits peu fidèle mais très pittoresque.

Il ne fallut pas attendre une heure pour que la mission à Canberra de la Nouvelle Asie Populaire exigeât de rencontrer le ministre des Affaires étrangères pour lui faire part de sa protestation, tandis que se déchaînaient à Saigon, à Shanghai, à Hiroshima ainsi que dans une douzaine d'autres villes de la N.A.P. des manifestations spontanées et que six satellites d'observation quittaient leur orbite habituelle pour survoler le nord-ouest australien et les îles de la Sonde. À deux milles au large du port de Melbourne, une immense forme grise apparut à la surface des flots et flotta durant une vingtaine de minutes sans émettre le moindre signal, sans répondre aux appels lancés, puis s'identifia : sous-marin nucléaire chinois *L'Orient est rouge* en simple visite diplomatique, à destination d'un port ami. Le message parvint juste à temps pour que les autorités pussent annuler l'ordre d'intervention et rappeler les avions de chasse qui se préparaient à attaquer l'intrus mystérieux.

Sous le sol de Pueblo, dans le Colorado, le président des États-Unis fut interrompu alors qu'il se reposait un peu après le déjeuner. Assis sur le bord de son lit, il était en train de boire sans joie et à petites gorgées une tasse de café noir lorsqu'un assistant de liaison du département de la Défense arriva, un rapport de la situation sous le bras, et annonça que l'alerte rouge venait d'être déclenchée, en concordance avec le plan de réaction soumis depuis longtemps aux ordinateurs du *North American Defense Command Net*. Il était déjà en possession des rapports de surveillance par satellite et d'un compte rendu de la situation sur place fourni par une mission militaire expédiée à Fitzroy Crossing ; il était également au courant de l'apparition du submersible nucléaire *L'Orient est rouge* mais ignorait encore que l'intervention aérienne avait été annulée. Résumant les diverses informations, il déclara au Président : « Autrement dit, monsieur le Président, il faut décider d'appuyer sur le bouton. Le N.A.D.C.O.M. recommande un lancement dans cinquante minutes,

avec options d'annulation.

« Je ne me sens pas très bien, bougonna le Président. Je voudrais bien savoir ce qu'on m'a mis dans cette soupe... » En cet instant, Dash n'était guère d'humeur à penser à la Chine ; il venait de rêver d'un sondage secret révélant que sa cote de popularité était tombée à 17 pour 100 (en comptant à la fois les suffrages qui le déclaraient « excellent » et ceux qui se limitaient à « satisfaisant ») et que 61 pour 100 de la population s'estimaient « pas très satisfaits » ou « pas satisfaits du tout » de son gouvernement. Mais ce n'était pas un rêve, c'était ce que lui avait appris la réunion politique, le matin même.

Il écarta sa tasse de café et considéra sombrement la décision que lui seul dans le monde allait devoir prendre. En théorie, le lancement de missiles sur les grands centres urbains de la Nouvelle Asie Populaire était un choix révocable. On pouvait annuler leur plan de vol à tout instant avant leur entrée dans l'atmosphère, les désamorcer et les laisser se perdre dans l'océan, bien gentiment. Mais dans la pratique, les postes de la N.A.P. repéreraient le lancement des engins, et comment savoir la manière dont pouvaient réagir ces timbrés, ces salauds de Chinois ? Avec ce que lui faisait subir son ventre, il avait l'impression d'être sur le point d'accoucher et se sentait bien parti pour vomir. Son secrétaire principal lui dit, sur un ton de reproche :

« Le docteur Stassen vous avait recommandé de ne plus manger de choux, monsieur le Président. Peut-être devrions-nous demander au chef de ne plus préparer cette soupe.

— Ce n'est pas le moment de me faire la leçon, répliqua le Président. Bon, maintenant, écoutez-moi : nous restons prêts à intervenir et nous ne bougeons pas jusqu'à nouvel ordre de ma part. Pas de lancement. Pas de représailles. Compris ?

— Oui, monsieur le Président, fit l'envoyé du département de la Défense, déçu. J'ai d'autres demandes spécifiques, monsieur le Président, du N.A.D.C.O.M., du projet Homme-Plus, de l'amiral responsable de la flotte du Pacifique Sud...

— Vous m'avez entendu ! Pas de représailles. Pour le reste, continuez. »

Son secrétaire se chargea de mettre les points sur les « i ». Il déclara :

« Voici notre position officielle : l'affaire qui vient de se produire en Australie ne concerne que ce pays et non l'intérêt national des États-Unis. Nous ne modifions pas notre politique d'action. Nous restons prêts à intervenir, mais nous ne bougeons pas. Est-ce bien cela, monsieur le Président ?

— C'est cela, répondit le Président d'une voix empâtée. Et maintenant, tâchez de vous passer de moi pendant dix minutes, il faut que j'aille aux toilettes. »

En fait, Brad songea un instant à téléphoner pour savoir si le recalibrage se passait bien, mais il adorait se doucher avec une fille, surtout quand ils se savonnaient mutuellement, et ils disposaient dans la salle de bain du Chero-Strip d'un arsenal d'huiles de bain, de bulles et de serviettes merveilleusement épaisses. Lorsqu'il décida de songer à rejoindre son laboratoire, il était plus de trois heures.

Il était déjà bien trop tard. Weidner s'était efforcé d'obtenir l'autorisation de remettre les essais à plus tard, mais refusant de prendre cette responsabilité, le directeur adjoint contacta Washington, qui appela le bureau du Président et obtint comme réponse : « Non, vous ne pouvez pas, je dis bien et j'insiste : vous ne pouvez pas retarder ces essais, pas plus que toute autre phase du projet. » L'homme qui donna cette réponse était le secrétaire principal du Président. Tout en parlant, il contemplait sur le mur du bureau le plus privé du Président la projection du « Risque de guerre », et la large courbe noire se redressait de plus en plus en direction de la ligne rouge.

Ils poursuivirent donc les essais, sous les yeux d'un Weidner crispé et anxieux. Tout se passa correctement pendant un moment, puis les choses se gâtèrent brutalement. Roger Torraway avait l'esprit à des kilomètres de là lorsque soudain il entendit le cyborg l'appeler. Portant sa combinaison et son masque, il pénétra dans le sas puis s'avança sur le sable couleur de rouille en demandant d'une voix pressante :

« Qu'y a-t-il, Willy ? »

Les grands yeux de rubis se tournèrent vers lui :

« Je... jije ne te vois pas, Roger ! crissa le cyborg. Je... je... »

Il perdit l'équilibre et s'abattit de tout son long. Ce fut aussi rapide que cela. Et Roger ne put faire le moindre geste avant qu'une fracassante gifle d'air vînt le frapper dans le dos et l'envoyer bouler vers la monstrueuse silhouette qui gisait sur le sable.

Don Kayman venait d'entrer en ouvrant violemment les deux portes, sans même prendre le temps de passer par le sas alors que la pression qui régnait à l'extérieur était beaucoup plus forte que celle du caisson. Il n'était plus chercheur, il était prêtre : il tomba à genoux auprès de la dépouille contractée de Willy Hartnett.

Roger le regarda effleurer du bout des doigts les yeux de rubis, tracer une croix sur la chair synthétique et murmurer des paroles inaudibles. Mais il ne souhaitait pas l'entendre, car il savait ce qui se passait.

Devant ses yeux, le premier candidat au titre de cyborg était en train de recevoir l'extrême-onction.

Le premier remplaçant était Vie Freibart, écarté de la liste par décision présidentielle.

Le second était Carl Mazzini, indisponible puisqu'il s'était cassé une jambe.

Le troisième remplaçant, et le nouveau champion, c'était lui.

VI

QUAND UN MORTEL A MORTELLEMENT PEUR

CE n'est pas chose facile, pour un être humain, en chair et en os, que d'accepter l'idée qu'une partie de sa chair va lui être arrachée pour être remplacée par de l'acier, du cuivre, de l'argent, du plastique, de l'aluminium et du verre. Nous pouvions voir que Torraway ne se comportait pas de manière très rationnelle. Sorti du caisson de simulation, il courut à l'aveuglette dans le couloir, comme s'il avait quelque chose de très urgent à faire. Mais ce n'était pas le cas ; il voulait simplement partir. Il avait l'impression que le couloir allait se refermer sur lui comme un piège, et souhaitait que personne ne vînt lui faire part de ses regrets au sujet de Willy Hartnett ou évoquer la position nouvelle qu'il occupait depuis quelques instants. Passant devant les toilettes des hommes, il s'arrêta, regarda autour de lui pour s'assurer que personne ne l'observait, entra et resta debout devant l'urinoir, immobile, les yeux embués, fixés sur le chrome luisant. Lorsqu'une main poussa brusquement la porte, Torraway manipula ostensiblement sa fermeture Éclair et tira l'eau, mais ce n'était qu'un garçon de la salle des dactylos qui se dirigea vers le mur sans manifester la moindre curiosité.

En sortant, il tomba sur le directeur adjoint, qui lui dit : « Une fichue histoire... Je pense que vous savez que c'est vous... »

— Je sais, répondit Torraway avec un calme qui le surprit lui-même agréablement.

— Il va falloir qu'on trouve ce qui s'est passé, *et vite*. J'ai demandé une réunion dans mon bureau dans quatre-vingt-dix minutes. J'aurai les premiers rapports d'autopsie ; je veux que vous soyez là. »

Roger acquiesça d'un hochement de tête, consulta sa montre et s'éloigna d'un pas assuré. L'important, se dit-il, était de continuer à se déplacer comme s'il était trop occupé pour s'accorder une interruption. Malheureusement, il ne voyait vraiment pas ce qu'il pouvait avoir à faire ou faire semblant de faire afin de détourner les conversations. Non, se dit-il, ce n'étaient pas les conversations qu'il voulait éviter : il ne voulait pas penser, penser à lui-même. Il n'avait pas peur, il n'était pas furieux contre le destin, mais il n'était pas prêt

à songer, en cet instant même, aux conséquences qu'allait avoir pour lui la mort de Willy Hartnett.

Il leva les yeux : quelqu'un venait de l'appeler.

C'était John Freeling, le chirurgien qui secondait Brad pour tout ce qui concernait les systèmes de perception. Il cherchait Brad.

« Non, je ne l'ai pas vu, lui répondit Torraway, pas fâché de parler d'autre chose que de la mort de Willy ou de son propre avenir. J'ignore où il se trouve. Il est sûrement parti déjeuner.

— Cela fait déjà deux heures. Il va avoir des ennuis si je ne le trouve pas avant la conférence du directeur adjoint. Je ne sais pas si je m'en tirerai si on m'interroge – et je ne peux pas partir à sa recherche, on va amener le cyborg dans mon labo et il faut que je...

— Je vais te le trouver, coupa Torraway. Je vais l'appeler chez lui.

— C'est déjà fait. Rien à faire. Et il n'a pas laissé de numéro pour qu'on puisse le joindre. »

Ravi de trouver une épreuve à sa mesure, Torraway se sentit brusquement soulagé. Il fit un clin d'œil et dit : « Tu connais Brad. Il ne faut pas oublier qu'il s'y entend pour courir le jupon. Je le trouverai. » Il prit l'ascenseur jusqu'à l'étage de l'administration, s'engagea dans un couloir transversal, puis dans un autre, et frappa enfin à une porte dont la plaque annonçait : *Statistiques administratives*.

Les fonctions des personnes qui se trouvaient à l'intérieur de cette pièce n'avaient en vérité pas grand-chose à voir avec les statistiques. La porte ne s'ouvrit pas tout de suite, mais un judas apparut, et un œil bleu l'examina.

« Je suis le colonel Torraway, dit-il. Il s'agit d'un cas urgent.

— Un instant », répondit une voix de jeune fille. Il y eut un ferraillement de serrure, puis la porte s'ouvrit et Torraway entra. Outre la jeune fille, quatre personnes se trouvaient dans le bureau, toutes vêtues en civil, d'apparence peu distinguée, ce qui était voulu. Chacune avait un antique bureau à volet roulant, un genre de meuble assez inattendu dans un centre de recherche spatiale. Les volets permettaient de dissimuler à tout moment ce qui se trouvait sur les bureaux, et pour l'instant, ils étaient baissés.

« C'est au sujet du docteur Alexander Bradley, dit Roger. Il faut absolument qu'il soit là d'ici une heure et dans son service, personne ne sait où il est. Le commandant Hartnett est mort, et... »

La jeune fille lui répondit :

« Nous sommes au courant en ce qui concerne le commandant Hartnett. Voulez-vous que nous trouvions le docteur Bradley pour vous ?

— Non, je vais m'en charger, mais je pensais que vous pourriez me dire par où commencer à chercher. Je sais que vous avez tout un

dossier de renseignements sur tout le monde, sur nos activités extra-professionnelles et tout le reste. » Il perçut dans sa voix un ton de sous-entendu, comme s'il venait de réprimer un nouveau clin d'œil.

La jeune fille le regarda un instant fixement et lui dit :

« Il est probablement au...

— Tais-toi », lança subitement l'homme qui se trouvait derrière elle ; il paraissait étonnamment contrarié.

Sans même se retourner, elle balaya l'injonction en secouant la tête et dit :

« Essayez le Chero-Strip Hover Hotel. Il utilise généralement le nom de Beckwith. Je vous conseille de téléphoner. Il vaudrait peut-être mieux que nous le fassions à votre place, étant donné...

— Oh ! non, s'empressa de répondre Torraway, résolu à régler seul cette affaire. Je tiens à lui parler moi-même, c'est très important.

— Docteur Torraway, intervint le jeune homme sur un ton énergique, je vous conseille vivement de nous laisser nous occuper de... »

Mais Roger Torraway gagnait déjà la porte en hochant le chef, il n'écoutait pas. Il venait de décider de se rendre au motel en voiture au lieu de téléphoner. Une bonne raison pour sortir du centre, et il en profiterait pour mettre de l'ordre dans son esprit.

Dès qu'il eut quitté les bâtiments climatisés du centre, Tonka sombra sous une chaleur croissante. Le soleil pénétrait même le pare-brise teinté et déversait dans sa voiture un flot torride qui tenait en échec le système de refroidissement. Torraway pilotait manuellement, avec une certaine maladresse, en prenant les virages d'une main si molle que les roues directrices dérapaient. Le motel tout en verre, haut de quinze étages, paraissait diriger droit sur lui le reflet du soleil, comme les guerriers d'Archimède défendant Syracuse. Torraway ne fut pas fâché de sortir de son véhicule dans le garage souterrain et de monter à la réception par l'escalier roulant.

Le hall était aussi haut que l'établissement lui-même à l'intérieur duquel il était entièrement enchâssé, cerné par les chambres et transpercé de passages et de galeries qui s'entrecroisaient jusqu'à la voûte. Le réceptionniste n'avait jamais accueilli de docteur Alexander Bradley.

« Essayez Beckwith, lui suggéra Torraway en exhibant un billet. Il a parfois du mal à se rappeler son nom. »

Mais cela ne servit à rien ; l'employé ne parvenait pas à – ou ne voulait pas – se souvenir de Brad. Roger sortit son véhicule du garage et s'arrêta un instant sous le soleil de plomb pour réfléchir à ce qu'il allait faire, regardant d'un air absent le miroir de la piscine qui servait

également à absorber la chaleur du système de climatisation du motel. Il se dit qu'il devrait essayer d'appeler Brad chez lui, et qu'il aurait dû le faire pendant qu'il était à la réception du motel ; à présent, il n'avait guère envie de rebrousser chemin. Ni d'appeler de la voiture, car le téléphone de bord était un poste émetteur à ondes courtes, et il préférait que cette conversation restât privée. Puis il entrevit une autre possibilité : il pouvait rentrer à la maison et appeler de chez lui, il n'y avait que cinq minutes de trajet.

À cet instant, il lui apparut pour la première fois qu'il avait le devoir d'apprendre à sa femme ce qui s'était produit.

Ce n'était pas une perspective réjouissante car en annonçant la nouvelle à Dorrie, il révélerait malheureusement la situation dans laquelle il se trouvait maintenant. Mais Roger savait affronter l'inévitable, même lorsqu'il n'avait rien d'agréable, et après avoir mis son esprit au point mort, il prit le chemin de la maison pour retrouver Dorrie.

Malheureusement, Dorrie n'était pas là. Il l'appela dans le vestibule, jeta un coup d'œil dans la salle à manger, alla voir près de la piscine, derrière la maison, et dans les deux salles de bain. Pas de Dorrie. Elle était sans doute partie faire des courses. Cette absence le contraria, mais comme il n'y avait rien à faire, il décida de laisser un message et de repartir. Il était debout à la fenêtre, cherchant ses mots lorsqu'il la vit arriver dans sa micromidjet deux places.

Il lui ouvrit la porte au moment où elle allait le faire. Il s'attendait à ce qu'elle fût surprise. Il ne s'attendait pas à la voir rester debout, là, immobile, ses jolis sourcils hauts et figés, le visage de marbre. On eût dit qu'elle sortait d'une photographie, saisie en plein mouvement.

Il lui dit :

« Je voulais te parler de quelque chose. Je reviens juste du Chero-Strip, parce que ça concerne aussi Brad, mais... »

Émergeant à la vie, elle lui dit poliment :

« Laisse-moi entrer et m'asseoir un peu... » Lorsqu'elle s'arrêta une seconde pour se regarder dans le miroir, son visage ne trahissait toujours pas la moindre expression. Elle adoucit une ombre sur sa joue, redonna un peu de volume à sa chevelure et alla s'asseoir dans le séjour sans enlever son chapeau. « Tu ne trouves pas qu'il fait une chaleur terrible dehors, aujourd'hui ? » dit-elle.

Roger s'assit lui aussi, essayant de réfléchir ; il devait veiller à ne pas l'effrayer. Un jour, il avait regardé une émission de télévision sur la manière d'annoncer une mauvaise nouvelle. C'était un psychologue en mal de patients qui n'osait pas engager un homme-sandwich de peur que ce procédé ne parût contraire à l'éthique de sa profession, et se faisait inviter devant les caméras dans l'espoir de ramener quelques prises pour sa salle d'attente. Ne soyez pas direct, conseillait-il, laissez

à votre interlocuteur le temps de se préparer, apprenez-lui la nouvelle petit à petit. À ce moment-là, Roger avait trouvé ça comique ; il se rappelait en avoir parlé à Dorrie : *« Ma chérie, as-tu la carte de crédit ?... Eh bien, c'est que tu vas en avoir besoin pour la robe noire... La robe noire de l'enterrement... Il faut qu'on aille à cet enterrement, et tu voudras être habillée comme il faut, parce que c'est elle... D'ailleurs, elle était quand même assez âgée. Et tu sais qu'elle ne conduisait pas très bien. L'agent de police a dit qu'elle n'a pas souffert après s'être payé le camion. Ton père supporte bien le choc. »* Tous deux avaient ri de bon cœur.

« Parle, je t'en prie », lui dit Dorrie. Elle prit une cigarette dans le coffret qui se trouvait sur la table basse et lorsqu'elle l'alluma, Roger vit la flamme de gaz vaciller et comprit avec stupeur que sa main tremblait. Cela l'étonna et, dans une certaine mesure, le réjouit, car il était manifeste qu'elle se préparait à accueillir une sombre nouvelle. Il songea avec admiration que son épouse avait toujours été très perspicace et voyant qu'elle était prête, il se lança.

« C'est Willy Hartnett, chérie, lui dit-il doucement. Il y a quelque chose qui n'a pas marché ce matin et... »

Il s'arrêta pour lui laisser le temps de suivre, en remarquant qu'elle semblait plus intriguée qu'inquiète.

« Il est mort », dit-il laconiquement, et il se tut pour donner aux mots tout leur poids.

Elle hocha la tête d'un air songeur, et Roger comprit avec déception que cette nouvelle ne l'avait pas pénétrée, qu'elle ne réalisait pas ce que cela signifiait. Elle avait toujours eu beaucoup d'amitié pour Willy, mais là, aucune larme, aucun cri, pas le moindre signe d'émotion.

Alors, au terme de sa réflexion, il abandonna le tact et lui déclara, en s'efforçant de parler lentement : « Cela veut dire que le suivant, c'est moi. Les autres sont hors course ; je te l'avais dit, tu te souviens ? Alors maintenant, c'est moi qu'ils veulent, euh... préparer pour la mission sur Mars. »

Il ne put déchiffrer l'expression du visage de Dorrie, qui semblait trahir un sentiment de fragilité et d'appréhension, comme si, s'étant attendue à pire, elle ne savait si le pire n'allait encore venir. Il lui demanda d'un ton impatient :

« Tu ne comprends donc pas ce que je suis en train de te dire ?

— Si, si. C'est que... tu sais, c'est difficile à imaginer. » Satisfait, il hocha la tête, et elle poursuivit.

« Mais je ne te suis plus. N'avais-tu pas commencé par parler d'une histoire avec Brad et le Chero-Strip ?

— Oh ! excuse-moi, je sais que ça fait beaucoup de choses en même temps. Oui, je t'ai dit que j'étais allé au motel pour essayer de mettre la main sur Brad. Tu vois, apparemment, ce sont les systèmes

de perception qui ont flanché et qui ont tué Willy. Et ça, c'est Brad qui s'en occupe. Et il se trouve que cela fait des heures qu'il est parti déjeuner et qu'en fait – enfin, tu connais Brad. Il est sûrement en train de se payer une des infirmières quelque part, et on peut dire qu'il a vraiment mal choisi son jour. Si à l'heure de la réunion, il n'est toujours pas là, il va en prendre pour son grade. » Il s'arrêta pour consulter sa montre. « Mince, je vais finir par être en retard moi aussi. Mais je voulais te mettre au courant de toute cette histoire personnellement.

— Merci, mon chéri », lui dit-elle d'un ton absent. Elle traquait une idée. « Mais n'était-il pas plus simple que tu l'appelles ?

— Qui ?

— Brad, voyons.

— Oh ! Oh ! oui, bien sûr, mais il valait mieux que ça reste entre nous, je ne voulais pas qu'on nous entende. D'ailleurs, je ne crois pas qu'il aurait décroché le téléphone et qui plus est, le gars de la réception m'a assuré qu'il n'avait jamais mis les pieds au Chero-Strip. J'ai dû aller au service de la Sécurité pour avoir une idée de l'endroit où il pourrait être. » Soudain, il pensa à quelque chose. Il savait que Dorrie aimait bien Brad, et l'espace d'une demi-seconde, il se demanda si la conduite immorale de celui-ci la dérangeait. Mais cette pensée se dissipa aussitôt, et il lança dans un élan d'admiration : « Chérie, il faut que je te dise, tu as pris ça magnifiquement. La plupart des femmes seraient déjà en pleine crise d'hystérie. »

Elle haussa les épaules.

« À quoi cela servirait, d'en faire toute une histoire ? Nous savions tous deux que ça pouvait arriver. »

Il se hasarda.

« Je ne serai pas très beau à voir, Dorrie. Et tu sais, je crois qu'on peut dire adieu pour un moment au côté physique de notre mariage – même sans compter le fait que je serai en mission pendant plus de dix-huit mois. »

L'air tout d'abord songeur, puis résigné, elle le regarda droit dans les yeux et sourit, puis elle se leva, alla prendre place auprès de lui et l'enlaça. Elle lui murmura :

« Je serai fière de toi. Et quand tu seras rentré, nous aurons encore de longues années à vivre. » Il tenta de l'embrasser, mais elle esquiva le geste et lui lança un espiègle rappel à l'ordre. « Pas de ça maintenant, il faut que tu repartes. Que vas-tu faire pour Brad ?

— Voyons, je peux retourner au motel et...

— Ne fais pas ça, Roger, dit-elle d'un ton catégorique. Il est assez grand pour s'occuper lui-même de ses affaires. S'il s'attire des ennuis, ça le regarde. Je veux que tu retournes à ta réunion et... Oh ! ça y est, j'ai trouvé ! Je dois ressortir, et je passerai tout près du motel. Si je

vois la voiture de Brad sur le parking, je lui laisserai un mot.

— Bonne idée, répondit-il avec admiration. Je n'y avais pas pensé.

— Tu n'as donc pas à t'en faire. Je ne veux pas que tu penses à Brad. Avec tout ce qui se prépare, c'est à toi qu'il faut penser maintenant ! »

Jonathan Freeling, M.D., F.A.C.S., A.A.S.M. Jonny Freeling pratiquait la médecine aérospatiale depuis un certain temps déjà. Assez pour avoir perdu l'habitude de voir des cadavres dans son laboratoire. Et plus particulièrement, il n'avait pas coutume de disséquer ses amis. D'ailleurs, quand ils trouvaient la mort, les astronautes laissaient rarement un cadavre derrière eux. S'ils mouraient en service, ils ne risquaient guère d'avoir droit à une autopsie : ceux qui étaient perdus dans l'espace y demeuraient, et ceux qui périssaient plus près de la planète étaient transformés en gaz par la combustion de l'hydrogène et de l'oxygène. Dans l'un et l'autre cas, il ne restait rien à mettre sur une table.

Il avait du mal à réaliser que l'objet qu'il était en train de disséquer était Will Hartnett. Cela ne ressemblait pas tellement à une autopsie, mais il avait plutôt l'impression d'être, disons, en train de démonter un fusil. Il avait contribué à la mise en place des divers éléments – ces électrodes platinés là, ces pièces micro-miniaturisées dans leur boîte noire là, et maintenant il fallait tout défaire. Mais il y avait du sang. En dépit de tout, Willy était mort en conservant en lui une énorme quantité de sang humain bien liquide et suintant.

« Congelez-moi ça et faites faire une coupe », dit-il en présentant un morceau de chair sur une plaque de verre à son assistante polyvalente ; elle prit la plaque et acquiesça d'un hochement de tête. L'infirmière s'appelait Clara Bly. Une certaine tristesse semblait se lire sur son beau visage noir, mais il était difficile de savoir, se dit Freeling, quelle était là-dedans la part de la mort du cyborg. Elle devait en effet quitter le centre le lendemain pour se marier, et sa fête d'adieu venait d'être brutalement interrompue ; la chambre contiguë était encore festonnée de crêpe et de fleurs en papier. On avait demandé à Freeling s'il fallait la débarrasser pour l'autopsie, mais c'était bien entendu inutile, puisqu'on ne soignerait personne dans cette chambre.

Il leva les yeux vers son chirurgien assistant qui se tenait à la place qu'occupait l'anesthésiste lors d'une opération classique, et aboya :

« Et Brad, toujours rien ?

— Il est dans les parages », lui répondit-elle.

Freeling se dit, *il ferait bien de se magnner le cul*, mais il resta muet

et se contenta de hocher la tête. Au moins, il était de retour, et quelles que pussent être les conséquences de l'incident, Freeling ne serait pas seul à en supporter la responsabilité.

Mais plus il sondait et extrayait, moins il comprenait. D'où venait le problème ? Qu'est-ce qui avait tué Hartnett ? Les composants électroniques semblaient être en parfait état ; chaque fois qu'il en retirait un, celui-ci était confié aux ingénieurs qui le mettaient aussitôt au banc d'essai. Aucune anomalie. Quant à la masse du cerveau, elle ne semblait pas receler la source du mal...

Se pouvait-il que le cyborg fût mort de rien ?

Freeling, que les lampes faisaient transpirer, se redressa en attendant que l'infirmière vînt lui éponger le front, mais se souvenant qu'elle n'était pas dans la salle, il s'essuya du revers de la manche. Il se remit à l'ouvrage, sépara soigneusement et enleva les nerfs optiques – ou plutôt ce qu'il en restait, car une bonne partie, remplacée par des éléments électroniques, avait été otée en même temps que les yeux.

C'est alors seulement qu'il vit.

Tout d'abord, un suintement de sang sous le corps calleux. Puis, lorsqu'il souleva doucement et sonda, la gaine glissante gris-blanc d'une artère, avec un renflement qui s'était ouvert. Qui avait éclaté. Une hémorragie cérébrale.

Freeling s'arrêta là. S'il restait encore quelque chose à faire, il pourrait le faire plus tard et, peut-être était-il préférable de laisser ce qui restait de Willy aussi intact que possible. À présent, la réunion l'attendait.

Comme la salle de conférence était aussi la bibliothèque de l'hôpital, les personnes qui se documentaient ou cherchaient des renseignements devaient évacuer les lieux en cas de réunion. Il y avait quatorze sièges confortables à la grande table, et quand ceux-ci furent occupés, il fallut utiliser des chaises pliantes et les insérer tant bien que mal. Deux places demeurèrent vides : celles de Brad et de Jon Freeling, qui venaient soi-disant de filer au laboratoire pour voir les derniers résultats d'une série d'analyse au microscope. En réalité, ce délai devait simplement permettre à Jon Freeling d'informer son supérieur de ce qui s'était produit pendant que celui-ci « déjeunait à l'extérieur ». Tous les autres responsables étaient présents, Don Kayman et Vie Samuelson (désormais promu remplaçant de Roger, ce qui n'avait pas l'air de l'enthousiasmer), Telly Ramez, le psycho en chef, tous les spécialistes des questions cardiovasculaires, qui discutaient discrètement, la crème des secteurs administratifs... et les deux vedettes. La première, c'était Roger Torraway. Placé

inconfortablement près du bout de la table, il prêtait l'oreille aux conversations de ses collègues, un sourire figé sur les lèvres. L'autre vedette était Jed Griffin, le bras droit du Président lorsqu'il s'agissait de taper sur la table et de débayer le chemin. Officiellement, il n'était que l'assistant administratif en chef du Président, mais le directeur adjoint lui-même le traitait comme un pape. « Quand vous voudrez, monsieur Griffin », lui dit le responsable, mais Griffin grimaça un sourire et secoua la tête.

« Nous attendrons que les deux autres soient là », dit-il. Lorsque Brad et Freeling arrivèrent enfin, toutes les conversations cessèrent subitement comme si l'on venait de débrancher les occupants de la salle. « *Maintenant*, nous pouvons commencer », lança sèchement Jed Griffin, avec dans la voix une pointe de souci. Ses auditeurs s'en rendirent compte ; chacun d'eux partageait son appréhension. Et une certaine inquiétude régnait également chez nous, bien entendu. Peu désireux de supporter seul son fardeau, Griffin ne perdit pas de temps : « Vous ignorez à quel point ce projet tout entier risque d'être supprimé. Pas dans un an ni dans un mois. Pas différé ni réduit. J'entends *supprimé définitivement*. »

Roger Torraway détourna son regard de Brad et observa Griffin. Celui-ci répéta : « Définitivement supprimé. Annulé. » Torraway eut l'impression qu'il éprouvait une certaine satisfaction à prononcer ces mots.

« Et voici, reprit Griffin, la seule chose qui va le sauver, je dis bien la seule. » Et il tapota la table ovale avec un épais relevé d'ordinateur de teinte verte, plié en accordéon. « Le public américain veut que le projet continue. »

Torraway eut un serrement de cœur, et prit conscience du sentiment d'espoir aussi vif que pressant qui l'avait auparavant traversé, comme si un sursis lui avait été accordé.

Le directeur adjoint s'éclaircit la gorge et dit :

« Je m'étais laissé dire que les sondages révélaient un... euh... désintérêt considérable pour ce que nous faisons. »

— En ce qui concerne les premiers résultats, oui, c'est exact, approuva Griffin. Mais lorsqu'on fait le total des données à fournir à l'ordinateur, cela donne un soutien national et puissant, tout ce qu'il y a de plus réel et parfaitement significatif. Le peuple veut qu'un Américain vive sur Mars.

— Toutefois, ajouta-t-il, ceci est antérieur au dernier fiasco, et Dieu sait, si la nouvelle se répandait, quelles en seraient les conséquences. Le gouvernement n'a que faire d'une impasse, d'une situation qui l'obligerait à présenter des excuses. Il lui faut un succès, et je ne puis vous dire à quel point l'enjeu est important. »

Le directeur adjoint se tourna vers Freeling. « Docteur Freeling ? »

Freeling se leva et dit :

« Willy Hartnett est mort d'une hémorragie cérébrale. On est encore en train d'établir le rapport d'autopsie, mais telles en sont les conclusions. Nous n'avons trouvé aucun signe de détérioration systématique ; le contraire nous aurait d'ailleurs grandement étonné, étant donné son âge et sa condition physique. Il est donc mort d'un traumatisme. » Freeling contempla le bout de ses doigts d'un air pensif, puis poursuivit : « Pour le reste, nous en sommes encore réduits à des hypothèses, mais je ne peux faire mieux. Je vais demander l'assistance de Ripplinger à la Yale Medical School et de Anford...

— Pas question, fit Griffin.

— Je vous demande pardon ? dit Freeling, déconcerté.

— Pas d'assistance extérieure. Toutes les dispositions de sécurité doivent d'abord être prises. N'oubliez pas que ceci demeure ultra-secret, docteur Freeling.

— Oh !... Bien... dans ce cas, je pense qu'il va falloir que je prenne moi-même cette responsabilité. La cause du traumatisme est un surcroît de données et d'informations. Willy Hartnett était saturé, il ne parvenait pas à tout assimiler.

— J'ignorais que cela pouvait provoquer une hémorragie cérébrale, maugréa Griffin.

— Il faut une surtension extrême, mais cela arrive. Et là, monsieur Griffin, je parle d'un nouveau genre de tension. C'est un peu comme... tenez, je vais vous donner un exemple. Mettons que vous ayez un enfant affecté d'une cataracte congénitale. Vous l'emmenez chez un médecin pour le faire opérer. Mais il faut le faire avant l'âge de la puberté... avant la fin de la croissance interne et externe, voyez-vous. Si ce n'est pas fait avant cette période, mieux vaut laisser l'enfant aveugle. Les statistiques révèlent que les enfants que l'on opère de la cataracte après l'âge de treize ou quatorze ans ont un point commun très intéressant. Ils se suicident avant d'avoir vingt ans. »

Torraway, qui s'efforçait de suivre la conversation, n'y parvenait guère, aussi accueillit-il avec soulagement l'intervention du directeur adjoint.

« Je ne crois pas que le rapport de cette histoire avec Will Hartnett m'apparaisse, Jon.

— Disons que dans le cas que je viens de citer, on a également affaire à un surcroît d'informations. Après l'opération de la cataracte, les enfants semblent souffrir de désorientation. Ils reçoivent des informations nouvelles et ne sont pas pour ainsi dire équipés pour les traiter. Lorsqu'on possède la vue depuis la naissance, le cortex visuel développe des systèmes destinés à accueillir, à adapter et à interpréter ces données. Dans le cas contraire, ces systèmes ne se développent pas, et ensuite il est trop tard pour les former.

« Selon moi, Willy est mort parce qu'on lui a fourni des données qu'il n'a pu absorber faute de mécanisme adéquat. L'adaptation n'a pas été possible : il était trop tard. Le flot d'informations l'a submergé et la tension a provoqué la rupture d'un vaisseau sanguin. Et à mon avis, cela se reproduira si nous opérons de la même manière avec Roger qui est ici. »

Griffin estima rapidement du regard Roger Torraway. Celui-ci s'éclaircit la gorge mais resta muet : que pouvait-il ajouter ?

« Que me dites-vous, Freeling ? » demanda Griffin.

Le docteur secoua la tête. « C'est bien simple, moi, je vous dis ce qui ne va pas. C'est à quelqu'un d'autre de vous dire comment y remédier. Je ne pense pas, d'ailleurs, qu'on *puisse* y remédier, je veux dire médicalement. Vous avez un cerveau – celui de Willy ou celui de Roger. Depuis sa naissance, c'est un récepteur radio. Et brusquement, on l'abreuve d'images T.V. qu'il est incapable d'assimiler. »

Jusqu'à présent, Brad n'avait cessé de prendre des notes, levant les yeux de temps à autre, apparemment très intéressé par la discussion. Il baissa de nouveau la tête pour inscrire quelque chose sur son bloc-notes, considéra d'un air songeur ses derniers mots puis se remit à écrire tandis que l'attention de la salle tout entière venait se porter sur lui.

« Brad ? finit par dire le directeur adjoint. La balle est dans votre camp, semble-t-il. »

Brad leva les yeux et sourit.

« C'est justement ce problème que je suis en train d'étudier.

— Êtes-vous d'accord avec le docteur Freeling ?

— Cela ne fait aucun doute, il a raison. Nous ne pouvons fournir des données telles quelles à un système nerveux qui n'est pas équipé pour les adapter et les traduire. Ces mécanismes n'existent pas dans le cerveau humain, sauf si on prend un enfant à sa naissance pour le modifier de telle sorte que le cerveau puisse développer ce dont il a besoin.

— Êtes-vous en train de vous proposer d'attendre une nouvelle génération d'astronautes ? fit sèchement Griffin.

— Non, je vous propose d'introduire à l'intérieur de Roger des circuits médiateurs. Pas simplement des organes sensoriels, mais des filtres et des translateurs pour lui permettre d'interpréter les informations, sa vision dans les différentes longueurs d'onde du spectre, le sens kinesthésique de ses nouveaux muscles, tout. Tenez, je vais revenir un peu là-dessus. Certains d'entre vous ont-ils entendu parler de Mc Culloch et Lettvin et l'œil de la grenouille ? » Il parcourut la salle du regard. « Toi, Jonny, tu sais ce que c'est, ainsi qu'un ou deux autres. Je ferais bien de rappeler de quoi il s'agit. Le système de perception de la grenouille – pas seulement l'œil, mais tout

l'appareil visuel – filtre et élimine ce qui n'est pas important. Si un moucheron passe devant l'œil de la grenouille, l'œil le perçoit, le nerf transmet l'information, le cerveau réagit et la grenouille avale l'insecte. Mais si, disons, une petite feuille tombe devant la grenouille, celle-ci ne la mange pas. Ce n'est pas qu'elle *décide* de ne pas la manger, mais elle ne la *voit* pas. L'image se forme dans l'œil, d'accord, mais l'information est supprimée avant d'atteindre le cerveau. Le cerveau ne sait jamais ce que l'œil a vu, parce qu'il n'a pas besoin de le savoir. Une grenouille n'a aucun intérêt à savoir si oui ou non il y a une feuille devant elle, tout simplement. »

Roger suivait la conversation avec le plus grand intérêt, mais quelques détails lui échappaient.

« Attends une minute, intervint-il. Je suis plus compliqué que ça... je veux dire qu'un homme, c'est beaucoup plus compliqué qu'une grenouille. Comment peux-tu savoir ce que « j'ai besoin » de voir ?

— Tout est dicté par l'instinct de survie, Roger. Willy nous a fourni beaucoup d'éléments d'information sur ce point, et je pense qu'on peut y arriver.

— Je te remercie. Si tu en étais un peu plus sûr, ce serait bien.

— Oh ! ne t'en fais pas, dit Brad en souriant. Ce qui vient de se passer ne m'a surpris qu'à moitié. »

Abasourdi par cette réplique, Torraway lança d'une voix étranglée :

« Tu veux dire que tu as laissé Willy se débrouiller et que...

— Non, non, Roger, ne t'emballe pas ; Willy était également mon ami. J'ai estimé qu'il y avait un facteur de sécurité suffisant au moins pour le garder en vie. Je me suis trompé et le regrette au moins autant que toi, mais nous savions tous que les systèmes risquaient de ne pas fonctionner correctement et que nous devrions alors poursuivre les recherches et trouver des améliorations.

— Ceci n'apparaît pas clairement dans vos rapports », déclara Griffin d'un ton sentencieux. Le directeur adjoint voulut alors dire quelque chose, mais il l'en dissuada d'un signe de tête. « Nous en reparlerons un autre jour. Que disiez-vous, Bradley ? Vous comptez filtrer une partie de l'information ?

— Non seulement la filtrer, mais la faire passer par un étage médiateur et la traduire de manière que Roger puisse l'assimiler.

— Torraway vient de nous faire remarquer qu'un homme est plus compliqué qu'une grenouille. Qu'en pensez-vous ? Avez-vous déjà procédé à ce genre d'expérience avec des êtres humains ? »

Chacun fut surpris de voir Brad sourire ; il attendait en fait cette question.

« Pour ne rien vous cacher, oui. Il y a environ six ans, avant que je vienne travailler ici – j'achevais encore mon cycle d'études –, nous

avons pris quatre volontaires que nous avons conditionnés pour obtenir des réflexes de type pavlovien. On leur dirigeait sur les yeux une lumière vive tout en déclenchant une sonnette de porte dont la fréquence était de trente coups à la seconde. Bien sûr, lorsqu'on est ébloui par une lumière vive, les pupilles se contractent. C'est une simple réaction à la lumière qui est inconsciente et qu'on ne peut simuler, une capacité évolutionnaire destinée à protéger l'œil des rayons solaires directs.

« Ce genre de réflexes, qui fait appel au système nerveux autonome, est difficile à conditionner chez l'homme, mais nous y sommes parvenus. Et une fois établi, il a la vie dure. Au bout d'un certain nombre d'essais... je crois que le chiffre se situe aux environs de trois cents, ce réflexe a été établi. Il nous suffisait alors de faire marcher la sonnette pour que les pupilles des sujets deviennent minuscules. Jusqu'ici, vous me suivez ?

— Je me souviens encore assez de mes cours d'université pour savoir ce que sont les réflexes pavloviens. Il n'y a rien de nouveau là-dedans, dit Griffin.

— Eh bien, le reste n'avait rien de classique. Nous avons branché un instrument sur le nerf auditif, ce qui nous a permis de mesurer le signal qui parvenait au cerveau : ding-ding, trente coups à la seconde, lisibles sur l'oscilloscope.

« Ensuite, nous avons utilisé une sonnette différente, qui battait vingt-quatre coups à la seconde. Voulez-vous savoir ce que cela a donné ? » Personne ne répondit ; Brad sourit. « L'oscilloscope indiquait toujours *trente* coups à la seconde. Le cerveau entendait quelque chose qui ne se produisait pas dans la réalité.

« Ainsi, comme vous le voyez, ce genre de médiation ne se rencontre pas que chez les grenouilles. Les êtres humains *perçoivent* le monde de façon prédigérée. Les organes sensoriels se chargent de sélectionner et de réorganiser l'information.

« Ce que je veux donc faire avec toi, Roger, poursuivit Brad d'un ton chargé de bienveillance, c'est t'aider un peu au niveau de l'interprétation. Nous ne pouvons pas faire grand-chose avec ton cerveau ; qu'il soit bon ou mauvais, nous sommes obligés de le laisser tel quel. C'est une masse de gélatine grise dont la structure en limite la capacité, et nous sommes forcés d'y déverser de l'information sensorielle. Le seul endroit où il faut intervenir est situé sur l'interface – *avant* que l'information atteigne le cerveau. »

Griffin frappa la table du plat de la main et gronda :

« Pourra-t-on être prêts pour la fenêtre de lancement ?

— Je ne peux rien promettre, mais je vais essayer, monsieur, répondit Brad, l'air épanoui.

— Et moi, je peux vous promettre que si nous suivons vos conseils

et que nous échouons, vous en prendrez plein la gueule ! »

Le visage de Brad s'assombrit.

« Que voulez-vous que je vous dise ?

— Je veux que vous me disiez quelles sont les chances de réussite ! » aboya Griffin.

Brad hésita, puis dit enfin :

« Disons qu'au pire, vous récupérerez la mise.

— Alors, fit Griffin qui souriait enfin, allez-y. »

En prenant le chemin de son bureau, Roger songea que parier et récupérer sa mise, ce n'était pas si mal. Mais bien sûr, tout dépendait du montant de l'enjeu.

Il ralentit le pas pour permettre à Brad de le rattraper et lui dit :

« Tu es bien sûr de ce que tu as dit, Brad ? »

L'autre lui donna une tape amicale dans le dos.

« Plus sûr que je ne l'ai laissé entendre, pour ne rien te cacher ; je voulais assurer mes arrières devant le vieux Griffin. Mais il faut que je te remercie, Roger.

— De quoi ?

— D'avoir essayé de me prévenir tout à l'heure. Je t'en suis reconnaissant.

— Il n'y a pas de quoi », répondit Roger. En regardant Brad rebrousser chemin, il se demanda comment celui-ci avait pu apprendre quelque chose dont il n'avait parlé qu'à sa femme.

Nous aurions pu lui expliquer – tout comme, en fait, nous aurions pu lui expliquer bien, bien des choses, et entre autres pourquoi les sondages avaient donné les résultats que l'on savait. Mais à vrai dire, il n'était pas nécessaire que quelqu'un lui fournît une explication, car il aurait pu lui-même trouver la réponse... s'il s'était accordé le droit de savoir.

VII

QUAND LE MORTEL DEVIENT MONSTRE

DON KAYMAN était un homme complexe qui ne laissait jamais un problème sans solution. C'était la raison pour laquelle nous voulions qu'il collabore au projet en qualité d'aréologue, mais ce trait s'appliquait également au côté religieux de sa vie. Dans un coin de son esprit, une question d'ordre religieux le tracassait.

Pour l'instant, cela ne l'empêchait pas de siffler en se rasant. Lorsqu'il eut proprement nettoyé les alentours de sa barbe à la Dizzy Gillespie, il se brossa les cheveux devant sa glace et se fit une belle tête de groom. Il y avait cependant quelque chose qui le gênait. Il contempla alors le miroir pour tenter d'isoler la cause de cette contrariété, et se rendit compte au bout d'un instant qu'il tenait déjà un coupable : son T-shirt, qui n'allait pas. Il l'enleva et le remplaça par un pull à col roulé de quatre couleurs dont le style un peu ecclésiastique convenait à son sens de l'humour.

L'interphone bourdonna.

« Donnie ? Tu te prépares ?

— J'arrive dans une minute », dit-il en regardant autour de lui. Quoi d'autre ? Sa veste de sport se trouvait sur une chaise près de la porte, ses souliers étaient cirés et sa braguette remontée. « Je rêve », se dit-il. Ce qui le dérangeait concernait en fait Roger Torraway. Il n'aurait pas voulu être à sa place en ce moment.

Il haussa les épaules, prit sa veste, la jeta sur son épaule et, au bout du couloir, alla frapper à la porte du couvent de sœur Clotilde.

« Bonjour, mon père, dit la novice en l'accueillant. Asseyez-vous, je vais vous la chercher.

— Merci, Jess. » Kayman prit plaisir à la regarder s'éloigner dans le couloir. Sa combinaison collante mettait sa silhouette parfaitement en valeur, et il goûta avec délices le petit sentiment désuet de perversité que lui procurait ce spectacle. C'était une faute bien gentille, un peu comme autrefois, quand les gens mangeaient du rôti de bœuf le vendredi. Il se souvint de ses parents qui tous les vendredis soir s'obstinaient à mâchonner leurs coquilles de poisson surgelées et frites dans l'huile, même après la généralisation de la dispense. Non que, pour eux, manger de la viande fût un péché, mais leur système

digestif avait contracté une telle accoutumance au poisson le vendredi que tout changement leur était devenu impossible. Les sentiments de Kayman à l'égard du sexe n'étaient d'ailleurs pas sans rappeler cette anecdote. La suppression du célibat obligatoire n'avait pas fait disparaître du même coup la mémoire génétique d'un sacerdoce qui, pendant deux mille ans, avait fait semblant d'ignorer la fonction de son appareil sexuel.

Sœur Clotilde entra prestement dans la pièce, embrassa sa joue fraîchement rasée et lui prit le bras.

« Tu sens bon, lui dit-elle.

— Veux-tu que nous allions boire un café quelque part ? lui demanda-t-il en la menant dehors.

— Je ne crois pas, Donnie. Si on réglait ça tout de suite ? »

En ces jours ensoleillés d'automne, la ville était balayée par un souffle d'air chaud en provenance du Texas. « On descend la capote ? »

Elle secoua la tête. « Tu serais complètement décoiffé, et d'ailleurs il fait trop chaud. » Sanglée par sa ceinture de sécurité, elle se tordit sur son siège pour se tourner vers lui. « Qu'y a-t-il ? »

Il haussa les épaules, mit le véhicule en marche et le guida à l'intérieur des voies automatiques. « Je... je ne sais pas exactement. J'ai l'impression qu'il y a quelque chose que j'ai oublié de confesser. »

Clotilde hocha la tête. « Moi ?

— Oh ! non, Tillie ! C'est... enfin, je ne sais pas au juste. » Il lui prit la main d'un geste machinal, regardant le paysage. Lorsqu'ils passèrent sur un pont, il aperçut, se détachant sur l'horizon, l'immense cube blanc du centre de recherche.

Ce n'était pas l'intérêt qu'il manifestait à l'égard de sœur Clotilde qui le préoccupait, il n'avait pas le moindre doute à ce sujet. Bien que le piment de ce petit écart ne fût pas pour lui déplaire, il ne tenait aucunement à bafouer les lois de son Eglise et de son Dieu. Il pourrait peut-être, songeait-il, engager un bon avocat et se battre, mais pas violer une loi. Il estimait que ses efforts pour conquérir sœur Clotilde étaient suffisamment audacieux, et leur éventuelle récompense dépendrait de la décision de l'ordre auquel appartenait sœur Clotilde, lorsqu'il lui demanderait de solliciter une dispense. Les groupes dissidents plus radicaux, tels que les communes ecclésiastiques ou la Renaissance cathare, ne l'attiraient guère.

Elle avança alors :

« Roger Torraway ?

— Cela ne m'étonnerait pas, dit-il. Il y a quelque chose qui m'ennuie quand je vois comment on va trafiquer ses sens, sa perception. »

Sœur Clotilde serra sa main. En tant que psychologue, elle était

autorisée à savoir ce qui se passait au centre, et elle connaissait Don Kayman.

« Les sens nous trompent, Donnie. C'est dans les Écritures !

— Oh ! bien sûr, mais Brad a-t-il le droit de dire comment les sens de Roger le trompent ? »

Clotilde alluma une cigarette et le laissa méditer en silence jusqu'au moment où ils parvinrent à proximité du centre commercial.

« C'est la prochaine sortie, non ? lui dit-elle.

— Oui. » Il s'empara du volant, reprit la voiture en conduite manuelle et s'engagea en douceur sur un emplacement de parking. Il songeait toujours à Roger Torraway. Il y avait un problème immédiat : sa femme. Voilà qui n'était déjà pas simple. Mais ce n'était pas le plus grave : comment Roger pourrait-il aborder les questions personnelles les plus importantes – qu'est-ce qui est Bien, qu'est-ce qui est Mal ? – si l'information sur laquelle il devait baser ses décisions était filtrée par les circuits médiateurs de Brad ?

Au-dessus de la vitrine, l'enseigne annonçait *La Bibeloterie*. C'était une boutique modeste par rapport à l'ensemble du complexe qui comprenait un magasin de vêtements pour hommes couvrant vingt-cinq mille mètres carrés de surface et un supermarché presque aussi vaste, mais elle était assez grande pour être chère. Avec le bail, les frais, l'assurance, la paie de trois vendeuses dont deux à temps partiel et un généreux salaire de gérance pour Dorrie, elle représentait une perte nette d'environ deux mille dollars par mois. Roger épongeait le déficit sans discuter, bien que certaines de nos fonctions comptables lui eussent fait remarquer qu'il aurait fait des économies en accordant ces deux mille dollars à sa femme sous la forme d'une rente mensuelle.

Dorrie était en train d'empiler de la porcelaine sur un présentoir qui portait une affichette « Fin de séries – 50 % de réduction » lorsqu'elle vit entrer les visiteurs ; elle les salua poliment d'un signe de tête.

« Bonjour, Don, contente de vous voir, sœur Clotilde. J'ai des tasses à thé rouges à un prix ridicule, ça vous intéresse ?

— Elles sont jolies, fit Clotilde.

— Oui, mais ne les achetez pas pour votre couvent, le service de la Santé vient de demander leur retrait du marché. Le vernis est paraît-il un poison – pour qui se servirait quarante fois par jour de la même tasse pendant vingt ans.

— C'est dommage... mais vous les vendez tout de même ?

— Le décret n'entre en vigueur qu'au bout d'un mois », expliqua Dorrie. Un sourire jaillit. « Je crois que je n'aurais pas dû dire ça à un prêtre et une religieuse, n'est-ce pas ? Mais je vous dirai franchement

que cela fait des années que je vends ce genre de tasse, et à ma connaissance, personne n'en est mort.

— Veux-tu boire un café avec nous ? proposa Kayman. Dans d'autres tasses, bien entendu. »

Dorrie aligna une tasse en soupirant.

« Non, on pourrait aussi bien discuter ici. Venez derrière, dans mon bureau. » Tout en montrant le chemin, elle lança : « De toute manière, je sais pourquoi vous êtes venus.

— Ah ? fit Kayman.

— Vous voulez que j'aille voir Roger. Est-ce que je me trompe ? »

Kayman prit place dans un fauteuil large, en face d'elle.

« Pourquoi n'y vas-tu pas, Dorrie ?

— Pour l'amour de Dieu, Don, à quoi cela servirait-il ? Il est complètement sonné ; si je venais, il ne me verrait même pas.

— D'accord, il est bourré de sédatifs, mais par moments il est conscient.

— A-t-il demandé à me voir ?

— Il te *réclame*. Que veux-tu qu'il fasse, qu'il se mette à genoux ? »

Jouant avec une pièce d'échecs en faïence, Dorrie eut un haussement d'épaules.

« Que dirais-tu de t'occuper de ce qui te regarde, Don ? »

Il ne s'en offusqua pas.

« C'est bien ce que je suis en train de faire. En ce moment, nous avons un homme qui est absolument indispensable, et il s'appelle Roger. Est-ce que tu sais par où il est passé ? Il s'est déjà retrouvé vingt-huit fois allongé sur le billard. Pendant treize jours ! Il n'a plus d'yeux. Plus de poumons, plus de cœur, plus d'oreilles, plus de nez... il n'a même plus de peau, tout est parti, morceau par morceau, et a été remplacé par de la matière synthétique. On l'a écorché vif – il y a des hommes qui sont devenus des saints pour ça, et aujourd'hui, voilà un homme qui ne peut même pas voir sa femme...

— Fous-moi la paix, Don ! explosa Dorrie. Tu ne sais même pas de quoi tu parles. Roger m'a *demandé* de ne pas venir le voir après le début des opérations ; il pensait que je n'aurais pas la force de... il ne voulait pas que je le voie dans cet état ! »

Le prêtre dit doucement :

« Moi, j'ai l'impression que tu es plutôt résistante, Dorrie. Est-ce que tu aurais la force de le faire ? »

Dorrie fit une grimace et son visage perdit un instant toute sa beauté.

« Que j'en aie la force ou pas, là n'est pas la question. Dis-moi, Don, sais-tu ce que c'est, être mariée à un homme comme Roger ?

— Ce doit être très bien... je pense, fit Kayman, surpris. C'est un

gars bien.

— Oui, je le sais au moins aussi bien que toi, Don Kayman. Et il est follement amoureux de moi. »

Il y eut un instant de silence, puis sœur Clotilde s'aventura :

« Je ne suis pas sûre de comprendre ce que vous voulez dire. Est-ce que ça vous ennuie ? »

Dorrie la considéra d'un air songeur.

« Si ça m'ennuie ? Oui, dans un sens, on peut dire que ça m'ennuie. » Elle posa la pièce d'échecs et se pencha au-dessus du bureau. « C'est bien ce dont rêvent toutes les filles, non ? Trouver un vrai héros, beau, intelligent, célèbre, assez riche... et si amoureux qu'il ne trouve jamais rien à redire à quoi que ce soit. C'est pour ça que j'ai épousé Roger en me disant que ce n'était pas possible d'avoir autant de chance. » Son ton s'éleva sensiblement. « Mais je ne crois pas que vous ayez une idée de ce que ça représente, vivre avec quelqu'un qui est éperdument amoureux de vous. À quoi bon un homme qui est toujours à quatre pattes ? Quelquefois, quand on est au lit et que j'essaie de dormir, je peux *l'entendre* rester éveillé à côté de moi, sans bouger, sans se lever pour aller aux toilettes, toujours *plein d'égards* à la con... Est-ce que vous savez, quand on voyage ensemble, Roger attend que je dorme ou que je sois ailleurs pour aller aux toilettes ? Il se rase dès qu'il est debout, parce qu'il ne veut pas que je le voie hirsute. Il se rase aussi sous les bras, il se met du déodorant trois fois par jour. Il... il me traite comme si j'étais la Vierge Marie, Don ! Il a des *manières* d'imbécile. Et ça fait *neuf ans* que ça dure. »

Elle regarda d'un air suppliant le prêtre et la religieuse qui ne disaient mot et se trouvaient un peu embarrassés, puis elle reprit :

« Et maintenant vous venez me dire d'aller le voir alors qu'on est en train de le transformer en une espèce d'horreur absurde. Vous et tous les autres. Kathleen Doughty est passée me voir hier soir. Elle était complètement beurrée ; elle avait bu, elle s'était mise à réfléchir et elle avait décidé de m'annoncer, guidée par la lumière du bourdon, que je rendais Roger malheureux. Eh bien, elle a raison. Vous avez tous raison. Je le rends malheureux. Mais là où vous vous trompez, c'est quand vous imaginez que si j'allais le voir, ça le rendrait heureux... Oh ! et puis merde. »

Le téléphone sonna ; elle décrocha, puis lança un regard à Kayman et à sœur Clotilde. Son visage implorant sembla revêtir l'expression contractée des figurines de porcelaine placées sur la table à côté de son bureau. « Excusez-moi », dit-elle en dépliant autour du récepteur du combiné les pétales de plastique souple qui assuraient la discrétion de toute conversation. Elle leur tourna le dos, prononça quelques phrases inaudibles, puis raccrocha et se retourna.

« Ta réponse nous donne à réfléchir, Dorrie, lui dit Kayman, mais

cependant... »

Elle afficha un sourire de porcelaine.

« Mais cependant tu veux me dire comment je dois vivre. Eh bien, il n'en est pas question. Puisque vous avez tous les deux terminé votre tirade, je vous suis reconnaissante d'être venus et je vous serais reconnaissante, maintenant, de bien vouloir partir. Il n'y a plus rien à dire. »

À l'intérieur du grand cube blanc qui abritait les préparatifs du projet, Roger était allongé bras et jambes écartés sur un lit à fluide, depuis treize jours, le plus souvent inconscient ou incapable de dire s'il était conscient ou pas. Il rêvait. Nous savions à quels moments il rêvait grâce aux mouvements rapides de l'œil au début, et ensuite, après la disparition de ses yeux, grâce au tressaillement des terminaisons musculaires. Certains de ses rêves étaient pure réalité, mais il était incapable de faire la différence.

Durant cette période, nous ne laissâmes pas Roger Torraway une seule seconde sans surveillance. La moindre flexion d'un muscle, le moindre flux synaptique étaient enregistrés ; nous intégrions fidèlement toutes les données et contrôlions continuellement ses fonctions vitales.

Ce n'était que le début. Ce qu'on avait fait à Roger en treize jours en chirurgie ne représentait guère plus que ce qu'on avait fait à Willy Hartnett. Et cela ne suffisait pas.

Une fois que tout cela eut été fait, les prothésistes et les chirurgiens se mirent à faire des choses qui jamais encore n'avaient été faites à des êtres humains. On révisa son système nerveux tout entier et les voies principales furent reliées à des éléments de couplage qui menaient au gros ordinateur installé au sous-sol. Il s'agissait d'un IBM 3070 polyvalent qui occupait à lui seul la moitié d'une salle et dont la capacité était malgré tout insuffisante pour lui permettre d'effectuer toutes les tâches exigées. Mais ce n'était qu'un relais provisoire. À plus de trois mille kilomètres de là, dans le nord de l'État de New York, l'usine I.B.M. était en train de mettre au point un ordinateur à usage spécifique capable de tenir dans un pack dorsal. La conception de cet appareil était la partie la plus difficile du projet ; nous ne cessons de vérifier les circuits tandis même qu'on était en train de les assembler en atelier. Son poids terrestre ne devait pas excéder quarante kilos et sa plus grande dimension devait être inférieure à quarante-huit centimètres. Et il devait fonctionner à l'aide de batteries continuellement rechargées par des panneaux solaires.

Ces derniers nous posèrent tout d'abord un problème, mais nous ne tardâmes pas à trouver une solution relativement élégante. Leur

surface minimale devait se situer aux environs de trois mètres carrés, or la surface totale du corps de Roger, même avec les divers accessoires qui lui avaient été attribués, était trop restreinte, quand bien même elle aurait pu absorber en tout point les chétifs rayons solaires que reçoit Mars. La solution consista à prévoir deux grandes ailes très fines, dignes d'un conte de fées. « Il va ressembler à Obéron », observa joyeusement Brad lorsqu'il vit les dessins. « Ou à une chauve-souris », maugréa Kathleen Doughty.

Elles ressemblaient en effet à des ailes de chauve-souris, d'autant qu'elles étaient parfaitement noires, mais ne pourraient faire voler Roger, même dans une atmosphère suffisamment dense s'il s'en était trouvé une autour de Mars, car elles ne se composaient que d'une fine pellicule pourvue d'une armature réduite. Pour cette même raison, elles ne pouvaient supporter le moindre poids. Elles devaient simplement s'orienter d'elles-mêmes de manière à intercepter autant de lumière que le soleil pouvait leur en fournir, mais en dernier lieu, leur conception fut modifiée pour permettre à Roger de les contrôler en partie. Il pourrait ainsi se servir des ailes comme un funambule se sert de sa perche, pour améliorer son équilibre. Au total, elles constituaient un immense progrès par rapport aux « oreilles » que nous avions fixées sur Willy Hartnett.

Les ailes solaires furent conçues et réalisées en huit jours : au moment où les épaules de Roger furent disposées à les accueillir, elles étaient prêtes à être montées. À ce stade du projet, la peau était déjà un matériau classique, ne présentant plus le moindre problème. On en avait utilisé de telles quantités pour Willy Hartnett, aussi bien dans l'équipement d'origine que lors des remplacements à la suite de divers ennuis ou changements de conception au fil du projet, que les nouveaux greffons furent soudés au corps de Roger à mesure que les chirurgiens arrachaient les tissus cutanés avec lesquels il était venu au monde.

De temps en temps, il s'animait un peu et contemplait son environnement comme s'il le reconnaissait et comprenait sa situation, mais le doute restait permis. Il avait droit à un flot constant de visiteurs qui tantôt lui parlaient, tantôt en venaient à le considérer comme un sujet de laboratoire à mentionner et à manipuler sans manifester plus de souci humain que s'il s'agissait d'un urinal. Vern Scanyon venait le voir presque tous les jours et considérait cette création en développement avec une répugnance croissante.

« C'est incroyable ce qu'il peut être horrible, marmonna-t-il un jour. Voilà qui ferait plaisir aux contribuables !

— Doucement, général », lança sèchement Kathleen Doughty ; sa forte carrure s'interposa entre le directeur et le sujet. « Qui sait s'il ne vous entend pas ? »

Scanyon haussa les épaules et partit remettre son rapport au bureau du Président ; Don Kayman entra à l'instant où il s'éloignait.

« Merci, ô mère bienfaitrice, déclama-t-il. J'apprécie les égards que vous accordez à mon ami Roger.

— Oui, fit-elle avec irritation, mais ce n'est pas du sentiment. Il faut que le pauvre diable ait un peu confiance en lui ; il va en avoir besoin. Sais-tu de combien d'amputés et de paraplégiques je me suis occupée ? Et sais-tu combien d'entre eux ont appris qu'ils n'étaient plus que des troncs, qu'ils seraient à jamais incapables de marcher, de bouger le moindre muscle ni même d'aller tout seuls aux toilettes ? Ils ne peuvent s'en sortir que par la force de leur volonté, Don, et pour ça, il faut croire en soi-même. »

Kayman fronça les sourcils ; l'état mental de Roger le préoccupait encore énormément.

« Vas-tu me prétendre le contraire ? lui demanda abruptement Kathleen, abusée par l'expression de son visage.

— Absolument pas ! Je veux dire que... voyons, Kathleen, sois raisonnable : suis-je le genre d'homme à douter de la transcendance du spirituel sur le matériel ? Je te suis reconnaissant, voilà tout ; tu es très bonne, Kathleen.

— Des foutaises, grommela-t-elle, cigarette au bec. C'est pour ça qu'on me paie. À propos, je suppose que tu n'as pas encore mis les pieds dans ton bureau aujourd'hui ? Sa Grandeur étoilée le général s'est permis de nous remettre à chacun une petite note d'encouragement, histoire de nous rappeler l'importance de notre tâche... et de laisser entendre que si on loupe la date de lancement, on est bons pour les camps de concentration.

— Comme s'il fallait nous le rappeler », soupira le père Kayman en regardant le corps grotesque et immobile de Roger. « Scanyon est bien gentil, mais il a tendance à s'imaginer que tout ce qu'il fait est au centre même de l'univers. Pourtant cette fois-ci, il se pourrait qu'il ait raison... »

Cette supposition avait au moins le mérite d'être censée. Mais pour nous, il n'y avait guère de doute : le lien le plus important dans toutes les interrelations complexes de l'esprit et de la matière, qu'une ancienne génération de chercheurs avait appelé Gaïa, se trouvait là, flottant sur un lit à fluide, comme un héros de film d'horreur japonais. Sans Roger Torraway, le lancement vers Mars ne pourrait avoir lieu à temps, et ce qui, pour des milliards de gens n'aurait eu peut-être qu'une importance relative était pour nous capital.

Tout tournait autour de Roger Torraway. Au cœur du bâtiment se déployaient tous les efforts groupés et auxiliaires qui participaient à sa transformation. Dans la salle de chirurgie contiguë, Freeling, Weidner et Bradley lui greffaient de nouvelles pièces. Dans le caisson de

simulation martienne où Willy Hartnett avait trouvé la mort, on passait ces pièces au banc d'essai pour éprouver leur résistance. Des défaillances apparaissaient parfois très rapidement ; alors on modifiait les pièces, on prévoyait des éléments de secours ou on les conservait telles quelles en croisant les doigts et en priant.

Tout comme les couches d'un oignon, c'était à partir de Roger que s'effectuait l'expansion de l'univers. Encore plus loin à l'intérieur du centre se trouvait le 3070, géant cliquetant et bourdonnant qui assimilait de nouveaux segments de programmes correspondant aux éléments médiateurs que l'on incorporait dans Roger au fil des heures. À l'extérieur du centre, il y avait la communauté de Tonka dont la vie ou la mort dépendait de la santé du projet, son principal employeur, sa première raison d'être. Tout autour de Tonka, il y avait l'Oklahoma puis dans toutes les directions, les cinquante-quatre autres États, et autour de ces États, le monde irascible et secoué qui transmettait d'une capitale à l'autre ses messages politiques arrogants et plantait ses serres affamées dans la chair de ses innombrables sujets.

Toutes les personnes qui collaboraient au projet avaient fini par se couper de ce monde ; elles se dispensaient de regarder la télévision aussi souvent que possible, préféraient s'abstenir de lire les journaux, à l'exception des pages consacrées au sport. Il est vrai que le rythme qui leur était imposé ne leur laissait guère de temps pour les loisirs, mais là n'était pas la raison : elles ne voulaient pas savoir, tout simplement. Puisque le monde était en train de sombrer dans la folie, l'étrange isolation du grand cube blanc qui abritait les recherches leur paraissait aussi sage que réelle, tandis que les émeutes de New York, les combats tactiques et nucléaires autour du golfe Persique et la famine qui tenaillait les pays jadis « en voie de développement » semblaient sortir de quelque univers fictif et absurde.

En un sens, cet univers était bel et bien fictif. Après tout, il ne concernait en rien l'avenir de notre espèce.

Roger continua ainsi à changer, à survivre. Kayman passa de plus en plus de temps auprès de lui, profitant du moindre répit lorsqu'il ne supervisait pas les essais auxquels on procédait à l'intérieur du caisson spécial et suivant d'un regard affectueux la démarche retentissante de Kathleen Doughty qui laissait tomber des cendres de cigarette dans toute la pièce mais prenait soin d'épargner Roger. Cependant, ses préoccupations le harcelaient toujours.

S'il devait admettre que Roger avait besoin de circuits médiateurs pour interpréter l'excédent d'information, il n'avait aucune réponse à fournir à la grande question : si Roger ne pouvait savoir ce qu'il voyait, comment pouvait-il voir la Vérité ?

VIII

LES YEUX TROMPEURS

Le temps avait changé brusquement, et sérieusement. Nous avions pressenti ce bouleversement climatique en voyant arriver jusqu'à la pointe du Texas un front d'air polaire en provenance d'Alberta. L'utilisation des hovercars ayant été provisoirement interdite à l'annonce de la tempête, les membres du personnel attaché au projet qui ne disposaient pas d'un véhicule à roues durent emprunter les transports publics, et le parking presque désert n'accueillit que d'inquiétants et gigantesques buissons roulés par le vent.

Certaines personnes n'avaient cependant pas pris leurs dispositions, et cette première attaque du froid fit l'affaire des microbes chargés de répandre rhumes et gripes. Brad se retrouva au lit. Weidner eut le droit de rester debout à la condition de ne pas approcher de Roger, auquel une infection bénigne pouvait être fatale. Jonathan Freeling, dont la santé fut désormais surveillée presque aussi jalousement que celle du cyborg, resta donc le seul à travailler à la mise au point de Roger. Quant à Kathleen Doughty, grisonnante mais indestructible, elle ne quitta pas la pièce, submergeant les infirmières de cendres et de conseils. « Traitez-le comme une *personne* leur ordonnait-elle. Et enfilez quelque chose avant de rentrer chez vous. Vous pouvez montrer vos belles petites fesses tant que vous voulez, mais il ne s'agit pas maintenant de prendre froid avant qu'on puisse se passer de vos services. » Les infirmières ne lui opposaient aucune résistance ; elles faisaient de leur mieux, comme par exemple Clara Bly qui interrompit sa lune de miel pour aider au remplacement de ses collègues malades. Elles prenaient leur tâche aussi à cœur que Kathleen Doughty, bien qu'il ne leur fût pas facile, en regardant le corps grotesque qui répondait toujours au nom de Roger Torraway, de se rappeler qu'il s'agissait en fait d'un être humain qui pouvait, comme elles, se sentir frustré ou déprimé.

Roger commençait à être plus nettement conscient de temps à autre. Il restait inconscient plus de vingt heures par jour, ou bien il délirait à moitié dans la torpeur due aux analgésiques, mais il lui arrivait de reconnaître les gens qui se trouvaient auprès de lui dans la pièce, et même de leur parler de manière cohérente. Ensuite, nous le

replongions dans le sommeil.

« Je voudrais bien savoir ce qu'il ressent », dit Clara Bly à l'infirmière qui venait la relever.

L'autre baissa la tête, regarda le masque – tout ce qui restait du visage de Roger – sur lequel se détachaient les deux énormes yeux qu'on lui avait fabriqués. « Il vaut peut-être mieux pour toi que tu ne le saches pas, lui dit-elle. Rentre chez toi, Clara. »

Cela, Roger l'entendit : le tracé des oscilloscopes en fournissait la preuve. L'étude de la télémesure nous donnait une certaine idée de ce qui se passait dans sa tête. Souvent, il avait manifestement mal, mais cette douleur n'était pas un signe d'alarme destiné à attirer l'attention sur le fonctionnement de quelque organe, ni une incitation à l'action. C'était simplement un élément de sa vie. Il apprenait à s'y préparer et à l'accepter lorsqu'elle survenait. Pour le reste, il ne percevait pas grand-chose de ce qui se rapportait à son corps, car ses sens ne s'étaient pas encore adaptés à sa nouvelle apparence. Lorsqu'on lui ôta ou modifia les yeux, les poumons, le cœur, les oreilles, le nez et la peau, il n'en sut rien. Il ignorait comment reconnaître les indices qui auraient pu le mettre sur la piste. Ce goût de sang et de vomi dans le fond de sa gorge : comment pouvait-il savoir que cela signifiait que ses poumons avaient disparu ? Le noir, la fin de cette douleur dans le crâne qui n'avait rien de commun avec les maux de tête qu'il avait connus : comment pouvait-il en savoir l'explication, comment pouvait-il faire la différence entre l'ablation de tout son système optique et le déclat d'un interrupteur ?

Un moment arriva où il se rendit compte, de manière plus ou moins floue, que depuis un certain temps il ne sentait plus les odeurs familières de l'hôpital, le parfum des produits désodorisants et des désinfectants. Mais depuis quand exactement, il ne savait pas. Tout ce qu'il savait, c'est que désormais il n'y avait plus la moindre odeur autour de lui.

Il entendait, cependant, avec une puissance de perception et une acuité dans la discrimination des sons qu'il n'avait encore jamais connues. Il entendait le moindre mot prononcé dans la pièce où il se trouvait, fût-ce le plus discret des murmures, aussi bien que presque tout ce qui se disait dans les locaux adjacents. Lorsqu'il était suffisamment conscient, il entendait donc ce qu'on disait. Il comprenait les mots. Il sentait la bonne volonté de Kathleen Doughty et de Jon Freeling, il comprenait le souci et l'irritation que laissaient paraître la voix du directeur adjoint et celle du général.

Mais ce qu'il ressentait surtout, c'était la douleur.

Des douleurs si nombreuses, si différentes ! Celle de toutes les parties de son corps. Celle qui faisait suite aux diverses opérations. Celle, farouche et lancinante, des chairs meurtries lors d'une

intervention importante. Et tous ces petits élancements, quand Freeling ou les infirmières branchaient des instruments en mille endroits sensibles sur la surface de son corps afin d'en lire les enregistrements.

Et la douleur interne, plus profonde, qui parfois semblait être physique, lorsqu'il songeait à Dorrie. Lorsqu'il était éveillé, il lui arrivait de penser à demander si elle était venue ou si elle avait téléphoné. Mais il ne pouvait se souvenir d'avoir jamais obtenu une réponse.

Puis, un jour, il ressentit à l'intérieur de sa tête la déchirure fulgurante d'une nouvelle douleur... et il s'aperçut que c'était la lumière.

Il avait retrouvé la vue.

Quand les infirmières se rendirent compte qu'il pouvait les voir, elles en avisèrent aussitôt Jon Freeling, qui décrocha le téléphone et appela Brad. « J'arrive tout de suite, répondit celui-ci. En attendant, laissez-le dans le noir. »

Il lui fallut plus d'une heure pour faire le trajet et, lorsqu'il arriva, il n'était manifestement pas en grande forme. Il se soumit à une douche antiseptique ainsi qu'à une vaporisation buccale, mit un masque chirurgical puis ouvrit prudemment la porte et pénétra dans la chambre de Roger.

« Qui est là ? » fit la voix du lit. Elle était frêle et vacillante, mais c'était la voix de Roger.

« C'est moi, Brad. » Il tâtonna le mur à côté de la porte et finit par trouver l'interrupteur. « Je vais allumer un peu la lumière, Roger. Quand tu me verras, dis-le-moi. »

— Je te vois déjà maintenant, soupira la voix. Du moins je crois que c'est toi. »

Brad immobilisa sa main.

« Ne me raconte pas... » commença-t-il, puis il s'arrêta. « Que veux-tu dire... tu peux me voir ? Qu'est-ce que tu vois ? »

— Eh bien, chuchota la voix, je ne suis pas très sûr pour le visage. C'est juste une espèce de lueur. Mais je vois tes mains, ta tête, assez claires. Je distingue aussi très bien ton corps et tes bras, mais là, c'est plus sombre – et je vois aussi tes jambes, oui. Mais ton visage est bizarre ; il y a une grosse tache noire au milieu. » Brad toucha son masque chirurgical ; il comprit.

« Les infrarouges. Ce que tu es en train de voir, c'est la chaleur. Est-ce que tu vois quelque chose d'autre, Roger ? »

Silence. Puis :

« Il y a une espèce de rectangle de lumière... je crois que c'est l'encadrement de la porte. Je vois surtout le tour. Et quelque chose de très clair là-bas, près du mur, où j'entends aussi quelque chose... les

instruments de mesure ? Et je peux voir mon propre corps, ou du moins le drap que j'ai sur moi, avec le contour de mon corps. »

Brad balaya la pièce du regard : bien que ses yeux eussent eu le temps de s'adapter à l'obscurité, il ne voyait pratiquement rien, à l'exception de la sarabande des voyants et des chiffres lumineux sur les appareils et de la lumière qui suintait très légèrement autour de la porte, derrière lui.

« C'est très bien, Roger. Rien d'autre ?

— Si... mais je ne sais pas ce que c'est... des lueurs assez bas, près de toi. Elles sont très faibles.

— À mon avis, ce sont les tuyaux de chauffage. Tu te débrouilles bien, petit. Bon, maintenant je vais remonter un peu les lampes ; tu n'en as peut-être pas besoin, mais moi et les infirmières, si. Dis-moi ce que ça te fait. »

Il tourna très lentement le modulateur. Un huitième de tour, un peu plus. Les lampes situées sous les moulures, en haut des murs, s'animèrent très faiblement, puis prirent un peu de vigueur. Brad put maintenant voir la silhouette allongée sur le lit, tout d'abord la surface brillante des ailes déployées sur le corps de Roger Torraway, puis le corps lui-même, recouvert d'un drap jusqu'à la ceinture.

« Je te vois, maintenant, soupira Roger d'une voix frêle. C'est un peu différent... maintenant, je vois des couleurs, et tu n'es plus aussi clair. »

Brad lâcha le bouton. « Voilà qui suffit pour l'instant. » Un étourdissement dû à sa faiblesse l'obligea à s'adosser au mur. « Excuse-moi, bredouilla-t-il, j'ai pris froid, ou quelque chose comme ça... Et toi, comment te sens-tu ? Je veux dire, est-ce que tu as mal, une gêne quelconque... ?

— Tu veux rire, Brad !

— Non, je parle de douleurs en relation avec ta vue. Est-ce que la lumière te fait mal aux... aux yeux ?

— Il n'y a à peu près que les yeux qui ne me fassent pas souffrir, soupira Roger.

— Parfait. Je vais te donner un petit peu plus de lumière – comme ça, ça va ? Tout va bien ?

— Non. »

Brad s'avança avec précaution jusqu'au lit.

« Bien. Je veux que tu essaies quelque chose. Est-ce que tu peux... est-ce que tu peux fermer les yeux ? Disons, est-ce que tu peux couper les récepteurs visuels ? »

Silence.

« Je... je ne crois pas.

— Et pourtant, si, Roger. C'est une capacité qui a été incorporée, il te suffit de la trouver. Willy a eu un peu de mal au début, mais il a

fini par trouver. Il a dit qu'il a essayé un peu tout, sans faire attention, et que c'est venu brusquement.

— ... Il n'y a rien qui vient. »

Brad réfléchit un instant. Il avait la tête embrumée par son infection, et sentait ses forces le quitter petit à petit.

« J'ai une idée... as-tu déjà eu une sinusite ? »

— Non... enfin, peut-être. Une ou deux fois.

— Est-ce que tu peux te souvenir de l'endroit où ça fait mal ? »

Le corps bougea inconfortablement sur le lit ; les grands yeux fixaient ceux de Brad.

« Je... je crois.

— Essaie de voir dans ce coin-là, lui ordonna Brad. Regarde si tu peux faire bouger des muscles. Les muscles n'y sont plus, mais les terminaisons nerveuses qui les commandaient sont toujours là.

— ... Rien. Comment s'appelle le muscle que je dois trouver ?

— Bon sang, Roger ! Son nom est le *rectus latcralis*, et à quoi cela t'avance de le savoir ? Vas-y, essaie dans ce coin-là.

— ... Rien.

— D'accord, soupira Brad. Pour l'instant, ce n'est pas grave, mais continue d'essayer tant que tu peux, veux-tu ? Tu finiras par trouver.

— Je vais en pleurer de joie, chuchota la voix aigre. Hé ! Brad ? Tu es plus clair, maintenant.

— Comment ça, plus clair ? demanda sèchement Brad.

— Plus clair. Ton visage est plus lumineux.

— Oui, fit Brad en réalisant qu'il allait bientôt être en proie à de nouveaux vertiges. Je pense que je dois avoir de la fièvre. Je ferais bien de sortir d'ici ; cette gaze sert à m'empêcher de te transmettre des germes, mais son efficacité n'est assurée que pour une période d'environ un quart d'heure...

— Avant de partir, murmura la voix avec insistance, fais quelque chose pour moi : éteins de nouveau les lampes pendant une minute. »

Brad haussa les épaules et s'exécuta. « Oui ? »

Il entendit le corps monstrueux se déplacer sur le lit, et Roger lui expliqua :

« Je me tourne simplement pour mieux voir. Dis, Brad, ce que je voulais te demander, c'est : comment ça se passe dans l'ensemble ? Est-ce que tout ira bien pour moi ? »

Brad répondit sincèrement, au bout d'un instant de réflexion :

« Je pense que oui. Jusqu'à présent, tout s'est bien passé. Je ne te raconte pas d'histoires, Roger. Tout ça, c'est du travail expérimental, et on pourrait très bien avoir un pépin, mais pour le moment, apparemment, tout va bien.

— Merci. Deuxième question, maintenant : as-tu vu Dorrie ces derniers temps ? »

Silence.

« Non, Roger, pas depuis une semaine, à peu près. Il faut dire que je suis resté longtemps alité, et que le reste du temps, j'étais à la bourre.

— Oui... Dis, je crois que tu peux laisser la lumière comme tout à l'heure pour que les filles y voient quelque chose. »

Brad tourna le modulateur.

« Je reviendrai dès que je pourrai. Exerce-toi, essaie de fermer les yeux, d'accord ? Et n'oublie pas que tu as un téléphone ; appelle-moi quand tu veux. Je ne dis pas ça au cas où il arriverait quelque chose – s'il se passe quoi que ce soit, je serai aussitôt au courant, ne t'en fais pas, je ne vais pas aux toilettes sans laisser un numéro pour qu'on puisse me joindre. Mais n'hésite pas à t'en servir si tu as simplement envie de parler.

— Je te remercie, Brad. À bientôt. »

Au moins, c'en était fini des grandes opérations chirurgicales, et lorsque Roger en prit conscience, il ressentit un soulagement extrêmement précieux, bien qu'il y eût encore dans son esprit d'autres tensions captives qu'il souhaitait libérer.

Clara Bly lui fit sa toilette, et négligeant les consignes, lui apporta des fleurs pour remonter son moral. « Tu es une bonne petite », souffla Roger en tournant la tête pour les regarder.

« Comment est-ce que tu les vois ? »

Il tenta de les décrire.

« Eh bien, ce sont des roses, mais pas des roses rouges. Jaune pâle ? À peu près de la même couleur que ton bracelet.

— Ça, c'est orange. » Elle acheva de lui couvrir les jambes avec le drap frais qui tangua doucement sur le renflement du lit à fluide. « As-tu besoin de l'urinal ?

— Pour quoi faire ? » grommela-t-il. Il en était à sa troisième semaine de régime à faible taux résiduel et à son dixième jour d'absorption contrôlée de liquide. Comme le disait Clara, son système excréteur était devenu surtout décoratif. « De toute manière, reprit-il, j'ai le droit de me lever, je peux donc me débrouiller en cas de besoin.

— Comme un grand », fit Clara en souriant, et elle partit avec son ballot de linge sale. Roger s'assit et se mit à étudier le monde qui l'entourait, en commençant par les roses qu'il examina méticuleusement. Ses énormes yeux à facettes assimilaient presque une octave de rayonnement de plus, autrement dit une demi-douzaine de couleurs, de l'infrarouge à l'ultraviolet, que Roger n'avait encore jamais vues. Mais il ne disposait d'aucun nom pour les décrire, et le spectre de l'arc-en-ciel, qu'il avait vu toute sa vie, avait dû s'étendre pour les recouvrir. Ce qui lui paraissait rouge sombre était, il le savait, une chaleur douce. Mais il n'était même pas exact de dire que cela

paraissait rouge : ce n'était qu'une qualité de lumière différente, à laquelle s'associaient les notions de chaleur et de bien-être.

Les roses avaient cependant quelque chose de curieux, et ce n'était pas leur couleur.

Il repoussa le drap et se regarda : sa nouvelle peau, dépourvue de pores, de poils et de plis, ressemblait davantage à une combinaison de plongée qu'à la chair de jadis. Il savait qu'elle masquait une musculature entièrement nouvelle, assistée par des moteurs, mais rien n'était visible.

Bientôt, il pourrait se lever et marcher sans aide, mais pour l'instant il n'était pas encore tout à fait prêt.

Il mit en marche la télévision, dont l'écran s'alluma sous une grêle étourdissante de magenta, de cyan et de vert. Roger dut fournir un immense effort de volonté pour regarder l'image et y voir trois jeunes filles en train de chanter et tressant des guirlandes, car ses nouveaux yeux s'obstinaient à la décomposer pour en saisir les constituants. Il changea plusieurs fois de chaîne et tomba sur un bulletin d'informations. La Nouvelle Asie Populaire avait envoyé trois autres sous-marins nucléaires en « visite de courtoisie » en Australie. Le porte-parole du président Deshatine avait déclaré gravement que nos alliés du Monde libre pouvaient compter sur nous. Toutes les équipes de football de l'Oklahoma avaient été battues. Roger éteignit, car il sentait qu'il allait avoir mal à la tête. Chaque fois qu'il changeait de position, les lignes semblaient tomber brusquement, et il était gêné par une lueur très vive à l'arrière du poste. Une fois le courant coupé, il regarda mourir la lumière du tube cathodique, tandis que la lueur, derrière, s'assombrissait et s'amenuisait. Il comprit qu'il s'agissait de la chaleur.

Qu'avait dit Brad ? « Essaie près des sinus. »

Étrange sensation que de se trouver dans un corps qui n'a rien de familier, puis d'essayer de situer à l'intérieur de ce corps un point de commande que personne ne pourrait au juste définir... Simplement pour fermer les yeux ! Mais Brad l'avait assuré qu'il pouvait le faire. Les sentiments de Roger à l'égard de Brad étaient complexes, et l'orgueil y figurait : si Brad avait dit que n'importe qui pouvait le faire, alors Roger le ferait.

Hélas ! pour l'instant, il ne faisait rien du tout. Il avait beau essayer toutes les combinaisons possibles en contractant ses muscles et en sollicitant sa volonté, rien ne se produisait.

Un souvenir l'envahit soudain : un bien vieil écho de l'époque où Dorrie et lui étaient de jeunes mariés. Non, pas encore des jeunes mariés... il se rappela qu'ils vivaient ensemble en se demandant s'ils devaient s'unir publiquement. Leur période massage-et-méditation-transcendantale, celle de l'exploration mutuelle suivant tous les

caprices de leur imagination ; il se souvenait du parfum de l'huile douce à laquelle ils ajoutaient une ombre de musc, des instructions du second chakra qui les avaient fait rire : « Prenez l'air en votre rate et reprenez-le, puis expirez cet air en faisant glisser vos mains de chaque côté de l'épine dorsale de votre partenaire. » Mais ils n'avaient pu trouver où se nichait la rate, et Dorrie l'avait bien fait rire en fouillant tous les recoins intimes de leurs corps : « Là ? Ou bien là ? Allons, Roger, tu me fais marcher... »

Il sentit un tourbillon de douleur s'élever brusquement en lui et s'abattit, désespéré. *Dorrie !*

La porte s'ouvrit tout à coup, et Clara Bly accourut, ses yeux écarquillés perçant son beau visage sombre. « Roger ! Que fais-tu ? »

Il prit une longue et profonde inspiration avant de répondre : « Qu'y a-t-il ? » tout en percevant l'absence de relief dans sa propre voix, à laquelle les diverses opérations n'avaient laissé que peu d'intonation.

« Tous tes instruments sont en train de s'affoler ! J'ai cru que... enfin, je ne sais pas ce que j'ai cru, Roger, mais je me suis dit que de toute façon, tu avais des ennuis.

— Désolé, Clara. » Il la regarda se précipiter vers les appareils de contrôle, le long du mur, pour les examiner d'un coup d'œil.

« Ils se sont un peu calmés, fit-elle en rechignant. Je crois que ça va, mais qu'est-ce que tu fabriquais ?

— Il y a quelque chose qui me travaillait l'esprit.

— Quoi ?

— Ma rate. Est-ce que tu sais où elle est, toi ? »

Elle le considéra un instant d'un air songeur, puis répondit : « Sous les côtes basses, du côté gauche. À peu près là où tu penses avoir le cœur, un tout petit peu plus bas. Dis donc, Roger, c'est une blague, ou quoi ?

— Oh ! plus ou moins, oui. Je crois que j'étais en train de me rappeler quelque chose que je n'aurais pas dû, Clara.

— Tâche de ne pas recommencer !

— Je vais essayer. » Mais sous le niveau conscient de son esprit, Dorrie et Brad restaient là, tapis dans l'ombre. « Autre chose, dit-il. Je m'efforce toujours de fermer les yeux, et je n'y parviens pas.

Elle s'approcha et lui toucha l'épaule d'un geste amical et compatissant.

« Tu verras, tu finiras par réussir, mon chou.

— Ouais.

— Si, je t'assure. Quand j'étais avec Willy, il avait fini par se décourager sérieusement, mais en fin de compte, il a réussi. Quoi qu'il en soit, dit-elle en se retournant, maintenant, je vais les fermer pour toi : c'est l'heure d'éteindre la lumière. Il faut que demain matin, tu

sois frais comme une rose.

— Pourquoi ? l'interrogea-t-il d'un ton méfiant.

— Oh ! pas question de te charcuter. Tu es tranquille pour un bout de temps – Brad ne te l'a pas dit ? Non, demain on va te livrer à l'ordinateur pour toute cette histoire de médiation. Tu vas avoir du pain sur la planche, Roger, alors repose-toi. » Elle éteignit la lumière ; Roger regarda son visage brun se changer en une douce lueur, telle une pêche.

Il lui vint une idée. « Clara ? Peux-tu me rendre un service ? »

La main sur la porte, elle s'arrêta. « Lequel, Roger ? »

— Je voudrais te poser une question.

— Eh bien, vas-y. »

Il hésita, ne sachant comment s'y prendre.

« Ce que je voudrais savoir, dit-il tout en réfléchissant, c'est... voyons... ah ! oui. Ce que je voudrais savoir, Clara, c'est, quand ton mari et toi faites l'amour au lit, combien de positions vous utilisez ? »

— Roger ! » L'éclat de son visage monta subitement d'un demi-décibel ; l'afflux du sang permit au cyborg de voir le tracé des veines sous la peau.

« Je suis navré, Clara. Je crois que... je crois qu'à force de rester couché, j'ai l'entrejambe qui me démange. Oublie ce que je t'ai demandé, veux-tu ? »

Elle demeura un instant muette, puis déclara, d'une voix professionnelle qui n'avait plus rien d'amical :

« Bien sûr, Roger, ne t'en fais pas. Disons que tu m'as prise au dépourvu. C'est... enfin, ce n'est pas grave, mais... simplement, c'est la première fois que tu me dis quelque chose de ce genre.

— Je sais ; je le regrette. »

Mais en réalité, il ne le regrettait pas. Du moins, pas exactement.

Il regarda la porte se refermer derrière elle et contempla le fin rectangle de lumière qui suintait du couloir, en veillant à garder l'esprit aussi calme que possible. Il ne tenait pas à déclencher à nouveau l'alarme des appareils qui le surveillaient.

Il voulait cependant réfléchir à quelque chose qui se trouvait à la limite même de la zone dangereuse : comment se faisait-il que l'émoi lumineux qu'il avait décelé sur le visage de Clara Bly ressemblât tant à l'éclat soudain de celui de Brad, lorsque Roger lui avait demandé s'il avait vu Dorrie ?

Le lendemain matin, nous eûmes droit à une mobilisation générale ; il fallait vérifier les circuits, préparer les blocs de secours, s'assurer que les relais automatiques étaient réglés de manière à intervenir au moindre signe de défaillance. Brad arriva à six heures

pile, encore un peu faible, mais la tête claire, prêt à se mettre au travail. Weidner et Freeling furent sur place quelques minutes plus tard, bien que la majeure partie des opérations dussent être exécutées par Brad. Ils ne pouvaient en effet se tenir à l'écart. Quant à Kathleen Doughty, elle était là bien-sûr, comme à chaque stade du projet, non pas parce que son devoir l'exigeait, mais pour répondre aux appels de son cœur. Cigarette aux lèvres, elle gronda :

« Vous avez intérêt à me le soigner, parce que quand je commencerai sur lui la semaine prochaine, il ne sera pas à la noce.

— Kathleen, lui répondit Brad en articulant chaque syllabe, je ferai de mon mieux, compte sur moi.

— Oui, je te fais confiance, Brad. » Elle jeta son mégot et alluma aussitôt une autre cigarette. « Je n'ai jamais eu d'enfants, et je crois que Willy et Roger les remplacent un peu.

— Oui », grommela Brad, mais il n'écoutait plus. N'étant pas autorisé ni qualifié, il ne pouvait toucher au 3070, pas plus qu'aux unités auxiliaires et devait donc se contenter de regarder les programmeurs et techniciens faire leur travail. Lorsque ceux-ci parvinrent au terme de la troisième vérification sans avoir rencontré le moindre accroc, il quitta enfin la salle des ordinateurs et emprunta l'ascenseur. La chambre de Roger se trouvait trois étages plus haut.

Arrivé à la porte, il s'arrêta un instant pour prendre son souffle, puis entra en souriant.

« On va pouvoir te brancher, fiston, dit-il. On se sent prêt ? »

Les yeux d'insecte se tournèrent vers lui, et Roger répondit de sa voix plate :

« Je ne sais pas quelle impression ça devrait me faire, mais j'ai surtout peur, très peur.

— Oh ! il n'y a pas de quoi avoir peur. » Et Brad s'empressa d'ajouter : « Aujourd'hui, on va simplement faire les essais de médiation. »

Les ailes de chauve-souris tressaillirent et changèrent de position.

« Est-ce que ça va me tuer ? demanda la voix dont le ton monotone avait de quoi rendre fou.

« Oh ! écoute, Roger ! fit Brad, que la colère gagnait.

— Ce n'est qu'une question, dit la voix.

— C'est une question complètement idiote ! Écoute-moi : je sais ce que ça te fait...

— Ça m'étonnerait. »

Brad se figea. Il examina un instant le visage inexpressif de Roger, puis lui dit :

« Laisse-moi encore une fois t'expliquer de quoi il s'agit. Je ne vais pas te tuer ; je vais au contraire te permettre de survivre. Bien sûr, tu penses à ce qui est arrivé à Willy, mais cela ne t'arrivera pas. Tu seras

en mesure d'assimiler tout ce que tu percevras, ici comme sur Mars, ce qui est essentiel.

— Ce qui se passe ici est aussi essentiel pour moi, observa Roger.

— Oh ! pour l'amour de Dieu... Une fois que ce sera parti, tu ne verras et n'entendras que ce que tu auras besoin de voir et d'entendre, compris ? Ou ce que tu voudras voir et entendre. Tu as un contrôle de volonté très puissant, et tu pourras...

— Je n'arrive même pas à fermer les yeux, Brad.

— Tu y arriveras, tu seras capable de te servir de tout, mais pour cela, il faut qu'on commence les essais. Tous ces appareils vont filtrer les signaux superflus pour que tu ne sois pas désorienté. C'est ce qui a tué Willy ; il a été saturé. »

Il y eut un instant de silence tandis que le cerveau masqué par le visage grotesque ruminait sa réplique, et Roger lança enfin :

« Tu as une sale mine, Brad.

— Je suis désolé, mais, à vrai dire, je ne me sens pas très bien.

— Es-tu certain de pouvoir tenir le coup aujourd'hui ?

— Certain. Dis donc, Roger, en voilà une question ? Tu veux que je remette ça à plus tard ?

— Non.

— Alors que veux-tu ?

— Si seulement je le savais ! Allez, Brad, vas-y. »

De notre côté, tout était prêt : les voyants verts clignotaient depuis plusieurs minutes. Brad haussa alors les épaules et dit à l'infirmière, d'un ton morose, « Laissez les amarres. »

À partir de cet instant, pendant dix heures, il fallut mettre les circuits médiateurs en phase, un par un, faire des essais, procéder à des ajustements, demander à Roger de mettre ses nouveaux sens à l'épreuve avec des tests de Rorschach et des roues de Maxwell en projection. Pour Roger, le jour fila. On ne pouvait se fier à sa notion du temps, car elle n'était plus régie par l'horloge biologique que chacun porte en soi, mais par ses éléments mécaniques et électroniques. Ceux-ci ralentissaient sa perception temporelle en période calme, lorsque la situation n'appelait aucune tension, et l'accéléraient au contraire lorsque c'était nécessaire. « Doucement, doucement », implorait-il en voyant les infirmières fuser autour de lui comme des balles. Et un peu plus tard, lorsque Brad qui commençait à trembler de fatigue fit basculer un plateau sur lequel se trouvaient des flacons d'encre et des crayons, Roger eut véritablement l'impression de voir les objets en question flotter tout doucement vers le sol, de sorte qu'il n'eut aucune difficulté à attraper les deux flacons et le plateau avant la fin de leur chute.

En y réfléchissant par la suite, il se rendit compte qu'il avait saisi les pièces risquant de se briser ou de faire des taches et avait laissé

tomber les crayons gras. En l'espace d'une fraction de seconde, il avait donc machinalement décidé d'attraper les objets qu'il fallait attraper et de ne pas se soucier des autres.

Brad fut extrêmement satisfait de cette démonstration.

« Tu te débrouilles comme un chef, dit-il en se tenant au pied du lit. Maintenant, je vais m'offrir un peu de sommeil, mais je reviendrai te voir demain matin après l'opération.

— L'opération ? Quelle opération ?

— Oh ! dit Brad, rien qu'une petite retouche. Rien à voir avec ce qu'on t'a fait avant, n'aie pas peur ! À partir de maintenant, poursuivit-il en se préparant à partir, tu achèves de naître. Désormais, tu n'auras qu'à grandir, t'exercer, apprendre à te servir de ce dont tu disposes. Le plus pénible est passé. Que donne ton système optique ? Est-ce que tu arrives à le couper quand tu veux ? »

Le ton de la voix plate s'éleva, toujours aussi monocorde cependant.

« Brad, que veux-tu que je fasse ? J'essaie, bon sang !

— Je sais, répondit Brad d'un ton conciliant. Bon, à demain. »

C'était la première fois, ce jour-là, qu'on laissait Roger seul. Il se mit à éprouver ses nouveaux sens, conscient du fait qu'ils pourraient lui être d'un grand secours en présence de situations critiques, mais très déconcerté par ce changement. Tous les petits bruits de la vie quotidienne étaient à présent amplifiés. Il entendait dans le couloir Brad parler à Jonny Freeling et les infirmières quitter leur service. Il savait qu'avec les oreilles que sa mère lui avait conçues, il n'aurait pu percevoir ne fût-ce qu'un murmure, et désormais il pouvait saisir le moindre mot à son gré : « ... anesthésie locale, mais je ne veux pas. Je ne tiens pas à ce qu'il reste conscient, il a déjà un choc suffisamment important à supporter. » C'était Freeling qui s'adressait à Brad.

Les lampes étaient plus vives qu'à l'ordinaire ; il tenta de diminuer la sensibilité de sa vision mais n'y parvint pas, et se dit que ce qu'il aurait souhaité, c'était une ampoule d'arbre de Noël, une seule. Mais l'éclairage abondait, et ce déluge de lumière le déconcertait. Il observa par ailleurs son rythme affolant, car il était capable de percevoir chaque impulsion du courant de soixante hertz. Il contempla les tubes fluorescents à l'intérieur desquels se tordait un serpent de gaz embrasé. Les ampoules à incandescence, elles, étaient presque obscures, à l'exception des filaments vifs, au centre, qu'il pouvait examiner en détail. Il pouvait en effet fixer des yeux les lumières les plus vives sans jamais éprouver la moindre gêne.

Entendant une nouvelle voix dans le couloir, il affina son ouïe : c'était Clara Bly qui venait prendre son service de nuit.

« Comment se porte notre patient, docteur Freeling ?

— Très bien ; on dirait qu'il s'est reposé. Vous n'avez pas eu à lui

donner de somnifères hier soir ?

— Non, il se sentait bien. Mais il était un peu... » elle eut un petit rire, « ... un peu excité. Il n'était pas loin de me faire des propositions, et de la part de Roger, ça m'a beaucoup surpris.

— Hum... » Freeling se tut un instant, perplexe. « Eh bien, ce ne sera plus un problème désormais. Il faut que j'aille voir ce que disent les appareils. À bientôt. »

Roger se dit qu'il lui faudrait se montrer extrêmement aimable à l'égard de Clara, ce qui ne devait pas être bien difficile puisque de toutes les infirmières, c'était elle qu'il préférait. Il se recoucha, écouta le bruissement de ses ailes noires et le bruit rythmé des instruments de mesure. Il était épuisé, et aurait souhaité dormir...

Il se redressa brusquement : la lumière venait de disparaître ! Et elle réapparut dès qu'il s'en rendit compte.

Il avait appris à fermer les yeux !

Roger se laissa alors glisser avec satisfaction sur le lit qui roulait de douces vagues. Il était effectivement en train d'apprendre.

On le réveilla pour lui donner à manger, puis on le replongea dans le sommeil avant de l'opérer pour la dernière fois.

Pas d'anesthésie. « On va simplement te débrancher, lui dit Jon Freeling, et tu ne sentiras rien du tout. » C'était exact. On l'amena tout d'abord dans la salle d'opération, pleine de bouteilles, de sondes, de drains et tout. Bien qu'il ne pût sentir l'odeur du désinfectant, il sut qu'il y en avait, et il perçut l'éclat amassé à la pointe de tous les instruments et la chaleur du stérilisateur comme une échappée de soleil contre le mur.

Le docteur Freeling demanda ensuite qu'on le rende inconscient ; nous nous exécutâmes. Nous relevâmes un par un ses induits sensoriels ; cette opération, pour lui, se traduisit par un affaiblissement des sons et de la lumière, ainsi que l'adoucissement du toucher de son corps. Nous modérâmes les induits de douleur sur toute la surface de sa nouvelle peau et nous les supprimâmes totalement à l'endroit où couperait le couteau de Freeling, où percerait son aiguille. Nous nous trouvions là devant un problème complexe, car un grand nombre de ces induits devaient être maintenus après la convalescence de Roger. Lorsqu'il se trouverait à la surface de Mars, livré à lui-même, il aurait en effet besoin d'une sorte de système d'alarme permettant de l'informer de toute blessure, tout déchirure, toute contusion, et la douleur était l'instrument le plus précis que nous puissions lui offrir. Mais la plus grande partie de son corps ne connaîtrait plus la douleur. Lorsque nous coupâmes les induits, nos programmes les éliminèrent complètement de son sensorium.

De tout cela, bien entendu, Roger ne sut rien. Roger s'endormit simplement, puis il se réveilla.

Et poussa un hurlement en levant les yeux.

Freeling, qui était assis en arrière, en train de décrisper ses doigts, bondit aussitôt en laissant tomber son masque. « Qu'y a-t-il ? »

Roger répondit :

« Bon sang ! Pendant une minute, j'ai vu... je ne sais pas... est-ce que c'était un rêve ? Mais je vous ai vus tous autour de moi, en train de me regarder, et vous aviez l'air d'une bande de vampires, de spectres. Avec des crânes, des squelettes, et tout le monde me regardait en souriant ! Ensuite, vous êtes redevenus normaux, comme avant. »

Freeling lança un coup d'œil à Weidner et haussa les épaules.

« Je crois, dit-il, que ce sont simplement tes circuits médiateurs qui fonctionnent. Tu vois ce que je veux dire ? Ils traduisent ce que tu vois de telle sorte que tu puisses saisir sur-le-champ.

— Ça ne m'enchanté pas, gronda Roger.

— Eh bien, il faudra qu'on en parle à Brad. Mais je te dirai franchement, Roger, qu'à mon avis, c'est comme ça que ça doit se passer. Je pense que l'ordinateur a en quelque sorte rassemblé tes sensations de peur et de douleur – tu comprends, ce que l'on ressent toujours quand on se fait opérer – et qu'il y a ajouté le stimulus visuel : nos visages, nos masques, tout ce genre de choses. Intéressant. J'aimerais bien savoir dans tout cela ce qui est dû à la médiation, et ce qui n'était en fait qu'une simple hallucination post-opératoire.

— Je suis content de voir que ça t'intéresse », grommela Roger.

Mais lui-même était intrigué par ce problème, et lorsqu'il fut de retour dans sa chambre, il laissa son esprit dériver. Il ne pouvait faire apparaître à son gré les images fantasmatiques ; celles-ci survenaient quand bon leur semblait. Mais elles n'étaient plus aussi terrifiantes depuis qu'il avait entrevu, la première fois, ces mandibules nues et ces orbites creuses. Quand Clara vint lui apporter un urinal et qu'il lui fit signe de repartir, car il n'en voulait pas, il la regarda s'éloigner, puis fermer la porte. L'ombre de la porte devint alors l'entrée d'une caverne, et Clara Bly se transforma en un ours lui adressant des grognements irrités. Il comprit qu'elle ressentait encore une certaine appréhension ; ses sens relevaient sur son visage quelques indices subsoniques qui, une fois analysés au sous-sol par le 3070 bourdonnant, prenaient valeur d'avertissement.

Lorsqu'elle revint, elle portait le visage de Dorrie, puis celui-ci ne tarda pas à fondre pour laisser place à la peau brune et aux grands yeux clairs familiers. Ces traits n'avaient rien de commun avec ceux de Dorrie, mais Roger vit là le signe que tout allait de nouveau bien entre eux...

Entre Clara et lui.

Non, rectifia-t-il, entre Dorrie et lui. Il considéra le téléphone sur sa table de chevet. L'écran avait été mis hors circuit à sa demande, car il craignait d'appeler quelqu'un en oubliant que son interlocuteur pouvait le voir, mais jamais il ne s'en était servi pour appeler Dorrie. Bien souvent, il avait tendu la main vers l'appareil, mais chaque fois il s'était ravisé.

Il ne savait que lui dire.

Comment demande-t-on à sa femme si elle couche avec votre meilleur ami ? Tu y vas franchement et tu lui demandes, voilà comment il faut s'y prendre, se disait Roger au fond de lui-même. Mais il ne pouvait finalement se résoudre à le faire. Il n'était pas tout à fait sûr, une telle accusation aurait été trop risquée : et s'il se trompait ?

Ce qui l'ennuyait, c'était qu'il ne pouvait en parler à aucun de ses amis, pas même à Don Kayman à qui il se serait normalement adressé, puisque les prêtres étaient là pour ça. Don Kayman était en effet si clairement, si gentiment, si tendrement amoureux de sa belle petite religieuse que Roger n'avait pas la force de lui parler de sa peine.

Quant au problème que lui posaient ses autres amis, c'était que ceux-ci n'auraient pas vu, très honnêtement, où était le problème, car à Tonka, et bien entendu dans la plus grande partie du monde occidental, le mariage ouvert était si répandu que seuls les rares couples fermés faisaient l'objet de ragots. Admettre sa jalousie n'avait rien de facile.

Et d'ailleurs, se dit Torraway dans un élan de vigueur, ce n'était pas la jalousie qui le taraudait, pas exactement la jalousie. Quelque chose d'autre. Ce n'était pas du machisme sicilien, ni la colère du propriétaire qui trouve quelqu'un en train d'empiéter sur ses jardins fertiles. C'était que Dorrie devait *vouloir* n'aimer que lui, puisque lui seul voulait l'aimer...

Il se rendit compte qu'il était en train de se laisser aller et que s'il continuait, son agitation intérieure finirait par déclencher l'effolement chez les instruments de mesure. N'y tenant pas, il écarta résolument ses pensées de sa femme.

Pendant un moment, il s'exerça à « fermer les yeux », rassuré de pouvoir ainsi faire appel à ce nouveau talent quand bon lui semblait. Il se trouvait à présent dans la même position que Willy Hartnett, c'est-à-dire qu'il lui aurait été impossible de fournir la moindre description de cet acte. D'une certaine façon, il parvenait à prendre la décision de cesser de recevoir des informations visuelles, et d'une certaine façon, les circuits situés dans sa tête et dans la salle du 3070 parvenaient à traduire cette décision en obscurité. Il était même capable de diminuer ou d'accroître la lumière à son gré. Il découvrit qu'il pouvait même filtrer la lumière et n'en conserver qu'une bande

de longueur d'ondes bien précise, tout comme il pouvait supprimer ou apporter davantage de luminosité à une ou plusieurs des couleurs de l'arc-en-ciel.

Il trouva cela très agréable, mais finit par s'en lasser. Il aurait souhaité pouvoir guetter son repas de midi, mais il ne déjeunerait pas ce jour-là, d'une part parce qu'il venait d'être opéré, d'autre part parce qu'on était en train de le désaccoutumer progressivement de manger. Dans les quelques semaines à venir, il mangerait et boirait de moins en moins, et lorsqu'il se trouverait sur Mars, il ne lui faudrait plus qu'un seul vrai repas par mois.

Rejetant le drap, il contempla vaguement l'artefact qu'était devenu son corps.

Une seconde après, il poussa un immense et rauque cri de terreur et de douleur. Aussitôt, sur les appareils de télémétrie, les voyants se lancèrent dans une danse aveuglante. Clara, qui se trouvait alors dans le couloir, fit demi-tour et se précipita vers la chambre. Plus loin, dans la garçonnière de Brad, les sonneries d'alarme se déclenchèrent une fraction de seconde plus tard pour signaler qu'il venait de se passer quelque chose de grave, tirant le maître des lieux de son sommeil pénible.

En ouvrant la porte, Clara vit Roger replié en position fœtale, sur le lit, et gémissant de misère. Les cuisses serrées, il se couvrait l'entrejambe de la paume de la main.

« Roger ! Que se passe-t-il ? »

La tête se souleva et les yeux d'insecte la regardèrent aveuglément, mais Roger ne dit pas un mot, continuant de couiner et de grogner comme un animal. Il se contenta de lever la main.

Et là, entre ses jambes, il n'y avait rien. Rien, pas trace de pénis, de testicules, de scrotum, rien que la luisante chair artificielle recouverte d'un pansement transparent, masquant les marques de l'opération. Comme s'il n'y avait jamais rien eu. Tous les signes diagnostiques de la virilité avaient disparu. Une toute petite opération... et il ne restait plus rien.

IX

DASH REND VISITE AU MALADE

Le rendez-vous fixé tombait mal, mais Don Kayman n'avait pas le choix : il devait voir son tailleur. Et malheureusement, son tailleur se trouvait à Merritt Island en Floride, à l'Atlantic Test Center.

Il partit préoccupé, et débarqua de l'avion préoccupé. Son souci avait en partie pour cause ce qui était arrivé à Roger Torraway. La situation semblait à peu près rétablie, grâce à Dieu, mais Kayman ne pouvait s'empêcher de penser qu'ils avaient failli le perdre et que quelqu'un avait commis une grave faute en négligeant de le préparer à cette « petite opération de chirurgie esthétique ». Sans doute, songea-t-il charitablement, cela était-il dû à l'absence de Brad, qui avait été malade, mais ils avaient bien failli, sans aucun doute, flanquer tout le projet à l'eau.

Par ailleurs, il ne parvenait à repousser un sentiment secret de péché, qui semblait traduire son souhait, au plus profond de lui-même, de voir le projet tomber effectivement à l'eau. Il avait passé une heure larmoyante avec sœur Clotilde lorsque la répartition des places avait transformé en certitude l'éventualité de son départ pour Mars. Devaient-ils se marier avant ? Non. Non, pour une raison purement pratique : s'il était quasiment certain que tous deux pouvaient solliciter et obtenir la dispense de Rome, ils ne pouvaient guère espérer la recevoir avant six mois.

Si seulement ils avaient fait leur demande plus tôt... Mais ce n'était pas le cas, et tous deux savaient qu'ils ne voulaient pas se marier sans cette dispense, ni même coucher ensemble sans le sacrement. « Au moins, avait-elle dit vers la fin, en s'efforçant de sourire, tu n'auras pas à te faire de souci, je ne te ferai pas d'infidélités. Si je ne romps pas mes vœux pour toi, il y a des chances pour que je ne le fasse pas pour qui que ce soit.

— Je ne me faisais pas de souci », avait-il alors répondu, mais là, sous l'azur resplendissant du ciel de Floride, les yeux levés vers les tours de lancement qui s'élevaient à l'assaut des gros nuages blancs, il broyait du noir. Le colonel de l'armée de terre qui s'était porté volontaire pour lui faire visiter les installations savait que quelque chose préoccupait Kayman, mais rien ne lui permettait d'entrevoir la

nature du problème.

« Question sécurité, ne vous en faites pas, dit-il, sondant au hasard. Ne vous tracassez pas pour le rendez-vous en orbite basse. »

Kayman émergea de ses réflexions et lui dit :

« Je vous assure que je n'y songeais pas. Je ne sais même pas de quoi vous parlez.

— Oh ! eh bien, c'est-à-dire que nous allons tout simplement lancer votre engin et les deux véhicules auxiliaires sur une orbite plus basse que d'ordinaire : deux cent vingt kilomètres au lieu de quatre cents. C'est de la politique, bien entendu. J'ai horreur que les bureaucrates nous disent ce que nous devons faire, mais cette fois ça ne fait pas une grande différence. »

Kayman jeta un coup d'œil sur sa montre ; il lui restait encore une heure à tuer avant les derniers essais de son scaphandre spatial et de son scaphandre martien, et il n'avait aucune envie de la passer à attendre en se rongant les sangs. Jugeant avec perspicacité que le colonel était l'un de ces hommes heureux qui adoraient parler de leur travail, il comprit qu'il lui suffirait d'émettre de temps en temps un petit « ah ? » pour que son guide lui expliquât tout ce qui pouvait être expliqué. Il fit son premier « ah ? ».

« Voyez-vous, père Kayman, lui répondit l'expansif colonel, l'engin qu'on va vous donner est grand, beaucoup trop grand pour qu'on puisse le lancer tel quel. On lancera donc trois fusées, et vous vous retrouverez en orbite, entre deux cent vingt et deux cent trente-cinq kilomètres à l'apogée. Je crois que ce sera assez précis, et... »

Kayman approuva d'un hochement de tête sans vraiment écouter, car il connaissait déjà par cœur le plan de vol qui figurait dans les instructions qu'on lui avait remises. Une seule question demeurerait : qui seraient les deux autres occupants de l'engin martien ? Il connaîtrait cependant la réponse d'ici quelques jours. L'un d'eux devrait être le pilote qui resterait en orbite tandis que les trois autres se serreraient dans le module et descendraient sur la surface de la planète. Quant au quatrième membre de l'équipage, l'idée aurait été qu'il pût faire office de remplaçant à la fois du pilote, de l'aréologue et du cyborg. Bien entendu, un tel homme n'existait pas, mais il était cependant temps de prendre la décision. Les trois êtres humains – les trois êtres humains *non altérés*, corrigea-t-il – ne seraient pas en mesure, à l'instar de Roger, de survivre nus à la surface de Mars. Il leur faudrait subir la même préparation que Kayman, ainsi que les derniers exercices de contrôle auxquels chacun, y compris Roger, devait se prêter.

Et il ne restait plus que trente-trois jours jusqu'au lancement.

Après avoir consacré un long chapitre aux manœuvres d'arrimage et de réassemblage, le colonel s'apprêtait à fournir un aperçu du

calendrier des opérations, jour pour jour, qui marqueraient les longs mois du voyage en direction de Mars, quand Kayman l'interrompt : « Un instant, colonel. Je n'ai pas très bien saisi votre allusion à la politique, tout à l'heure. Quel est le rapport avec le mode de lancement de la mission ? »

Le colonel grommela d'un ton vindicatif, « Ce sont tous ces maudits fanas de l'écologie qui emmerdent tout le monde. Les Texas Twing, les véhicules de lancement, ils sont gros. Environ vingt fois la poussée d'un Saturn. Ça fait donc beaucoup d'échappement... environ vingt-cinq tonnes de vapeur d'eau par seconde. En comptant trois engins, ça fait beaucoup de vapeur d'eau. Et on peut admettre qu'il y a un risque pour que cette vapeur d'eau – enfin non, soyons honnêtes, on sait foutrement bien, pardonnez-moi, mon père, qu'à l'altitude habituelle d'entrée en orbite, toute cette vapeur d'eau ferait disparaître les électrons libres dans une bonne tranche de ciel. On connaît ce phénomène depuis, attendez voir... je crois que c'était 1973 ou 1974, quand on a envoyé le premier Spacelab. Le lancement a fait sauter les électrons libres dans un volume atmosphérique qui s'étendait de l'Illinois au Labrador lorsqu'on l'a mesuré. Et bien sûr, ce sont ces électrons qui empêchent le soleil de nous griller, entre autres ; ils filtrent les rayons solaires ultraviolets. Cancer de la peau, brûlures, destruction de la flore – tout ça est très réel et *pourrait* effectivement se produire. Mais ce n'est pas pour son pays que Dash s'en fait ! Ce qui le tracasse, c'est la N.A.P. Les Chinois lui ont adressé un ultimatum, en déclarant que si votre lancement endommage leur ciel, ils le considéreront comme un « acte d'hostilité ». Un acte d'hostilité ! Et quand ils se permettent, *eux*, de faire parader cinq sous-marins nucléaires devant Cape May, dans le New Jersey, comment doit-on appeler ça ? Officiellement, ils parlent de recherche océanographique, mais on ne se sert pas de submersibles armés à long rayon d'action pour l'océanographie – du moins, pas chez nous...

« De toute manière, reprit le colonel en revenant à ses devoirs de guide, sourire aux lèvres, tout est réglé. On va simplement vous mettre sur une orbite de rendez-vous un petit peu plus basse, hors de la couche des électrons libres. Les engins consommeront plus de carburant et en fin de compte, ils pollueront *encore* plus, il me semble. Mais leurs précieux petits électrons libres seront intacts... même s'il y a peu de chances pour qu'ils survivent de l'Atlantique à l'Afrique, et encore moins jusqu'à l'Asie...

— Je vous remercie, colonel, c'était très intéressant, dit courtoisement Kayman, mais je crois qu'il est temps que je rentre. »

Les ajusteurs l'attendaient. « Enfilez ça pour qu'on vérifie la

taille », lui dit en souriant un membre de l'équipe, responsable de la physiothérapie. Pour « enfilez le scaphandre, il fallait compter vingt minutes de travail délicat, même avec l'aide de chacun. Kayman insista pour le faire seul, car une fois à bord du vaisseau, il ne serait pas plus secondé que ses compagnons étant donné qu'ils auraient tous leurs préoccupations personnelles. En cas d'alerte, d'ailleurs, il ne pourrait compter sur l'aide de personne, et il tenait à parer à toute éventualité. Cette opération lui demanda une heure entière, puis il mit encore dix minutes à sortir du scaphandre une fois les paramètres entièrement vérifiés et les responsables satisfaits. Il s'attaqua ensuite aux autres pièces de sa panoplie d'astronaute.

Lorsqu'il eut terminé, il faisait déjà nuit. C'était une nuit de Floride, une chaude nuit d'automne. Il balaya du regard, en souriant, les rangées de vêtements étalés sur les tables de travail et désigna du doigt l'entoilage de l'antenne de communication qui se balançait au bout d'une manche, la capote anti-radiations à utiliser en cas d'éruptions solaires, la combinaison qu'il devrait porter à même la peau sous le scaphandre. « Me voilà équipé, j'ai mon manipule, ma chasuble et mon aube. Encore deux ou trois choses et je serai prêt à dire la messe devant les petits Martiens. » À vrai dire, il avait inclus dans le poids d'objets personnels qu'il avait le droit d'emporter un ensemble complet d'habits sacerdotaux, ce qui n'avait laissé que peu de place pour les livres, les cassettes et les photos de sœur Clotilde, mais il ne tenait pas à en parler à ces personnes attachées aux choses matérielles. Il s'étira en soupirant et demanda : « Connaissez-vous un bon coin où on puisse manger, par ici ? Un steak, ou peut-être un morceau de ce croco rouge dont vous parlez par ici – et ensuite, au lit. »

Le M.P. de l'armée de l'Air qui était debout là depuis deux heures regarda sa montre, s'avança et dit :

« Je suis désolé, mon père, mais on vous demande ailleurs et il faut que vous y soyez dans, attendez... vingt minutes.

— Que je sois où ? Demain, j'ai un vol assez long et...

— Je suis désolé, monsieur, mais mes ordres sont de vous conduire au quartier général de la Base aérienne de Patrick. Selon moi, vous devriez recevoir des explications une fois sur place. »

Le prêtre se leva péniblement.

« Caporal, je ne suis pas sous votre autorité, et je vous propose de me dire ce que vous voulez.

— Non, monsieur, convint le M.P. C'est exact. Mais j'ai reçu l'ordre de vous conduire à la base, et sauf votre respect, monsieur, je le ferai. »

Le physiothérapeute toucha l'épaule de Kayman et lui dit :

« Allez-y, Don. Quelque chose me dit que vous allez maintenant

avoir affaire à des personnes très haut placées. »

Kayman se laissa entraîner au-dehors en ronchonnant et prit place dans une hoverjeep. Le chauffeur était pressé. Dédaignant les routes, il dirigea son véhicule droit vers le rivage et, estimant temps et distance, se mit à raser la surface de l'océan entre les vagues. Puis il mit le cap au sud, à plein gaz, et dix secondes plus tard ils filaient à plus de cent cinquante kilomètres à l'heure. Même en position haute, alors que trois mètres d'air les séparaient de la hauteur moyenne de l'eau, les secousses des vagues qui se vrillaient sous eux malmenèrent Kayman qui, avalant sa salive, se mit en quête d'un sachet hygiénique en prévision d'un besoin qui risquait d'être immédiat. Il voulut persuader le caporal de ralentir, mais ce fut peine perdue. « Désolé, monsieur », semblait être l'expression préférée du M.P.

Ils parvinrent toutefois à atteindre la plage de Patrick avant que Kayman ne vomît pour de bon, et une fois sur la terre ferme, le chauffeur adopta une vitesse raisonnable. Kayman descendit du véhicule en vacillant et attendit, debout dans la moiteur pesante de la nuit, jusqu'au moment où deux autres policiers militaires, alertés par radio de son arrivée, le saluèrent et l'escortèrent à l'intérieur d'un bâtiment de stuc blanc.

Moins de dix minutes plus tard, il se retrouva nu comme un ver, et tandis qu'on le fouillait, il comprit qu'il avait effectivement affaire à quelqu'un de très haut placé, et il sut de qui il s'agissait.

L'avion du Président atterrit à Patrick à quatre heures précises. On secoua aimablement Kayman qui sommeillait sur un transatlantique et on le mena vers l'escalier d'embarquement tandis qu'un camion-citerne réapprovisionnait les réservoirs d'ailes dans un silence particulièrement étrange. Pas la moindre conversation, pas le moindre choc des valves de bronze contre les clapets d'aluminium, mais seulement les pulsations des pompes du camion.

Quelqu'un de très important était en train de dormir, et Kayman aurait souhaité de tout son cœur pouvoir en faire autant. On lui fit prendre place dans un fauteuil à dossier réglable, on boucla sa ceinture, on le quitta, et son hôtesse, qui appartenait aux corps féminins de l'armée, ne s'était pas encore éloignée que déjà l'avion roulait vers la piste d'envol.

Il voulut dormir un peu, mais alors que l'avion grimpait encore vers son altitude de croisière, le valet de pied du Président revint lui annoncer que le Président l'attendait.

Confortablement assis dans un fauteuil au dossier de cuir, les joues fraîchement rasées autour de son bouc, le président Deshatine ressemblait au portrait qu'eût fait de lui Gilbert Stuart. Le regard

absent, tête tournée vers le hublot, il écoutait une bande magnétique. Une pleine tasse de café fumait près de son coude, et une autre, vide, attendait près de la cafetière d'argent. À côté de la tasse se trouvait un petit coffret plat en cuir pourpre, estampé d'une croix d'argent.

Dash ne le fit pas attendre. Tournant la tête, il enleva en souriant ses écouteurs et lui dit :

« Merci de m'avoir permis de vous kidnapper, père Kayman. Asseyez-vous, je vous en prie, et servez-vous un peu de café si vous le désirez.

— Je vous remercie. » Aussitôt, le valet s'empressa de remplir la tasse et s'effaça derrière Don Kayman. Ce dernier ne tourna pas la tête ; sachant que le domestique guetterait le moindre tressaillement de ses muscles, il résolut d'éviter tout geste brusque.

Le Président lui dit :

« J'ai franchi tant de fuseaux horaires durant les dernières quarante-huit heures que je ne sais plus à quoi ressemble le monde réel. Munich... Beyrouth... Rome... J'ai pris Vern Scanyon à Rome quand j'ai appris ce qui s'était passé avec Roger Torraway, et ça m'a fichu une sacrée frousse, mon père. D'après ce qu'on m'a dit, vous avez failli le perdre, n'est-ce pas ?

— Je suis aréologue, monsieur le Président, répondit Kayman. Cela ne se passait pas sous ma responsabilité.

— Pas de ça, mon père. Je ne suis pas en train de chercher un responsable, et ce n'est pas ce qui manquerait si on en arrivait là. Je veux savoir ce qui s'est passé.

— Je suis certain que le général Scanyon pourrait vous en apprendre plus que moi, monsieur le Président, répondit Kayman avec raideur.

— Si la version de Vern me suffisait, répliqua le président d'un ton patient, je ne me serais pas arrêté pour vous prendre. Vous étiez là, lui non. Il était à Rome à la conférence *Pacem in Excelsis* du Vatican. »

Kayman but rapidement une gorgée de café.

« Eh bien, disons que nous l'avons échappé belle. À mon avis, on ne l'avait pas suffisamment préparé à ce qui allait se passer, et cela à cause d'une épidémie de grippe. Nous manquions de personnel, Brad n'était pas là.

— Ce n'est pas la première fois que ça se produit », observa le Président.

Kayman haussa les épaules et s'abstint de relever la remarque.

« On l'a châtré, monsieur le Président. Ce que les sultans appelaient une castration complète, le pénis et tout. Il n'en a pas besoin, puisqu'il absorbe maintenant si peu de chose qu'il évacue tout par l'intestin. C'était donc un point vulnérable, et il ne fait aucun

doute que cette opération était nécessaire, monsieur le Président.

— Et la... comment appelez-vous ça... la prostatectomie ? Est-ce qu'il s'agissait également d'un point vulnérable ?

— Sincèrement, vous devriez interroger l'un des médecins, monsieur le Président, fit Kayman, sur la défensive.

— C'est vous que j'interroge. Scanyon m'avait, je crois, parlé d'une « maladie des prêtres », et vous êtes un prêtre. »

Kayman sourit.

« C'est une vieille expression, qui date de l'époque où tous les prêtres étaient célibataires. Mais je peux effectivement vous en parler ; il en a souvent été question au séminaire. La prostate fabrique un liquide – pas beaucoup, quelques gouttes par jour. Si un homme n'éjacule pas, ce liquide passe essentiellement dans l'urine, mais s'il est soumis à une excitation sexuelle, les sécrétions sont plus abondantes et elles ne sont plus entièrement évacuées. Il y a accumulation, et la congestion entraîne des complications.

— On lui a donc enlevé la prostate.

— Et implanté une capsule de stéroïdes, monsieur le Président. Il ne sera pas efféminé. Physiquement, il est maintenant entièrement indépendant ; c'est un cas eunuque et... euh, je veux dire unique... »

Le Président hocha la tête.

« Voilà ce qu'on appelle un lapsus freudien. »

Kayman eut un haussement d'épaules.

« Et si tel est votre avis, insista le Président, qu'est-ce que vous pensez du sien ? J'aimerais bien le savoir !

— Je sais que ce n'est pas facile pour lui, monsieur le Président. »

Dash poursuivit :

« Je me suis laissé dire, Don, que vous n'êtes pas simplement aréologue, mais également conseiller matrimonial. Et on ne peut pas dire que ce soit la grande réussite, exact ? Sa petite femme a la cuisse légère, et elle lui donne bien des soucis.

— Dorrie a beaucoup de problèmes.

— Non, Dorrie a *un* problème, qui se trouve être le nôtre. Elle est en train de saboter notre mission martienne, et nous ne pouvons pas nous permettre de la laisser faire. Pouvez-vous la remettre dans le droit chemin ?

— Non.

— Entendons-nous, je ne parle pas d'en faire une femme parfaite. Il n'est pas question de ça, Don ! Ce que je vous demande, c'est si vous pouvez faire en sorte qu'elle l'apaise, au moins suffisamment pour qu'il ne subisse plus de choc ? Qu'elle lui donne un baiser, qu'elle lui fasse une promesse, qu'elle lui envoie une carte le jour de la Saint-Valentin quand il sera sur Mars – Dieu sait que Torraway n'en espère pas davantage, mais il y a droit.

— Je peux essayer, répondit Kayman, désespéré.

— Et je vais dire deux mots à Brad, ajouta sévèrement le Président. Je vous l'ai dit, comme je l'ai dit à tout le monde, *il faut que ce projet marche*. Peu m'importe que quelqu'un ait un rhume ou que quelqu'un d'autre ait le feu aux fesses, ce que je veux, c'est que Torraway soit sur Mars, et qu'il y soit heureux. »

Pour éviter le trafic autour de La Nouvelle-Orléans, l'avion vira sur l'aile et, comme le jour se levait, une mince lame de soleil apparut à l'horizon du Golfe, dont la surface paisible avait un aspect gras. Le Président lança en direction des flots un regard irrité et ébloui. « Je vais vous dire, père Kayman, à quoi j'ai songé. Je me suis dit que Roger serait plus heureux en pleurant la mort de sa femme dans un accident de voiture qu'en se demandant ce qu'elle peut bien faire quand il n'est pas là. Non que ça me plaise d'en arriver là, Kayman, mais le choix est restreint et il faut que j'adopte la solution la moins mauvaise. Et maintenant, dit-il en souriant soudain, j'ai quelque chose pour vous, de la part de Sa Sainteté. C'est un cadeau ; jetez donc un coup d'œil. »

Intrigué, Kayman ouvrit le coffret rouge. Il contenait un rosaire lové sur du velours pourpre. Les *Ave Maria* étaient des boutons de roses sculptés dans l'ivoire, et les gros *Pater noster* des perles de cristal ciselé. « Son histoire est intéressante, poursuivit le Président. Ignace de Loyola l'a envoyé du Japon lors d'une de ses missions, puis il est resté deux cents ans en Amérique du Sud avec les... comment appelle-t-on ça ?... les Réductions du Paraguay ? C'est vraiment une pièce de musée, mais Sa Sainteté tenait à vous l'offrir.

— Je... je ne sais quoi dire, bredouilla Kayman.

— Et il est béni » ajouta le Président en se renfonçant dans son fauteuil ; il parut subitement beaucoup plus âgé. « Servez-vous-en pour prier, mon père, dit-il. Je ne suis pas catholique et j'ignore ce que cela représente pour vous, mais je veux que vous priiez pour que Dorrie Torraway se montre raisonnable et qu'elle n'abandonne pas son mari maintenant. Et si ça ne marche pas, vous pourrez prier pour nous tous, et sérieusement. »

De retour dans la cabine principale, Kayman s'assit, boucla sa ceinture et s'efforça de dormir, car une heure de vol le séparait encore de Tonka. L'épuisement eut vite raison de son inquiétude, et il sombra dans le sommeil. Il n'était pas le seul à être inquiet. Nous n'avions pas correctement estimé le choc nerveux qu'infligerait à Roger Torraway la perte de ses parties génitales, et nous avions failli le perdre.

Nous ne pouvions accepter le risque de voir une défaillance critique de cet ordre se reproduire. Aussi, après avoir fait développer

l'assistance psychiatrique de Roger, on était en train, à Rochester, de modifier les circuits de l'ordinateur dorsal de manière que celui-ci pût, si besoin était, enregistrer toute tension psychique forte et réagir avant que les synapses humaines, plus lentes, ne fussent touchées et n'entrassent en convulsions.

Dans le monde, la situation évoluait comme prévu. New York, bien entendu, bouillonnait, la tension au Proche-Orient montait au-delà des limites de la sécurité, et la Nouvelle Asie Populaire brandissait sans relâche des manifestes rageurs dénonçant le massacre des calmars dans le Pacifique. La planète allait rapidement atteindre sa masse critique. Selon nos calculs, l'avenir de la race, sur Terre, serait extrêmement compromis au bout de deux ans, et cela, nous ne pouvions l'accepter : il fallait que la mission martienne réussisse.

Lorsque Roger émergea de la brume après sa crise, il ne se rendit pas compte qu'il venait de frôler la mort, mais se rendit bien compte qu'on l'avait blessé dans ses parties les plus sensibles. Il ressentait une immense désolation : le vide, le désespoir. Il avait perdu non seulement Dorrie, mais également sa virilité, et la douleur était trop intense pour qu'il pût s'en libérer en pleurant, s'il lui avait été possible de pleurer. C'était la torture d'un fauteuil de dentiste, sans anesthésie, une souffrance si vive qu'elle avait cessé d'être un avertissement pour ne devenir qu'un élément de son environnement, un fait qu'il lui fallait connaître et endurer.

La porte s'ouvrit, et une nouvelle infirmière entra : « Bonjour ! Je vois que vous êtes réveillé. »

Elle s'approcha et posa ses doigts chauds sur son front.

« Je m'appelle Sulie Carpenter, dit-elle. En réalité, c'est Susan Lee, mais tout le monde m'appelle Sulie. » Elle retira sa main en souriant. « Vous devez vous demander pourquoi je vous touche le front pour savoir si vous avez de la fièvre, non ? En fait, j'ai regardé les appareils et ça aurait pu suffire, mais je crois que j'ai des manières un peu vieillototes. »

Bien trop occupé à la contempler, Torraway l'entendit à peine. Était-ce un tour que lui jouaient ses circuits médiateurs ? Elle était grande, elle avait les yeux verts et les cheveux châains : elle ressemblait tant à Dorrie qu'il essaya de modifier le champ de vision de ses grands yeux d'insecte, de regarder en gros plan les pores de sa peau légèrement marquée de taches de rousseur, de diminuer la sensibilité jusqu'à la faire sombrer dans une sorte de pénombre. Rien à faire : elle ressemblait toujours à Dorrie.

Elle fit quelques pas et consulta les relais placés dans le fond de la pièce.

« Vous vous reprenez, colonel Torraway, bravo, lança-t-elle sans se retourner. Je vais vous apporter votre déjeuner d'ici un petit

instant. Avez-vous besoin de quelque chose maintenant ? »

Il se remua, s'assit et répondit sur un ton amer :

« Rien que je puisse avoir.

— Oh ! non, colonel ! » Il put lire sa surprise dans son regard.
« Dites-vous bien que... excusez-moi, je n'ai pas le droit de vous parler comme ça... Mais mon Dieu, colonel, s'il y a quelqu'un dans ce monde qui peut avoir tout ce qu'il veut, c'est vous ! »

Il grommela :

« J'aimerais vous croire », mais tandis qu'il l'observait attentivement et avec curiosité, il ressentit quelque chose – quelque chose qu'il ne put reconnaître, mais différent de la douleur qui l'avait envahi quelques instants auparavant.

Sulie Carpenter regarda sa montre et tira une chaise.

« Vous semblez avoir le moral bien bas, colonel, lui dit-elle d'un ton compatissant. Je suppose que tout ça doit être drôlement dur à accepter. »

Il détourna les yeux et son regard se fixa sur les grandes ailes noires qui ondoyaient doucement au-dessus de sa tête, puis il dit :

« Il y a des moments bien pénibles, croyez-moi. Mais je savais à quoi je m'exposais. »

Sulie hocha la tête.

« J'ai eu également une période difficile quand mon... quand mon fiancé est mort. Bien sûr, ça n'a rien à voir avec ce qui vous arrive, mais dans un sens, c'était peut-être pire – voyez-vous, c'était si *ridicule*. Un jour, on était bien et on parlait de se marier, et le lendemain, il est revenu de chez le médecin... il venait d'apprendre que les maux de tête qu'il avait souvent étaient dus à une... » Elle prit une profonde inspiration. « Une tumeur au cerveau, une tumeur maligne. Il est mort trois mois plus tard et je n'ai pas tenu le coup. Il fallait que je parte d'Oakland. Alors j'ai demandé à être mutée ici. Je ne pensais pas avoir une chance, mais je crois qu'ils manquent de personnel à cause de la grippe... »

— Je suis désolé, lança Roger.

— Je vous en prie, répondit-elle en souriant. Disons qu'il y avait une grande place vide dans ma vie, et je suis vraiment heureuse d'avoir de quoi la remplir ici. » Elle jeta un nouveau coup d'œil sur sa montre et se leva précipitamment en disant : « Je vais avoir la responsable du service sur le dos, mais dites-moi, ne voulez-vous pas que je vous apporte quelque chose ? Un livre ? De la musique ? Vous savez, vous avez le monde entier à vos ordres, y compris moi.

— Non, rien du tout », lui répondit Roger. Il était sincère. « Mais je vous remercie. Comment se fait-il que vous ayez voulu venir ici ? »

Elle le regarda d'un air songeur, les lèvres légèrement arquées.
« J'avais un peu entendu parler du programme, ici, étant donné que

j'ai passé dix ans dans la médecine aérospatiale en Californie. Et je savais qui vous étiez, colonel Torraway. Vous pensez ! Sur mon mur, j'avais votre photo, quand vous avez sauvé les Russes. Vous ne vous imaginez pas le rôle actif que vous avez joué dans certains de mes rêves, colonel Torraway. »

Souriante, elle se retourna et arrivée à la porte, s'arrêta.

« Pouvez-vous me rendre un service ? »

Roger fut étonné.

« Bien sûr. Quoi ? »

— Eh bien, j'aimerais avoir une photo plus récente, et vous savez qu'on ne plaisante pas ici avec les questions de sécurité. Si j'arrive à introduire un appareil, est-ce que je pourrai prendre une photo de vous en vitesse ? Juste pour avoir quelque chose à montrer à mes petits-enfants, si j'en ai un jour.

— Vous allez vous faire tuer si vous vous faites prendre, Sulie », protesta Roger.

Elle fit un clin d'œil.

« Je tenterai ma chance, ça en vaut la peine. Merci. »

Après son départ, Roger s'efforça de repenser à sa castration et à la manière dont on l'avait trompé, mais pour quelque obscure raison tout cela lui paraissait à présent moins pesant. Par surcroît, il n'eut pas trop de temps à sa disposition car Sulie lui apporta un peu plus tard un repas à faible taux résiduel, un sourire et la promesse de revenir le lendemain matin. Clara Bly lui donna ensuite un lavement, puis il regarda en s'étonnant trois hommes identiques dotés chacun d'une belle moustache entrer dans la pièce et passer le moindre centimètre carré de plancher, de mur et de meuble au détecteur de métal et au balai électronique. C'était la première fois qu'il les voyait, et lorsque Brad entra, ils demeurèrent dans la pièce et s'assirent sur des chaises qui venaient d'être apportées, silencieux et attentifs.

Brad, semblait-il, n'était pas tout bonnement souffrant. Il paraissait également très inquiet.

« Bonjour, Roger, dit-il. On peut dire que tu nous as fait peur, toi ! C'est de ma faute, j'aurais dû être disponible, mais cette satanée grippe...

— Je m'en suis finalement sorti », lui dit Roger qui, tandis qu'il étudiait son visage relativement banal, se demandait pourquoi il n'éprouvait ni fureur, ni rancune.

« Maintenant, reprit Brad en tirant une chaise, il va falloir qu'on te donne du travail. Nous avons déphasé une partie de tes circuits médiateurs pour le moment. Quand ils seront de nouveau tous activés, il faudra que nous limitions tes informations sensorielles, pour te permettre d'aborder un environnement complet petit à petit. Et Kathleen est impatiente de commencer tes séances de rééducation,

c'est-à-dire comment te servir de tes muscles et tout cela. » Il lança un regard aux trois spectateurs silencieux, et Roger crut lire sur son visage une terreur soudaine.

« Je pense que je suis prêt, dit-il.

— Oh ! j'en suis sûr, répondit Brad, surpris. Est-ce qu'on ne t'a pas donné un relevé de tes mesures ? Tu fonctionnes comme une montre à dix-sept carats, Roger. Tout le travail chirurgical est terminé. Tu as tout ce qu'il te faut. » Il se rabattit sur sa chaise et examina son patient. « Je peux dire... » il sourit « ... que tu es une œuvre d'art, Roger, et que je suis l'artiste. Je regrette simplement de ne pas pouvoir te voir sur Mars parce que là-bas, fiston, tu seras chez toi. »

L'un des spectateurs s'éclaircit la gorge et dit :

« Je crois que l'heure est venue, docteur Bradley. »

À cet instant, le visage de Brad reprit son expression inquiète.

« Je suis à vous. Sois prudent, Roger ; je reviendrai te voir plus tard. »

Comme il partait, les trois agents du gouvernement sur ses pas, Clara Bly entra et s'affaira dans la pièce.

Le mystère s'éclaircit soudain ; Roger devina.

« Dash vient me voir.

— Dans le mille, souffla Clara. Je crois que toi, tu peux le savoir ; mais *moi*, je n'en avais pas le droit. Ils s'imaginent que c'est un secret, mais quel genre de secret, quand ils mettent tout l'hôpital sens dessus dessous ? Quand j'ai pris mon service, il y avait déjà des types comme ceux-là partout.

— Quand viendra-t-il ici ? demanda Roger.

— Alors ça, c'est vraiment secret – en ce qui me concerne du moins. »

Mais le secret ne tint pas longtemps ; moins d'une heure après, précédé de quelques saluts silencieux mais significatifs, le président des États-Unis entra, suivi du valet de pied que Roger avait déjà vu à bord de l'appareil présidentiel, mais qui cette fois l'accompagnait en tant que garde du corps.

« Je suis très heureux de vous revoir », lui dit le Président en tendant la main. C'était la première fois qu'il voyait la version revue et corrigée de l'astronaute, et la peau légèrement luisante, les gros yeux à facettes, les ailes mouvantes durent certainement lui paraître étranges, mais sur son visage parfaitement discipliné, on ne put lire qu'amitié et plaisir.

« J'ai fait une halte il n'y a pas longtemps pour dire bonjour à votre charmante épouse, Dorrie. J'espère qu'elle m'a pardonné d'avoir détruit son vernis à ongles le mois dernier, j'ai oublié de lui demander. Mais comment vous sentez-vous ? »

Ce que ressentait Roger, c'était une fois de plus un sentiment de

stupéfaction en constatant avec quelle minutie le Président avait préparé sa venue, mais il répondit simplement :

« Bien, monsieur le Président. »

Le Président inclina la tête vers son garde du corps sans le regarder.

« John, avez-vous ce petit paquet pour le colonel Torraway ? C'est quelque chose que Dorrie m'a demandé de vous apporter, vous pourrez l'ouvrir après notre départ. » Le garde du corps déposa sur la table de chevet une boîte emballée dans du papier blanc et presque dans un même mouvement, avança une chaise au moment où le Président chercha à s'asseoir. « Roger, dit ce dernier en serrant les plis de ses bermudas, je sais qu'avec vous, je peux être franc. Aujourd'hui, vous représentez tout ce que nous avons, et nous avons besoin de vous. Les indices empirent de jour en jour. Les Asiatiques n'arrêtent pas de chercher la bagarre, et j'ignore combien de temps nous allons encore pouvoir tenir avant de leur donner satisfaction. Il faut que nous vous mettions sur Mars, et il faut que vous fonctionniez une fois que vous y serez. Je ne peux pas vous dire à quel point c'est important.

— Je crois que je comprends, monsieur, répondit Roger.

— Je pense qu'effectivement, vous comprenez, d'une certaine manière. Mais est-ce que vous saisissez cela au fond de vous-même ? Réalisez-vous que de toute une génération, vous êtes pour ainsi dire le seul homme, ou mettons l'un des deux hommes qui se trouvent un jour placés dans une situation si grave pour l'humanité tout entière que même dans leur propre tête, ce qui leur arrive n'a pas une importance comparable ? Voilà quelle est votre position, Roger. » Et le Président ajouta d'un ton affligé : « Je sais qu'on a pris certaines libertés avec votre personne, qu'on vous a imposé des sacrifices sans vous donner une chance de dire oui, non ou peut-être. Qu'on ne vous a même pas prévenu. Une sordide façon de traiter un être humain, et surtout quelqu'un qui représente autant que vous, et qui mérite autant d'égards. J'ai déjà passé un sérieux savon à quelques types d'ici à cause de cela, et si vous avez d'autres responsables à me fournir, n'hésitez pas à m'appeler quand vous voudrez, je me ferai un plaisir de leur botter les fesses. Il vaut mieux que ce soit moi qui le fasse, parce qu'avec les muscles d'acier qu'on vous a donnés, vous seriez capable d'endommager irrémédiablement le beau petit arrière-train de quelques infirmières. Vous permettez que je fume ?

— Comment ? Oh ! bien sûr, monsieur le Président.

— Merci. » Quand le Président tendit le bras, le valet de pied lui présentait déjà d'une main un étui à cigarettes ouvert et de l'autre un briquet rougeoyant. Il aspira une profonde bouffée et se pencha en arrière. « Roger, je vais vous dire ce que, d'après moi, vous avez en tête. Vous êtes en train de vous dire « le vieux Dash est politicien

jusqu'au bout des ongles, plein de foutaises et de promesses, et il veut que je sorte les marrons du feu à sa place, il est en train de m'avoir. Tout ce qu'il veut, c'est ce qu'il peut tirer de moi. » Jusque-là, est-ce bien ça ?

— Mais... non, monsieur le Président ! Enfin... en partie, si. »

Le Président hocha la tête et observa d'un ton prosaïque :

« Il faudrait être fou pour ne pas le penser en partie. C'est entièrement vrai, vous savez, à un détail près. Il est vrai que je serais prêt à vous promettre n'importe quoi, à vous raconter tous les mensonges imaginables pour vous envoyer sur Mars. Mais ce qui est également vrai, c'est que vous nous tenez tous par les couilles, Roger. On a *besoin* de vous. Il va y avoir une guerre si nous ne faisons rien pour l'empêcher, mais les rapports tendanciels indiquent que le seul moyen de l'empêcher, c'est de vous envoyer sur Mars. Ne me demandez pas pourquoi, je ne fais que m'aligner sur ce que me communiquent les spécialistes qui, eux, me déclarent que leurs conclusions sont fournies par les ordinateurs. »

Les ailes de Roger remuaient sans cesse, mais ses yeux ne quittaient pas le Président.

« Comme vous le voyez, reprit gravement celui-ci, je me mets à votre disposition, Roger. Dites-moi ce que vous voulez, et je peux vous garantir que vous l'aurez. Vous pouvez décrocher ce téléphone à n'importe quelle heure, jour et nuit, et on vous mettra en rapport avec moi. Si je suis en train de dormir, vous n'avez qu'à me réveiller. Si ça peut attendre, laissez un message. Il n'est plus question qu'on se foute de votre gueule ici, et si ça se reproduit, vous me le dites et je réglerai la question. » Il se leva lentement et ajouta en souriant : « Et savez-vous ce que les livres d'histoire diront de moi ? FitzJames Deshatine, 1943-2026, quarante-deuxième président des États-Unis. Durant son gouvernement, la race humaine établit sa première colonie autonome sur une autre planète. Voilà à quoi j'aurai droit, Roger – si j'ai de la chance – et vous êtes le seul qui puissiez me l'offrir.

« Bien, dit-il en gagnant la porte, j'ai un gouverneur qui m'attend pour une conférence à Palm Springs ; il y a six heures que je devais y être, mais je me suis dit que vous étiez beaucoup plus important qu'eux. Embrassez Dorrie pour moi, et n'oubliez pas de m'appeler. Pour dire bonjour, si vous n'avez pas de réclamations à faire. Quand vous voulez. »

Et il quitta un astronaute aux yeux ébahis.

Roger estima que quel que fût l'angle sous lequel il considérerait la chose, la visite avait été particulièrement spectaculaire. Il se sentait à présent aussi satisfait qu'impressionné. Même en comptant 99 p. 100 de fadaises, le restant lui paraissait flatteur et substantiel.

La porte s'ouvrit devant Sulie Carpenter, qui paraissait quelque

peu inquiète. Elle tenait à la main une photographie encadrée.

« J'ignorais que vous alliez avoir une telle visite. Voulez-vous ceci ? »

C'était une photo dédiée du Président : « Pour Roger, de la part de son admirateur, Dash. »

« Je crois que oui, répondit Roger. Pouvez-vous la mettre au mur ? »

— Les photos de Dash, vous pouvez les accrocher vous-même, elles se fixent toutes seules. Je la mets ici ? » Elle la pressa contre le mur près de la porte et recula de quelques pas pour admirer le résultat, puis après avoir jeté un coup d'œil prudent autour d'elle, elle fit un clin d'œil et sortit de son tablier un appareil de photo noir, plat, pas plus gros qu'un paquet de cigarettes. Elle lui dit : « Souriez. Attention, le petit oiseau va sortir... » Et la photo fut prise. « Vous n'irez pas me dénoncer, hein ? D'accord. Bien, il faut que j'y aille – je ne suis pas de service en ce moment, mais je voulais passer vous voir. »

Roger se rallongea, les bras croisés. Sa situation prenait une tournure relativement intéressante. Non qu'il eût oublié la douleur éprouvée à la découverte de sa castration, non qu'il eût cessé de songer à Dorrie, mais ces deux préoccupations ne le torturaient plus désormais. Par-dessus, il y avait trop d'idées nouvelles et plus plaisantes.

L'évocation de Dorrie lui rappela que celle-ci lui avait fait remettre un cadeau. Il le déballa. C'était une tasse de porcelaine aux teintes mûres, ornée d'une corne d'abondance débordant de fruits. Et il trouva également un mot disant : « C'est une façon de te dire que je t'aime. » C'était signé *Dorrie*.

Tous les signaux de Torraway étaient désormais stables, et nous nous apprêtions à mettre en phase les circuits médiateurs.

Cette fois-ci, Roger bénéficia d'une préparation consciencieuse ; après les remontrances présidentielles dont une part copieuse lui avait été adressée, Brad s'amenda, fit preuve de diligence et demeura constamment à ses côtés. De notre côté, nous déployâmes une unité pour surveiller la mise en phase des circuits, et une autre pour répercuter les données d'entrée et de sortie du 3070 de Tonka sur le nouvel ordinateur dorsal à Rochester, État de New York. Malheureusement, le Texas et l'Oklahoma étaient actuellement touchés par une de leurs pénuries d'électricité périodiques, ce qui entravait le traitement de l'information par les machines, tandis que le personnel humain souffrait toujours du récent passage de la grippe. Nous étions donc en nombre insuffisant.

De plus, d'autres exigences se manifestèrent. La fiabilité de chaque composant de l'ordinateur dorsal atteignait 99,999999 pour 100 or le nombre de composants se situait aux environs de dix puissance huit. De nombreux éléments de secours avaient été prévus, ainsi qu'une complète panoplie de circuits transversaux, de manière à préserver, en cas de défaillance dans trois ou quatre sous-programmes importants, une capacité suffisante pour Roger. Mais ces précautions ne donnèrent pas entière satisfaction, car des analyses démontrèrent qu'il y avait une chance sur dix pour qu'une défaillance de circuit grave survînt en l'espace d'une demi-année martienne.

Il fut donc décidé de construire et de mettre sur orbite autour de Mars un 3070 normal reproduisant trois fois les fonctions de l'ordinateur dorsal. Il ne serait cependant pas aussi efficace que ce dernier, car si l'ordinateur dorsal était entièrement en panne Roger ne pourrait utiliser l'appareil satellisé que la moitié du temps, lorsque sa position orbitale au-dessus de l'horizon permettrait les liaisons radio. Le décalage maximum serait alors d'un centième de seconde, ce qui était tolérable, mais Roger devrait se tenir dehors, ou sinon se servir d'une antenne extérieure.

Une autre raison rendait nécessaire la mise sur orbite de cet ordinateur de secours : il y avait un risque élevé de défaillances. Le 3070 satellisé et l'ordinateur dorsal, protégés par un épais bouclier, franchiraient au lancement les ceintures de Van Allen, puis seraient exposés au vent solaire. Celui-ci serait suffisamment faible pour être supportable lorsqu'ils parviendraient à proximité de Mars – sauf s'il se produisait des éruptions dont les particules chargées auraient toutes chances d'endommager gravement les deux appareils en détériorant l'information des mémoires centrales et auxiliaires. L'ordinateur dorsal serait alors incapable de se défendre, mais le 3070 disposait, lui, d'une capacité de réserve lui permettant de procéder en permanence à des ajustements et à des corrections. En période de disponibilité (or son temps de disponibilité représenterait jusqu'à 90 pour 100 de son temps de fonctionnement, même quand Roger le solliciterait) il pourrait comparer l'information contenue dans chacun de ses trois niveaux de mémoire identiques. Si la moindre donnée différait des données correspondantes dans les autres niveaux, l'ordinateur vérifierait la comptabilité de l'information environnante. Si tous les éléments se révélaient compatibles, il examinerait alors les trois niveaux et alignerait le bit aberrant sur ses deux homologues. Et si deux bits n'étaient pas conformes, il s'efforcerait de comparer sa mémoire centrale avec celle de l'ordinateur dorsal.

Nous ne pouvions pas nous permettre davantage de redondance[3], mais c'était déjà beaucoup et dans l'ensemble, nous estimâmes le résultat très satisfaisant.

Il était certain que le 3070 en orbite aurait un très grand besoin d'énergie. Nous calculâmes donc sa consommation maximale probable, ainsi que le pire rendement probable d'un ensemble raisonnable de panneaux solaires. Conclusion : la marge était trop faible. Un ordre prioritaire permit aussitôt de réquisitionner l'un des générateurs magnétohydrodynamiques de Raytheon, et plusieurs équipes furent dépêchées sur la Route 128 pour le modifier en prévision du lancement dans l'espace et lui permettre de fonctionner en automatique lorsqu'il serait en orbite autour de Mars. Le 3070 et le M.H.D. une fois satellisés autour de la planète, s'arrimeraient l'un à l'autre. Le générateur fournirait à l'ordinateur toute l'énergie requise et enverrait le surplus par micro-ondes à Roger, sur la surface de Mars. Cette énergie supplémentaire serait très utile au cyborg ; il pourrait s'en servir soit pour alimenter ses propres composants mécaniques et électroniques, soit pour faire fonctionner un appareil qu'il installerait sur le sol de la planète.

Lorsque toutes ces dispositions eurent été prises, nous eûmes de la peine à croire qu'elles ne nous aient pas paru indispensables dès le début. On ne s'en faisait pas, alors ! Nous exigeâmes et obtînmes sur-le-champ tous les renforts nécessaires. Tulsa se passa d'éclairage deux soirs par semaine pour que nous puissions disposer des réserves d'énergie désirées, et les Jet Propulsion Laboratories[4] durent nous prêter tout leur personnel de médecine spatiale.

Nous abreuvâmes de paramètres les deux nouveaux ordinateurs, c'est-à-dire le bloc dorsal de Rochester et le 3070 de secours expédié d'urgence à Merritt Island. Une série d'erreurs et de glissements se donnèrent joyeusement la chasse d'un appareil à l'autre, mais nous parvînmes à les traquer, à les isoler puis à les rectifier ; nous respections notre emploi du temps.

À l'extérieur, bien entendu, le monde n'était pas aussi gai.

À l'aide d'une bombe au plutonium artisanale confectionnée avec des matériaux détournés du surgénérateur de Carmarthen, les nationalistes gallois avaient détruit les casernes de Hyde Park ainsi que presque tout le quartier de Knightsbridge. En Californie, un gigantesque incendie ravageait les monts des Cascades alors que les hélicoptères de lutte contre le feu étaient cloués au sol par la pénurie de carburant, une folle épidémie de variole avait dépeuplé Poona et s'étendait déjà à Bombay, tandis que l'on signalait des cas de Madras à Delhi et que ceux qui en avaient la possibilité fuyaient devant le fléau. Les Australiens avaient décrété la Mobilisation Rouge, la N.A.P. avait demandé une réunion d'urgence du Conseil de sécurité de l'O.N.U. et Le Cap était en état de siège.

Tout cela correspondait aux prévisions des graphiques. N'ignorant rien de la situation générale, nous poursuivions notre travail. Quand

une infirmière, un technicien prenaient le temps de s'inquiéter à ce sujet, les consignes du Président étaient là pour rassurer les cœurs. Sur chaque tableau d'affichage et dans presque tous les laboratoires et ateliers, on pouvait lire une citation de Dash :

Occupez-vous de Roger Torraway et je m'occuperai du reste du monde.

FITZJAMES DESHATINE

Ces assurances ne nous étaient cependant pas nécessaires, car nous connaissions l'importance de notre tâche. La survie de notre race en dépendait, et en comparaison de cela, rien d'autre ne comptait.

Roger s'éveilla dans une nuit totale.

Il venait de faire un rêve qui s'était par moments étrangement mêlé à la réalité. Ce songe l'avait reporté à un jour très lointain où lui, Dorrie et Brad étaient allés en voiture au lac Texoma retrouver des amis qui possédaient un voilier. Le soir, tandis que la lune immense se levait au-dessus des flots, ils avaient chanté, accompagnés par Brad à la guitare. Ayant eu l'impression d'entendre de nouveau la voix de Brad, il tendit l'oreille tandis que son esprit s'arrachait au sommeil, mais il ne perçut rien.

Il ne perçut rien du tout, chose extrêmement étrange. Pas le moindre son, pas même le cliquetis et le bourdonnement des appareils de télémesure le long du mur, pas même un chuchotement dans le couloir, à l'extérieur. Il eut beau essayer de solliciter l'extraordinaire sensibilité de ses nouvelles oreilles, il ne parvint pas à saisir le moindre son. En outre, il ne vit pas la moindre lumière, pas la moindre couleur où que ce fût, à l'exception du terne rougeoiement diffus de son propre corps, et celui, tout aussi sombre, des plinthes de la pièce.

Dans un mouvement nerveux et impatient, il voulut bouger, et s'aperçut qu'il était lié à son lit.

Durant un instant, la terreur lui envahit l'esprit : il était pris au piège, impuissant, seul. L'avait-on déconnecté ? Avait-on délibérément oblitéré ses sens ? Que se passait-il ?

De nouveau, une petite voix parla près de son oreille :

« Roger ? C'est moi, Brad. D'après tes appareils, tu es réveillé. »

Submergé par une vague de soulagement, il bredouilla :

« Oui... qu'y a-t-il ? »

— On t'a placé dans un environnement de privation sensorielle. À part ma voix, entends-tu quelque chose ?

— Pas un son, répondit Roger. *Absolument rien.*

— Et la lumière ? »

Roger signala la faible lueur due à la chaleur.

« C'est tout.

— Bien, dit Brad, nous allons t'expliquer de quoi il s'agit : on va te laisser assimiler ton nouveau sensorium petit à petit. Des sons simples, des motifs simples. Il y a un projecteur de diapositives dans le mur derrière toi et un écran près de la porte – tu ne le vois pas, bien entendu, mais il est là. Ce que nous allons faire, c'est – attends un instant, Kathleen veut absolument te parler. »

Il perçut de légers bruits de frottement étouffés, puis la voix de Kathleen Doughy :

« Roger, cet imbécile a oublié une chose importante La privation sensorielle est dangereuse, tu le sais.

— Je l'ai entendu dire, admit Roger.

— Selon les experts, le plus pénible, c'est lorsqu'on se sent impuissant à y mettre fin. Aussi, dès que tu commences à te sentir mal, tu n'as qu'à parler : il y aura toujours quelqu'un ici pour te répondre. Ce sera Brad, ou moi, ou Sulie Carpenter, ou Clara.

— Êtes-vous tous là en ce moment ?

— Oh ! oui, sans compter Don Kayman, le général Scanyon et, mon Dieu, la moitié du personnel. Ce n'est pas la compagnie qui te manquera, Roger, je te le promets. Bon, et maintenant j'aimerais savoir si ma voix te pose des problèmes. »

Il réfléchit avant de répondre :

« Je ne remarque rien, sinon que ta voix ressemble un peu au grincement d'une porte.

— C'est mauvais signe.

— Je ne pense pas. Tu as toujours eu une voix comme ça, Kathleen.

— De toute façon, je me tairai d'ici une minute, dit-elle en riant. Et la voix de Brad ?

— Je n'ai rien remarqué. Ou du moins, je ne suis pas sûr. Je crois que j'étais en train de rêver et j'ai eu un instant l'impression de l'entendre chanter *Aura Lee* avec sa guitare. »

Brad intervint :

« Voilà qui est *intéressant*, Roger ! Et maintenant ?

— Non, en ce moment ta voix est normale.

— En tout cas, tes relevés sont bons. Bien, on reviendra là-dessus plus tard. Pour l'instant, nous allons te faire assimiler des données visuelles très simples et pures. Comme le dit Kathleen, tu pourras parler quand tu voudras, on te répondra. Mais pendant une bonne partie du temps, on ne parlera pas. Il faut que les circuits visuels puissent s'adapter avant qu'on ne complique les choses en fournissant en même temps des informations visuelles et sonores, tu vois ce que je

veux dire ?

— Allez-y », fit Roger.

Il n'y eut pas de réponse, mais un instant plus tard un point lumineux pâle apparut contre le mur, en face de lui.

Il n'avait rien de vif, et Roger estima qu'avec ses yeux naturels, il aurait été incapable de le voir, tandis que là il le distinguait nettement et parvenait, en dépit de l'air filtré qui circulait dans l'hôpital, à apercevoir le léger pinceau de lumière du projecteur logé dans le mur au-dessus de la tête de son lit.

Durant un long moment, il ne se passa rien d'autre, et Roger attendit aussi patiemment que possible.

De longues minutes s'écoulèrent encore.

N'y tenant plus, il finit par dire :

« D'accord, je vois ce que c'est. C'est un point. Je n'ai pas cessé de le regarder, mais ce n'est qu'un point. Et j'observe, ajouta-t-il en tournant la tête à gauche et à droite, qu'il réfléchit suffisamment de lumière pour que je puisse très légèrement distinguer le reste de la pièce, mais cela s'arrête là. »

Lorsque Brad parla, sa voix retentit comme le tonnerre.

« C'est bon, Roger, attends et on va te donner quelque chose d'autre.

— Oh ! Pas si fort, veux-tu ?

— Je ne parle pas plus fort qu'avant, objecta Brad dont la voix s'était en fait réduite à ses proportions habituelles.

— D'accord, d'accord », bougonna Roger. Il commençait à s'ennuyer profondément. Au bout d'un moment, un second point lumineux apparut à quelques centimètres du premier. Les deux points demeurèrent ainsi durant une longue période, puis un trait les joignit brusquement.

« C'est bien monotone, se plaignit-il.

— C'est prévu. » Il s'agissait, cette fois, de la voix de Clara Bly.

« Bonjour, lui dit Roger. Écoutez, je commence à voir assez bien maintenant, avec toute la lumière qu'on me donne. À quoi servent tous ces fils que vous m'avez branchés ?

— C'est ta télémesure, Roger, lui répondit Brad. C'est la raison pour laquelle on t'a sanglé, pour que tu n'embrouilles pas tout en te retournant. Tout est commandé à distance, tu sais – il a fallu qu'on sorte presque tout de ta chambre.

— Je m'en suis rendu compte. C'est bon, continuez. »

Mais l'exercice demeura tout aussi ennuyeux. Les images n'étaient pas destinées à occuper l'esprit, et pour être importantes, elles n'en étaient pas moins monotones au possible. Après une interminable série de figures lumineuses à la géométrie très simple, alors que la puissance du projecteur avait été réduite au minimum afin de laisser

le reste de la pièce dans la pénombre, on commença à lui proposer des sons : des déclics, des *bip* d'oscillomètre, un carillon et le sifflement d'un instrument électronique.

Autour, le personnel se relayait, ne s'arrêtant que lorsque les appareils indiquaient que Roger avait besoin de sommeil, de nourriture ou d'un urinal, mais ces besoins étaient peu fréquents. Bientôt, Roger fut capable de trouver, au plus léger des signes, qui assurait sa surveillance : l'intonation à peine moqueuse de la voix de Brad, qu'il n'entendait que lorsque Kathleen Doughty se trouvait dans la pièce, ou le gazouillis plus lent, plus affectueux, semblait-il, des bandes magnétiques lorsque c'était Sulie Carpenter qui contrôlait ses appareils. Il découvrit que sa notion du temps n'était pas la même que celle des personnes qui se trouvaient autour de lui, que celle qui existait dans la « réalité », quelle qu'elle fût.

« C'est prévisible, Roger, lui répondit la voix lasse de Brad lorsqu'il signala ce détail. Mais si tu t'exerces, tu t'apercevras que tu peux contrôler cet effet avec ta volonté. Si tu le veux, tu peux compter les secondes comme un métronome. Ou bien aller plus vite, ou plus lentement suivant tes besoins.

— Comment dois-je faire ? demanda Roger avec impatience.

— Mais bon sang ! rugit Brad, c'est ton corps ! Apprends donc à t'en servir. » Puis il ajouta rapidement, regrettant de s'être laissé emporter : « Tout comme tu as appris à bloquer ta vue. Fais des essais jusqu'à ce que tu trouves. Mais maintenant, ouvre bien tes oreilles, je vais te jouer une sonate de Bach. »

Et le temps passa tout de même, mais lentement, péniblement. Il y eut de longues périodes durant lesquelles sa notion faussée du temps lui permit, paradoxalement, de moins s'ennuyer, et des périodes où, malgré lui, il se prit à songer de nouveau à Dorrie. L'espoir que lui avait procuré la visite de Dash, le souci et l'affection plaisante que Sulie Carpenter témoignait à son égard étaient de bonnes choses, mais qui ne duraient pas éternellement. Tandis que Dorrie était la réalité de ses rêves, et lorsque son esprit se trouvait suffisamment délesté pour vagabonder, c'était vers Dorrie qu'il s'en allait errer. Dorrie et les premières et joyeuses années qu'ils avaient passées ensemble, Dorrie et l'horrible torture de savoir qu'il n'était plus assez homme pour pouvoir jamais satisfaire ses besoins sexuels, Dorrie et Brad...

La voix de Kathleen Doughty le secoua brutalement :

« Je me demande ce que tu es en train de faire, Roger, mais tous tes signes vitaux s'affolent. Arrête.

— D'accord », grommela-t-il. Il chassa Dorrie de sa tête et songea à la voix aigre mais bienveillante de Kathleen, à ce que lui avait déclaré le Président, à Sulie Carpenter. Il se contraignit au calme.

Et pour le récompenser, on lui projeta la photo d'un bouquet de

violettes, tout en couleurs.

X

LES ENTRECHATS DE L'HOMME CHAUVE-SOURIS

SOUDAIN, chose incroyable, il ne resta plus que neuf jours. Le père Kayman frissonnait dans le froid devant le condominium^[5] ecclésiastique en attendant qu'on vînt le chercher et le conduire au centre de recherches. La pénurie de pétrole s'était en effet considérablement aggravée au cours des deux dernières semaines à la suite des combats au Moyen-Orient et des actions des Combattants de la Liberté Écossais qui avaient fait sauter les pipelines de la mer du Nord. Si certains silos de missiles manquaient de carburant pour pouvoir expédier leurs engins, le projet bénéficiait d'autorisations prioritaires pour obtenir tout ce qui lui était nécessaire, mais on avait demandé à tous les membres du personnel d'éteindre les lumières, de partager leurs véhicules, de baisser le thermostat chez eux et de moins regarder la TV. Une précoce tempête de neige avait recouvert les plaines de l'Oklahoma, et devant le condominium un séminariste mal réveillé dégageait la neige du trottoir. Une neige peu abondante, se dit Kayman, et qui n'avait pas bel aspect. Était-elle grise, ou était-il victime de son imagination ? Se pouvait-il que les cendres des forêts embrasées de l'Oregon et de la Californie eussent souillé la neige à deux mille cinq cents kilomètres de là ?

Brad fit brusquement retentir son avertisseur strident, et Kayman sursauta.

« Excuse-moi, dit-il en montant et en refermant la portière. Dis, ne devrait-on pas prendre ma voiture la prochaine fois ? Elle consomme beaucoup moins que ton mastodonte. »

Brad haussa les épaules d'un air maussade et jeta un coup d'œil sur son rétroviseur. Un autre hovercar, un modèle de sport plus rapide et léger, étaient en train de prendre le virage en tanguant, derrière eux.

« De toute façon, je roule pour deux, dit-il. C'est le même que celui qui me filait le train mardi dernier. Ils commencent à se laisser aller, ou alors ils veulent à tout prix me faire savoir que je suis suivi. »

Kayman lança un regard par-dessus son épaule ; le véhicule qui les suivait ne se souciait nullement, en effet, d'être discret.

« Est-ce que tu sais qui c'est, Brad ?

— Quelle question ! »

Kayman ne dit rien ; sa question était bel et bien ridicule. Au cours d'une entrevue d'une demi-heure dont Brad se rappelait clairement chaque pénible seconde, le Président lui avait signifié qu'en aucune circonstance il ne devait folâtrer avec la femme du monstre. Et depuis, il y avait toujours quelqu'un sur ses talons, afin qu'il n'oublie pas.

Mais Kayman n'avait guère envie de discuter de cela avec Brad ; il alluma la radio et capta un bulletin d'informations. Ils écoutèrent quelques minutes le compte rendu censuré et malgré tout accablant de divers désastres qui frappaient la planète, jusqu'au moment où Brad, sans un mot, coupa d'un geste nerveux. Puis ils glissèrent en silence sous le ciel de plomb, et parvinrent un peu plus tard au grand bâtiment rectiligne blanc perdu dans la plaine désolée.

Mais à l'intérieur, la grisaille était bannie : l'éclairage était vif, les visages usés, parfois soucieux, mais vivants. Ici, songea Kayman, il existait au moins un sens de l'accomplissement et de l'utilité. Le projet n'accusait pas de retard.

Et dans neuf jours, le vaisseau martien serait lancé, et il serait à son bord.

Kayman n'avait pas peur de partir, car il avait modelé sa vie en prévision de cet instant depuis le jour où, alors qu'il venait d'entrer au séminaire, il s'était rendu compte qu'il pouvait servir Dieu ailleurs qu'en chaire et avait été encouragé par son père supérieur à entretenir son intérêt pour tous les cieux, qu'il s'agît de ceux de l'astrophysique ou de ceux de la théologie. Néanmoins, cette perspective le préoccupait.

Il ne se sentait pas prêt, il avait l'impression que le monde lui-même n'était pas prêt pour cette aventure. Tout cela lui paraissait étonnamment improvisé, en dépit des préparatifs qui s'effectuaient depuis une éternité, et auxquels il avait lui-même collaboré. Même l'équipage n'avait pas encore été choisi. Roger partait, bien entendu, puisqu'il était *la raison d'être*^[6] de tout le projet. Kayman partait également, cette décision avait été définitivement prise. Mais le choix des deux autres pilotes n'était que provisoire. Kayman avait fait leur connaissance et les avait trouvés sympathiques. Ils figuraient parmi les meilleurs éléments de la N.A.S.A., et l'un d'entre eux avait participé à une mission à bord d'une navette avec Roger, huit ans auparavant. Mais il y avait quinze autres noms sur la courte liste des candidats retenus ; Kayman ne les connaissait pas tous, il savait seulement qu'ils étaient nombreux. Vern Scanyon et le directeur général de la N.A.S.A. étaient allés spécialement à Washington pour raisonner le Président et lui demander de confirmer leur choix, mais Dash, pour des raisons

connues de lui seul, s'était réservé le droit de prendre la décision finale et ne leur avait pas encore donné son accord.

La seule chose qui semblait être tout à fait prête pour l'aventure était, paradoxalement, le maillon qui avait naguère suscité le plus de doutes : Roger lui-même.

La rééducation s'était admirablement passée. Roger était maintenant parfaitement capable de se déplacer d'un bout à l'autre du centre, allant de la pièce qui restait toujours « sa chambre » au caisson de simulation, aux salles d'exercices et d'essais, à n'importe quel endroit. Tout le personnel avait désormais l'habitude de voir la grande créature aux ailes noires courir à petits bonds dans les couloirs, reconnaître un visage avec ses immenses yeux à facettes et lancer un « bonjour ! » cordial d'une voix monocorde. Durant plus d'une semaine, on venait de le confier à Kathleen Doughty ; son sensorium semblant être parfaitement maîtrisé, l'heure était en effet venue d'exploiter toutes les ressources de sa musculature. Elle avait donc fait venir un aveugle, un danseur de ballet et un ancien paraplégique, et tandis que Roger commençait à élargir ses horizons, ils lui servirent de tuteurs. Le danseur de ballet n'avait plus rien d'une étoile, mais il avait connu son heure de gloire et eu Nouréev et Dolin pour maîtres. L'aveugle n'était plus aveugle. Il n'avait pas d'yeux, mais son système optique avait été remplacé par des senseurs très proches de ceux de Roger ; ils purent donc échanger leurs impressions sur les subtilités de la manipulation des paramètres de leur vision. Le paraplégique se déplaçait aujourd'hui sur des membres motorisés qui préfiguraient ceux de Roger ; il avait eu un an pour apprendre à s'en servir. Roger et lui firent des exercices de ballet ensemble.

Ils ne travaillaient pas toujours ni tout à fait physiquement ensemble, car l'ancien paraplégique, qui s'appelait Alfred, était encore bien plus humain que Roger Torraway ; certains traits en témoignaient, et notamment un irrésistible besoin d'air. Aussi, lorsque Kayman et Brad pénétrèrent dans la chambre de contrôle pressurisée du caisson de simulation, ils virent Alfred en train de faire des entrechats d'un côté de la grande double paroi de verre tandis que Roger, à l'intérieur du caisson presque dépourvu d'air, copiait ses mouvements sur ceux de son professeur. Kathleen Doughty marquait la cadence et les haut-parleurs diffusaient la valse en *la majeure* des *Sylphides*. Vern Scanyon était assis à califourchon sur une chaise près du mur, les mains sur le dossier et le menton sur les mains. Brad se dirigea aussitôt vers lui et ils entamèrent une conversation inaudible.

Don Kayman trouva près de la porte une place où s'asseoir. Le paraplégique et le monstre faisaient des bonds incroyablement rapides, en battant si vite des pieds que l'œil ne suivait pas. Kayman trouva que la musique ne convenait guère, mais ni l'un ni l'autre ne

semblaient s'en soucier. Quant au danseur de ballet il les contemplait d'un regard difficile à déchiffrer, mais Kayman songea qu'il aurait aimé être un cyborg. Avec de pareils muscles, il aurait pu accaparer n'importe quelle scène dans le pays.

Cette idée l'amusa un peu, mais pour quelque obscure raison, il se sentit mal à l'aise. Il ne tarda pas à se rappeler : c'était à cet endroit précis qu'il était assis lorsque Willy Hartnett était mort devant ses yeux.

Cela lui paraissait si lointain... Il y avait à peine une semaine que Brenda Hartnett était venue avec ses enfants lui dire au revoir, ainsi qu'à sœur Clotilde, mais ils l'avaient déjà presque totalement oubliée. La vedette du spectacle, c'était maintenant le monstre qui s'appelait Roger, et la mort, aussi récente fût-elle, d'un autre monstre au même endroit appartenait au passé.

Kayman prit son rosaire et se mit à égrener les quinze *Je vous salue Marie*. Tandis qu'une partie de lui-même répétait les prières, une autre prenait conscience du toucher massif, chaud et agréable des perles d'ivoire et du contraste acéré qu'offraient les perles de cristal. Il avait réfléchi puis décidé d'emporter avec lui, sur Mars, le présent du Saint Père. « J'espère qu'il en reviendra intact, se dit-il, et il ajouta aussitôt, j'espère que j'en rentrerai intact également ! » Mais ne pouvant soupeser de tels risques, il avait résolu de faire ce que Sa Sainteté, de toute évidence, souhaitait qu'il fit : emporter ce cadeau pour le plus long des voyages.

Il s'aperçut que quelqu'un se tenait à côté de lui.

« Bonjour, père Kayman.

— Oh ! bonjour, Sulie. » Il lui lança un regard curieux. Qu'avait-elle de bizarre ? Ses cheveux noirs semblaient parfois avoir une racine blonde, mais cela n'avait rien de particulièrement surprenant ; les prêtres eux-mêmes savaient bien que les femmes choisissaient comme elles le voulaient la couleur de leurs cheveux.

Et d'ailleurs, certains prêtres les imitaient parfois.

« Comment ça se passe ? lui demanda-t-elle.

— À mon avis parfaitement. Regardez-les sauter ! Roger a l'air fin prêt et si Dieu le veut, je crois que le lancement pourra avoir lieu à la date prévue.

— Je vous envie », dit l'infirmière en regardant, dans sa direction, le caisson de simulation martienne. Surpris par le ton de sa voix, qui n'était pas celui d'une remarque banale, il se tourna vers elle. « Je parle sérieusement, Don. Si je me suis jointe au programme spatial, c'est avant tout parce que je voulais partir moi-même. J'aurais pu, si... »

Elle s'arrêta, haussa les épaules.

« Enfin, j'aide Roger, et vous, je pense. Ne disait-on pas dans le

temps que les femmes étaient faites pour aider ? Des collaboratrices, pour ainsi dire. Mais de toute façon, ce n'est déjà pas si mal quand il s'agit de collaborer à une chose aussi importante.

— Vous n'avez pas l'air très convaincue », observa Kayman.

Elle sourit et son regard revint au caisson.

La musique s'était arrêtée. Kathleen Doughty ôta sa cigarette, en alluma une autre et dit :

« Bien, Roger et Alfred, prenez dix minutes de repos. C'est du bon travail. »

À l'intérieur du caisson, Roger s'assit en tailleur, reproduisant parfaitement, aux yeux de Kayman, la silhouette du Diable accroupi sur un pic dans la vieille bande classique de Disney. *Une nuit sur le mont chauve*, était-ce bien cela ?

« Qu'y a-t-il, Roger ? lança Kathleen Doughty. Ne me dis pas que tu es fatigué.

— Fatigué de gigoter comme ça, en tout cas, grogna-t-il. Je voudrais bien savoir pourquoi on m'impose toutes ces danses de ballet ; Willy n'a pas eu à le faire, lui.

— Willy est mort », répliqua-t-elle.

Il y eut un silence. Roger tourna la tête vers elle en perçant la paroi de verre de son grand regard multiple, et lança aigrement :

« Pas d'un manque d'entrechats.

— Qu'en sais-tu ? » Puis elle admit à contrecœur, « Oh ! bien sûr, je pense que tu pourrais survivre sans ces petites séances, mais elles te sont très utiles. Il ne s'agit pas simplement d'apprendre à te déplacer, il y a une autre chose que tu dois apprendre à faire : c'est éviter de détruire ton environnement. As-tu la moindre idée de la force que tu as actuellement ? »

À l'intérieur du caisson, Roger hésita avant de secouer la tête et de répondre de sa voix plate :

« Je ne me sens pas particulièrement fort.

— Tu pourrais crever un mur d'un coup de poing, Roger. Demande à Alfred. En combien de temps cours-tu les mille mètres, Alfred ? »

L'ex-paraplégique croisa les bras sur son gros ventre en souriant. Il avait cinquante-huit ans et n'avait jamais rien eu d'un athlète, même avant que la myasthénie emportât ses membres naturels.

« Une minute quarante-sept, répondit-il fièrement.

— Tu devrais pouvoir faire mieux que ça, Roger, lui cria Kathleen. Il faut donc que tu apprennes à contrôler tes mouvements. »

Roger fit un bruit qui n'était pas tout à fait un mot, puis il se leva et dit :

« Ouvrez le sas, je vais sortir. »

Le technicien effleura un bouton, et les grandes pompes firent

pénétrer l'air dans la chambre d'accès avec un bruit semblable à celui du linoléum qu'on déchire.

« Oh ! », gémit subitement Sulie, Carpenter qui se trouvait auprès de Don Kayman, je n'ai pas mes verres de contact ! » Et elle disparut avant l'arrivée de Roger. Kayman la regarda courir. Un problème venait désormais d'être résolu : il savait maintenant ce qu'il avait trouvé bizarre chez l'infirmière. Mais pour quelle raison Sulie portait-elle des verres de contact qui lui donnaient des yeux verts à la place de ses yeux bruns ?

Il haussa les épaules et abandonna.

La réponse, nous la connaissions. Nous nous étions donné beaucoup de mal pour trouver Sulie Carpenter. Les facteurs décisifs constituaient une longue liste, et sur cette liste les éléments les moins importants étaient la couleur de ses cheveux et celle de ses yeux, étant donné que l'une et l'autre pouvaient être si aisément modifiées.

À l'approche du grand jour, la position de Roger commença à changer. Pendant deux semaines, il n'avait été qu'un vulgaire quartier de viande sur l'étal d'un boucher, tranché, retourné dans tous les sens, haché sans la moindre contribution de sa part aux opérations, sans le moindre contrôle sur ce qui lui arrivait. Puis il était devenu étudiant, suivant les instructions de ses professeurs, apprenant à maîtriser ses sens et à se servir de ses membres. C'était la transition entre la préparation de laboratoire et le demi-dieu, et il avait déjà parcouru plus de la moitié du chemin.

Ce changement, il le sentit intervenir. Depuis plusieurs jours maintenant, il mettait en question tout ce qu'on lui demandait de faire, et parfois même refusait. Kathleen Doughty n'était plus sa patronne, qui pouvait lui ordonner de lever cent fois le menton et de faire une heure de pirouettes, mais une employée qui restait auprès de lui pour l'aider lorsqu'il le jugeait nécessaire. Quant à Brad, il avait perdu sa franche bonne humeur et désormais beaucoup plus sérieux, il demandait à Roger de lui rendre de petits services : « Essaie ces tests de discrimination des couleurs pour moi, veux-tu ? Ça fera bien sur mon rapport. » Souvent, Roger acceptait d'accéder à ses désirs, mais il lui arrivait de refuser.

Mais les demandes auxquelles il répondait le plus favorablement et le plus fréquemment étaient celles de Sulie Carpenter, car elle ne le quittait pas et lui accordait toujours toute son attention. Il avait presque oublié à quel point elle ressemblait à Dorrie et se contentait de savoir qu'elle était très avenante.

Elle s'adaptait à ses humeurs. S'il était énervé, elle se montrait calme et souriante. S'il avait envie de parler, elle parlait. Parfois, ils

jouaient à des jeux de société, et au scrabble, elle se révélait redoutable. Un soir, assez tard, alors que Roger essayait de voir combien de temps il pouvait tenir sans dormir, elle apporta une guitare et ils chantèrent, son contralto plaisant et discret ornant le murmure presque dépourvu d'intonation de Roger. Le visage de Sulie changea lorsqu'il la regarda, mais il avait appris à s'y faire. Lorsqu'il les débridait, les circuits d'interprétation de son sensorium reflétaient ses impressions, et il y avait des fois où Sulie Carpenter ressemblait davantage à Dorrie que Dorrie elle-même.

Lorsque ce jour-là il eut achevé sa journée d'exercices dans le caisson de simulation, il fit la course avec Sulie jusqu'à sa chambre, offrant l'étrange spectacle d'un monstre lourd et d'une jeune fille joyeuse se précipitant côte à côte dans les larges couloirs du centre. Il gagna facilement, bien sûr. Ils discutèrent, puis il la renvoya.

Plus que neuf jours avant son départ.

Non, moins que cela, en fait. Il prendrait l'avion pour Merritt Island trois jours avant le lancement, et sa dernière journée à Tonka serait consacrée à l'ajustement de l'ordinateur dorsal et à la correction partielle de son sensorium en vue des conditions martiennes spéciales. Il lui restait donc six... non cinq jours.

Et cela faisait des semaines qu'il n'avait vu Dorrie.

Il se regarda dans le miroir qui avait été installé sur sa demande : des yeux d'insecte, des ailes de chauve-souris, une peau légèrement luisante. Il prit plaisir à laisser filer ses interprétations visuelles : une chauve-souris... une mouche géante... un démon... et lui-même, tel qu'il en conservait le souvenir, jeune et le visage sympathique.

Ah ! si Dorrie disposait d'un ordinateur pour traduire ce qu'elle voyait ! si elle pouvait le voir tel qu'il avait été ! Mais il se jura de ne pas l'appeler ; il ne pouvait la forcer à regarder la créature de bande dessinée qu'était devenu son mari.

Mais sitôt fait, il décrocha le téléphone et composa son numéro.

L'impulsion était irrésistible. Il attendit, mais sa notion du temps pliée en accordéon prolongea l'intervalle au point qu'il se passa une éternité avant que l'écran s'embrace et que l'écouteur annonce la première sonnerie dans un bourdonnement.

De nouveau, le temps le trahit ; il lui sembla attendre un siècle avant la seconde sonnerie qui elle-même parut interminable, puis ce fut le silence. Elle ne répondait pas.

Roger faisant partie de ces personnes qui ont l'habitude de compter les choses, il savait que la plupart des gens ne répondaient qu'après la troisième sonnerie. Mais Dorrie était toujours impatiente de savoir ce que le téléphone lui apportait, et qu'elle fût profondément endormie ou en train de prendre son bain, il était rare qu'elle le laissât sonner plus de deux fois.

Survint enfin la troisième sonnerie. Pas de réponse.

Roger commença à souffrir.

Peu désireux de déclencher l'alarme des instruments de mesure, il maîtrisa sa peine autant que possible, mais ne put l'effacer totalement. Elle est sortie, se dit-il. Son mari est devenu un monstre, et elle n'est pas à la maison, elle n'a pas pitié de lui, elle ne se ronge pas les sangs pour lui : elle est en train de faire du lèche-vitrine, elle est chez une amie, ou bien au cinéma.

Ou avec un homme.

Qui ? Brad. Ce n'était pas impossible, puisqu'il l'avait quitté au caisson depuis vingt-cinq minutes. Ce qui leur avait laissé suffisamment de temps pour se donner rendez-vous quelque part, peut-être même pour que Brad aille chez les Torraway. Peut-être n'était-elle pas sortie, en fin de compte. Peut-être...

Quatrième sonnerie.

Peut-être se trouvaient-ils là tous les deux, nus, accouplés par terre devant le téléphone. Elle disant :

« Va dans l'autre pièce, mon chéri, je veux voir qui c'est. » Et lui répondant, en riant : « Non, on n'a qu'à répondre comme ça. » Et elle disant alors...

Cinquième sonnerie... et brusquement la grêle de l'écran se figea et prit la couleur du visage de Dorrie.

« Allô, oui ? » dit la voix.

Aussi rapide que le son, la main de Roger jaillit et masqua l'objectif.

« Dorrie, cria-t-il sur un ton qui lui sembla mort et raide comme toujours, comment ça va ?

— Roger ! » À entendre sa voix, elle paraissait réellement heureuse. « Oh ! chéri, je suis tellement contente de t'entendre ! Comment te sens-tu ? »

Sa voix répondit machinalement : « Très bien », et poursuivit sans qu'il eût à intervenir consciemment, pour rectifier légèrement sa réponse, raconter ce qui lui était arrivé, énumérer les tests et les exercices. En même temps, il scrutait l'écran en poussant au maximum la réceptivité de ses sens.

Elle avait l'air... fatigué ? Dans ce cas, cela confirmait ses craintes. Elle faisait la fête avec Brad tous les soirs sans se soucier le moins du monde de son mari qu'on livrait à la torture et qu'on humiliait comme un clown. Avait-elle l'air reposé et de bonne humeur ? Dans ce cas aussi, cela confirmait ses soupçons, puisque cela signifiait qu'elle se détendait et s'amusait sans se préoccuper du tourment de son époux.

Mais ayant toujours pratiqué l'analyse et le raisonnement logique, l'esprit de Torraway fonctionnait bien, et Roger ne tarda pas à se

rendre compte que le jeu auquel il se livrait s'appelait « À tous les coups on perd ». *Tout* constituait une preuve de la culpabilité de Dorrie. Mais il avait beau examiner méticuleusement son image avec la puissance multipliée de ses sens, il ne trouvait sur son visage aucune trace d'hostilité ni d'amabilité exagérée et contrainte. Elle ressemblait simplement à Dorrie telle qu'il l'avait toujours connue.

En y songeant, il eut un accès de tendresse qui lui brisa la voix. « Tu m'as manqué, chérie », dit-il platement, et pour exprimer ses sentiments, il n'y eut qu'une syllabe en retard d'une fraction de seconde : « ché... rie ».

« Toi aussi, tu m'as manqué, lui répondit-elle avec entrain. Mais j'ai trouvé de quoi m'occuper : j'ai repeint ton petit bureau. C'est une surprise, mais comme, bien sûr, ça va être long d'ici là... enfin, il sera couleur pêche. Avec des boiseries jaune d'or et peut-être, je pense, un plafond bleu pâle. Tu aimes ? Je pensais tout faire en ocres et en bruns, tu sais, en couleurs d'automne, comme sur Mars, pour fêter. Mais ensuite, je me suis dit qu'en rentrant, tu en aurais peut-être assez, des couleurs de Mars ! » Et aussitôt elle ajouta : « Quand vais-je pouvoir te voir ? » Son changement d'intonation le prit au dépourvu.

« Tu sais, je ne suis pas très beau à voir, répondit-il.

— Je sais très bien à quoi tu ressembles. Grands dieux, Roger, crois-tu que depuis deux ans Midge, Brenda, Callie et moi n'en avons pas discuté ? Nous sommes au courant depuis le début du programme, nous avons vu les esquisses, nous avons les photos des modèles. Et nous avons vu celles de Willy.

— Je ne suis plus tout à fait comme Willy. Ils ont modifié certaines choses.

— Ça, je le sais également, Roger. Brad m'en a parlé. Et je voudrais te voir. »

À cet instant, subitement, le visage de sa femme devint celui d'une sorcière, et le crochet qu'elle tenait à la main se transforma en balai de genêts. « Tu as vu Brad ? »

Y eut-il une microseconde de silence avant sa réponse ? « Je suppose qu'il n'aurait pas dû me le dire, dit-elle, pour des raisons de sécurité et que sais-je encore, mais je voulais qu'il le fasse. Ce n'est pas grave, mon chéri. Je suis une grande fille, et ce n'est pas ça qui me tuera. »

L'espace d'un instant, Roger fut tenté d'arracher sa main de l'objectif pour qu'elle pût le voir, mais un sentiment de perplexité s'empara de lui. Il se sentait bizarre, et ne parvenait pas à interpréter ses sensations. Était-ce le vertige ? L'émotion ? Quelque défaillance de la part de sa moitié machine ? Sachant que très vite, Sulie, Don Kayman ou quelqu'un d'autre allait venir, alerté par les appareils de télémesure qui se trouvaient au-dehors, il essaya de se maîtriser.

« Plus tard, peut-être, dit-il sans conviction. Je... je crois que je ferais mieux de raccrocher maintenant, Dorrie. »

La salle de séjour familière, derrière elle, était également en train de changer. La profondeur de champ de l'objectif du téléphone était bien faible, et malgré le perfectionnement de ses appareils optiques, Roger ne la distinguait que d'une manière floue. Était-ce un homme qui se tenait là dans l'ombre ? Portait-il une chemise d'officier de marine ? Brad ferait-il cela ?

« Maintenant, il faut que je raccroche », dit-il, et aussitôt il s'exécuta.

Au même moment. Clara Bly entra, le visage soucieux. Comme elle s'apprêtait à lui poser des questions, il secoua simplement la tête, sans parler.

Ses nouveaux yeux n'avaient pas de conduits lacrymaux, de sorte qu'il lui était bien sûr impossible de pleurer. Il n'eut donc même pas droit à ce soulagement-là.

XI

DOROTHY LOUISE MINTZ TORRAWAY JOUE LES PÉNÉLOPE

Nos projections basées sur les principales tendances de la situation actuelle avaient démontré que l'heure était venue de révéler au monde la vérité sur Roger Torraway, ses excroissances et le reste. Toutes les informations à ce sujet furent donc diffusées et tous les postes de télévision de la planète présentèrent Roger, sur pointes, exécutant une douzaine de pirouettes fouettées parfaites, entre quelques gros plans des victimes de la faim au Pakistan et des incendies de Chicago.

Cet événement eut pour conséquence de faire de Dorrie une célébrité. L'appel de Roger l'avait marquée. Moins que le mot de Brad lui apprenant qu'il ne pourrait plus la revoir, beaucoup moins que les quarante-cinq minutes que le Président avait passées en sa compagnie pour lui donner une idée précise de ce qui lui arriverait si jamais son petit astronaute perdait la tête à cause d'elle. Certainement moins que le fait de savoir qu'on la suivait, que son téléphone était branché sur une table d'écoute et que sa maison devait être truffée de micros. Ce qui l'ennuyait, c'était de ne pas avoir su comment s'y prendre avec Roger. Quelque chose lui disait, d'ailleurs, qu'elle ne le saurait jamais, et elle n'était pas fâchée de voir approcher le jour du lancement. Une fois Roger dans l'espace, elle n'aurait plus à s'inquiéter de leurs relations durant au moins un an et demi.

Elle ne fut pas non plus fâchée de se trouver soudain à la une de l'actualité.

Après que les journaux eurent été informés, les reporters de la télévision étaient venus la voir, et elle avait pu admirer son courageux visage au cours du bulletin de six heures, le matin même. *Fem* allait également envoyer quelqu'un, et ce quelqu'un la contacta d'abord par téléphone. C'était une femme d'une soixantaine d'années, rescapée des glorieuses années du M.L.F., qui lui dit en reniflant :

« Interviewer quelqu'un simplement parce qu'elle est la femme de quelqu'un, c'est une chose qu'on ne fait jamais. On m'a pourtant demandé de le faire et je n'ai pas pu dire non, mais je veux être franche avec vous. Sachez que ça ne me plaît pas du tout.

— Je suis désolée, répondit Dorrie comme pour s'excuser. Voulez-vous que je fasse annuler le reportage ?

— Oh ! non, dit la femme sur un ton qui faisait de Dorrie la responsable de ce problème contrariant, vous n'y êtes pour rien, mais je trouve que cela revient à trahir tout ce que défend *Fem*. Enfin, ne vous en faites pas. Je veux passer chez vous ; on fera une séquence d'un quart d'heure pour l'édition sur cassette, et je rédigerai la version presse. Si possible...

— Je... commença Dorrie.

— ... essayez de parler de vous plutôt que de votre mari. Parlez de votre passé, de votre travail, de ce qui vous intéresse, de...

— Je suis désolée, mais j'aimerais beaucoup mieux que...

— ... votre opinion sur le programme spatial, *et cætera*. Dash dit que c'est un objectif essentiel pour l'Amérique et que l'avenir du monde en dépend. Qu'en pensez-vous ? Je ne vous demande pas de répondre maintenant, mais je voudrais que...

— Je ne veux pas que ça se passe chez moi, glissa Dorrie sans chercher à placer sa phrase entre deux tirades.

— ... vous y réfléchissiez et que vous répondiez devant la caméra. Pas chez vous ? Non, ce n'est pas possible. Nous serons là dans une heure. »

Dorrie se retrouva avec un point de lumière maigrissant à vue d'œil pour tout interlocuteur, et quelques secondes plus tard, il n'y eut plus rien. « Salope », marmonna-t-elle presque machinalement. Ce n'était pas qu'elle fût à ce point gênée d'être interviewée chez elle. Ce qu'elle n'aimait pas, ce qu'elle n'aimait pas du tout, c'était qu'on ne lui donnât pas le choix. Et maintenant il ne lui restait aucune alternative, à moins qu'elle ne décidât de sortir avant l'arrivée de la journaliste de *Fem*.

Dorrie Torraway, ou plutôt Dee Mintz pour prendre son nom de jeune fille, accordait énormément d'importance à la notion de choix. L'une des choses qui l'avaient essentiellement attirée chez Roger, hormis le prestige du programme spatial, ainsi que la sécurité et l'argent que cela sous-entendait – et hormis le physique plutôt viril et avenant de Roger – était sa disposition à écouter ce qu'elle voulait. Elle avait connu d'autres hommes qui, eux, s'intéressaient surtout à ce qu'ils voulaient ; d'homme à homme, il y avait des différences, mais dans l'ensemble, tout se situait dans un champ assez restreint. Harold voulait toujours danser et faire la fête, Jim voulait toujours faire l'amour, Everett voulait faire l'amour *et* la fête, Tommy voulait s'engager politiquement, Joe voulait être couvé. Ce que Roger voulait, c'était explorer le monde avec elle, et il semblait tout disposé à en explorer les parties qu'elle voulait autant que celles qui l'intéressaient, lui.

Elle n'avait jamais regretté de l'avoir épousé.

Les périodes de solitude étaient nombreuses. Cinquante-quatre jours durant lesquels Roger était resté à la Station Trois. Des missions plus courtes dont elle n'aurait pu dire le nombre. Deux années de déplacement autour du monde pour collaborer à la mise en place de tout le réseau de stations de contrôle terrestres – elle avait accompagné son mari, mais au bout d'un certain temps avait décidé de rentrer chez elle, à Tonka. Elle n'en avait pas souffert. Peut-être n'en avait-il pas été de même pour Roger, mais jamais elle ne s'était posé la moindre question à ce sujet. Après tout, ils avaient pu se voir assez souvent, puisqu'il était rentré à Tonka tous les mois ou tous les deux mois, et elle avait trouvé de quoi s'occuper. Il y avait sa boutique – qu'elle avait ouverte quand Roger se trouvait en Islande, avec le chèque de cinq mille dollars qu'il lui avait envoyé pour son anniversaire. Il y avait ses amies. Et il y avait, de temps à autre, des hommes.

Rien de tout cela ne remplissait sa vie, mais elle n'escomptait pas avoir une vie bien remplie. Sa vie, elle la voyait plutôt solitaire. Elle était fille unique et étant enfant, n'avait jamais eu beaucoup de camarades car sa mère ne pouvait pas voir ses voisins. Les voisins, de leur côté, n'avaient aucune sympathie pour sa mère, *speed freak* à la petite semaine ; elle se bourrait d'amphétamines et se retrouvait complètement défoncée chaque après-midi, ou presque, ce qui ne facilitait pas les choses pour Dorrie. Mais ça ne l'avait pas tellement marquée, car elle ignorait alors qu'il existait d'autres façons de vivre.

À trente et un ans, Dorrie était au faîte de sa beauté, de sa santé et de son aptitude à évoluer dans le monde. Elle se déclarait heureuse, mais ce diagnostic n'était pas issu d'une vague de joie intérieure, il provenait d'une simple constatation, lorsqu'elle s'examinait objectivement : chaque fois qu'elle estimait vouloir quelque chose, elle l'obtenait, et pouvait-il y avoir une autre définition du bonheur ?

En attendant la venue de Ms. Hagar Hengstrom^[7] et son équipe de *Fem*, elle disposa sagement quelques pièces de céramique choisies en provenance de sa boutique sur la table basse, devant le canapé sur lequel elle comptait s'asseoir. Elle consacra ensuite les minutes qui lui restaient à des détails : se brosser les cheveux, jeter un coup d'œil sur son maquillage et mettre son tout nouvel ensemble, avec son pantalon à lacets.

Lorsque le carillon de la porte d'entrée sonna, elle était tout à fait prête.

Ms. Hagar Hengstrom, les cheveux bleus et brillants, un cigare noir à la bouche, lui serra énergiquement la main et entra, suivie de son éclairagiste, de sa « Soundperson », de sa « Cameraperson » et de ses accessoiristes masculins. « La pièce est petite », marmonna-t-elle en

évaluant le mobilier d'un œil dédaigneux. « Torraway se mettra là ; déplacez-moi ça. »

Les accessoiristes s'emparèrent sans ménagement du fauteuil qui se trouvait près de la fenêtre et, après avoir tiré au milieu de la pièce le meuble qui les gênait, ils le placèrent dans un coin.

« Attendez une minute, s'écria Dorrie, je pensais simplement me mettre sur la banquette, là, et...

— Les mesures pour la lumière, vous les avez ? demanda Hengstrom sur un ton impatient. Sally, commence à filmer, on ne sait jamais, ça peut nous servir au montage.

— Je vous assure », fit Dorrie.

Hengstrom la regarda, car si elle n'avait pas élevé la voix, son ton avait laissé apparaître une pointe de menace. Puis elle haussa les épaules et proposa :

« On fait ça comme ça, et si ça ne vous plaît pas, on en discutera. Bon, vous pouvez me résumer ça ?

— Résumer quoi ? » Dorrie remarqua au même instant que la jeune fille pâle qui portait la caméra la braquait droit sur elle, ce qui lui fit perdre le fil de ses pensées. Quant à l'éclairagiste, elle avait trouvé une prise dans le mur et tenait maintenant dans chaque main un crucifix de projecteurs qu'elle déplaçait doucement de manière à effacer au fur et à mesure les ombres qui se formaient lorsque Dorrie bougeait.

« Eh bien, pour commencer, quels sont vos projets pour les deux années à venir ? Vous n'allez sans doute pas rester ici à attendre que Roger Torraway soit de retour. »

Dorrie voulut alors se diriger vers le canapé, mais l'éclairagiste lui lança un regard désapprobateur et lui fit signe de rebrousser chemin, tandis que deux accessoiristes en profitaient pour placer la table basse hors d'atteinte. Elle répondit :

« J'ai ma boutique. Je m'étais dit que vous pourriez montrer quelques-uns des bibelots en m'interviewant...

— Oui, bien sûr. Mais j'entends sur le plan personnel. Vous êtes une femme jeune, bien constituée. Vous avez des besoins sexuels. Reculez un peu, s'il vous plaît... il y a quelque chose qui bourdonne sur l'appareil de Sandra. »

Dorrie se trouva debout devant le fauteuil ; que pouvait-elle faire, sinon s'asseoir ?

« Bien sûr... commença-t-elle.

— Vous avez une responsabilité, dit Hengstrom. Quel exemple allez-vous donner de la vie d'une jeune femme ? Devenir une vieille femme de chambre desséchée ? Ou bien vivre une vie naturelle et complète ?

— Je ne sais pas si je tiens à parler de...

— Je vous ai bien étudiée, Torraway, et ce que j'ai découvert me fait plaisir. Vous n'appartenez qu'à vous-même, vous êtes vous-même, pour autant qu'on puisse l'être quand on accepte la farce ridicule du mariage. Pourquoi vous êtes-vous mariée ? »

Dorrie hésita, avant de proposer :

« Roger est vraiment quelqu'un de très bien.

— C'est-à-dire ?

— Eh bien, disons qu'il m'a apporté beaucoup de réconfort et de soutien... »

Hagar Hengstrom soupira :

« Toujours la même psychologie d'esclave. Enfin, ce n'est pas grave. L'autre chose qui m'intrigue, c'est que vous soyez en rapport avec le programme spatial. Ne trouvez-vous pas que c'est une entreprise inutile et sexiste ?

— Non, non. Le Président m'a personnellement déclaré, dit Dorrie en sachant qu'elle essayait de marquer quelques points en prévision d'une nouvelle visite éventuelle de Dash, qu'il était absolument indispensable de mettre un homme sur Mars pour l'avenir de l'humanité. Et je le crois. Il faut reconnaître que...

— Répétez, ordonna Hengstrom.

— Comment ?

— Répétez ce que vous venez de dire. Mettre un quoi sur Mars ?

— Un homme. Oh ! je vois ce que vous voulez dire. »

Hengstrom hocha tristement la tête. « Vous voyez ce que je veux dire, mais vous ne changez pas votre façon de penser. Pourquoi un homme ? Pourquoi pas une personne ? » Et elle lança un regard empreint de pitié en direction de la « soundperson » qui secoua la tête avec compréhension. « Bien, passons à quelque chose de plus important : savez-vous qu'il n'y a que des hommes prévus pour tout l'équipage qui partira vers Mars ? Qu'est-ce que vous en pensez ? »

Rude matinée pour Dorrie. Elle ne parvint pas à placer ses bibelots de céramique devant la caméra.

Lorsque Sulie Carpenter prit son service cet après-midi-là, elle apporta à Roger deux surprises : une cassette de l'interview, empruntée au bureau de presse (lisez : censure) du centre, et une guitare. Elle lui donna d'abord la cassette et le laissa regarder l'émission tandis qu'elle refaisait son lit et changeait l'eau de ses fleurs.

Quand il eut terminé, elle lui dit :

« Je trouve que votre femme s'est bien débrouillée. J'ai rencontré Hagar Hengstrom, une fois, et elle n'est vraiment pas commode, cette femme.

— Dorrie était bien », dit Roger. Impossible de lire la moindre expression sur son visage remodelé et de déchiffrer sa voix sans relief, mais les ailes de chauve-souris s'agitaient nerveusement. « J'ai toujours aimé ce genre de pantalon. »

Sulie opina de la tête et réfléchit : ce pantalon à lacets, ouvert de haut en bas des deux côtés, dévoilait largement les jambes. De toute évidence, les stéroïdes implantés dans le corps de Roger faisaient leur effet. « Mais j'ai aussi autre chose, lui dit-elle en ouvrant le coffret à guitare.

« Vous allez jouer pour moi ?

— Non, Roger. C'est *vous* qui allez jouer.

— Mais je suis incapable de jouer de la guitare, Sulie », protesta-t-il.

Elle se mit à rire.

« J'en ai parlé à Brad, et je pense que vous allez être surpris. Vous savez, Roger, vous n'êtes pas simplement différent. Vous êtes mieux qu'avant. Regardez vos doigts, par exemple.

— Oui, et alors ?

— Eh bien, je joue de la guitare depuis l'âge de neuf ans, et si je m'arrête quelques semaines, mes cals disparaissent et il faut que je reparte à zéro. Mais vos doigts n'ont pas besoin de cals, car ils sont suffisamment durs et forts pour plaquer les cordes dès la première fois.

— C'est bien joli, répondit Roger, mais je ne sais même pas exactement ce que ça veut dire. Qu'est-ce que vous entendez par « plaquer » ?

— Vous serrez les cordes contre le manche, comme ça. Elle gratta un accord en *sol*, puis en *ré*, puis en *do*.

— À votre tour, maintenant, dit-elle. La seule chose à laquelle vous devez faire attention, c'est votre force ; allez-y doucement, c'est fragile. » Elle lui tendit la guitare.

Il passa son pouce sur les cordes, au milieu, comme il avait vu Sulie le faire.

« Très bien, lui dit-elle en l'encourageant. Maintenant, faites-moi un *sol*. Vous mettez l'annulaire sur la troisième touche de la corde du *mi* dièse... là. L'index sur la seconde touche du *la*. Et le majeur sur la troisième touche du *mi* bémol. » Elle lui guida les mains.

« Maintenant, jouez. »

Il gratta les cordes, la regarda et s'exclama :

« Hé, pas mal ! »

Elle rectifia en souriant.

« Je dirais plutôt « parfait ». Bon, à présent, voici un *do*. L'index sur la deuxième touche du *si*, le majeur ici, l'annulaire là... Bien. Et voici un accord en *ré* : l'index et le majeur sur le *sol* et le *mi*, là, et l'annulaire une touche en dessous sur le *si*... Encore une fois parfait.

Faites-moi un *sol*, maintenant. »

Et à sa grande surprise, Roger exécuta un parfait accord en *sol*.

Elle sourit.

« Vous voyez ? Brad avait raison. Dès que vous avez appris un accord, vous ne l'oubliez plus : le 3070 s'en souvient pour vous. Il vous suffit de penser « accord en *sol* » et vos doigts le font. » Et elle ajouta en simulant le dépit : « Par rapport à ce que je savais la première fois que j'ai essayé de jouer, vous avez déjà trois mois d'avance.

— C'est vraiment bien, dit Roger en jouant les trois accords, l'un après l'autre.

— Ce n'est que le début. Maintenant, vous allez me jouer un rythme à quatre temps, vous savez, doum, doum, doum, doum. Avec un accord en *sol*... » Elle écouta, puis hocha la tête en signe d'approbation. « Très bien. Maintenant, vous allez faire ceci : *sol, sol, sol, sol, sol, sol, sol, do, do, sol, sol, sol, sol, sol, sol*... Encore une fois juste. Et à présent, les deux à la suite... »

Il joua, et elle chanta avec lui :

« *Kumbaya, my lord. Kumbaya ! Kumbaya, my lord. Kumbaya...*

— Hé ! » fit Roger, ravi.

Elle secoua la tête et fit mine d'être écœurée.

« Il n'y a pas trois minutes que vous tenez une guitare, et vous êtes déjà capable d'accompagner. Tenez, je vous ai apporté un cahier d'accords et quelques morceaux très simples. Quand je reviendrai, vous devriez être capable de les jouer tous, et je commencerai à vous apprendre à jouer en pinçant, en glissant, en frappant. »

Après lui avoir montré comment lire les tablatures de chaque accord, elle le laissa s'attaquer avec enthousiasme aux six premières modulations du *fa*.

Une fois dehors, elle s'arrêta, enleva ses verres de contact, se frotta les yeux et se dirigea sans tarder vers le bureau du directeur. La secrétaire de Scanyon la pria d'entrer.

« Il est heureux, avec sa guitare, mon général, déclara-t-elle en guise de rapport. Mais du côté de sa femme, ça se passe moins bien. »

En acquiesçant de la tête, Vern Scanyon tourna un bouton sur l'interphone de son bureau, et aussitôt, ils entendirent en provenance de la chambre de Roger le son des accords de *Kentucky Babe*. Il coupa.

« Pour ce qui est de la guitare, je suis au courant, major Carpenter. Mais au sujet de sa femme ?

— Ce que je crains, c'est qu'il soit vraiment amoureux d'elle, dit-elle lentement. Jusqu'à un certain point, ça ne lui pose pas de problèmes, mais au-delà, je pense que nous aurons des ennuis. Je peux lui entretenir le moral tant qu'il reste ici, au centre, mais quand il sera parti, ce sera pour longtemps, et... enfin, je ne sais pas. »

Scanyon dit sèchement :

« Soyez plus explicite, major !

— Je crois qu'elle va trop lui manquer et qu'il risque de ne pas tenir le coup. Je l'ai observé pendant qu'il regardait cette bande. Il n'a pas bougé un muscle, il est resté figé, concentré, il ne voulait pas manquer le moindre détail. Quand il sera à soixante millions de kilomètres d'elle... Enfin, tout est sur bandes, mon général. Je vais faire une simulation sur ordinateur, et peut-être pourrai-je ensuite être plus spécifique. Mais ça m'inquiète.

— Figurez-vous qu'il n'y a pas que *vous* que ça inquiète ! aboya Scanyon. Si on l'envoie là-haut et qu'il flanche, Dash aura ma peau !

— Que voulez-vous que je vous dise, mon général ? Je vais commencer par faire ce test de simulation, et après je pourrai peut-être vous dire comment s'y prendre. »

Sans attendre d'y être invitée, elle s'assit et se passa les mains sur le front.

« On se vide, quand on mène une double vie, mon général, dit-elle. Huit heures comme infirmière et huit heures comme psychologue, ce n'est pas drôle, croyez-moi.

— Dix ans de service fixe dans l'antarctique, c'est encore moins drôle », répliqua simplement Vern Scanyon.

Après avoir atteint son altitude de croisière, 31 000 mètres, l'avion se mit à filer à un peu plus de Mach 3 – vitesse énorme et grotesque, même pour un CB5 présidentiel. Mais le Président était très pressé.

La conférence au sommet de Midway venait de s'achever dans la confusion la plus totale. Allongé sur sa *chaise longue*^[8] les yeux fermés, feignant de dormir pour tenir à l'écart les sénateurs qui l'accompagnaient, Dash examinait lugubrement le choix qui s'offrait à lui. Un choix très limité.

S'il n'avait pas placé de grands espoirs dans la conférence, celle-ci avait cependant bien commencé. Les Australiens avaient indiqué qu'ils étaient disposés à accepter une collaboration limitée de la N.A.P. pour le développement des déserts intérieurs, sous réserve de garanties appropriées, *et cætera, et cætera*. Après un murmure de concertation, la délégation de la N.A.P. avait alors répondu que son gouvernement serait heureux de fournir des garanties puisque son véritable objectif était simplement de donner à tous les peuples de la Terre un maximum de denrées indispensables à leur survie, sans tenir compte des frontières nationales aujourd'hui désuètes, *et cætera*. Dash lui-même s'était libéré des conseillers qui lui chuchotaient leurs suggestions, pour déclarer que le seul but de l'Amérique à cette

conférence était d'offrir ses bons offices à ses deux très chers voisins sans la moindre intention d'en tirer un quelconque profit, *et cætera*. Momentanément, soit pendant deux heures, il avait semblé que la conférence s'achèverait sur un bilan positif et substantiel.

Mais on en était venu ensuite aux petits détails. Les Asiatiques avaient proposé une « Armée du Sol » d'un million d'hommes, ainsi qu'un fleuve de tankers qui apporterait chaque semaine onze millions de litres de déchets concentrés tirés des égouts de Shanghai. Les Australiens avaient alors accepté l'offre de l'engrais, mais parlé d'un maximum de 50 000 Asiatiques pour travailler le sol. Ils avaient également fait poliment remarquer que comme des terres australiennes et du soleil australien seraient utilisés, les céréales cultivées seraient australiennes. À ce moment, le délégué du Département d'État avait rappelé à Dash les engagements pris par les Américains à l'égard du Pérou, et, le cœur lourd, Dash s'était levé pour demander avec insistance qu'une part d'au moins quinze pour cent fût allouée aux bons voisins du continent sud-américain.

Et le climat était devenu orageux. Pour précipiter les choses, un avion de ligne régulière de la N.A.P. était entré en collision avec une volée d'albatros à pattes noires en décollant de la piste de Sand Island, puis s'était écrasé et transformé en brasier sur un îlot du lagon, sous les yeux des membres de la conférence qui se tenait au sommet de l'Holiday Inn. Il y avait eu un échange de mots aigres. Le membre japonais de la délégation de la N.A.P. s'était permis de dire tout ce qu'il avait toujours pensé : à savoir que l'insistance des Américains pour tenir cette conférence sur le site d'une des batailles les plus célèbres de la seconde guerre mondiale était une insulte délibérée à la face des Asiatiques. Sur ce, les Australiens avaient déclaré en guise de commentaire qu'ils avaient réussi sans grand mal à contrôler leurs populations de volatiles marins et qu'ils s'étonnaient de voir que les Américains ne parvenaient pas à en faire autant. Et le profit total de trois semaines de préparation et deux jours d'espoir s'était réduit à un communiqué crispé : les trois puissances étaient convenues de reprendre leur concertation. Un jour. Quelque part. Pas dans un avenir proche.

En se balançant sans cesse sur sa chaise longue, Dash admit que tout se résumait à une confrontation où chacun restait sur ses positions. Il fallait que quelqu'un cède, mais personne n'y était disposé.

Il se leva et demanda un café. Lorsqu'on le lui apporta, il trouva une note hâtivement inscrite sur le papier à en-tête de l'Avion de la Maison Blanche par l'un des sénateurs : « M. le Président, il faut que nous rédigeons la déclaration de zone sinistrée avant l'arrivée. »

Dash la chiffonna. Elle émanait du sénateur Talltree, dont les

plaintes étaient innombrables. Le lac Altus n'occupait plus que vingt pour cent de son volume habituel, le tourisme dans les monts Arbuckle était mort parce qu'il n'y avait plus d'eau aux chutes de Turner et la Première Foire de l'État avait dû être annulée en raison des tempêtes de poussière. L'Oklahoma devait être déclaré zone sinistrée. Dash songea alors qu'il avait cinquante-quatre États et que s'il écoutait tous les sénateurs et gouverneurs, il déclarerait cinquante-quatre zones sinistrées. Or il n'y avait en réalité qu'une seule zone sinistrée, qui se trouvait simplement recouvrir la planète tout entière.

« Et dire que j'ai tout fait pour avoir ce poste ! » s'étonna-t-il.

L'Oklahoma le fit songer à Roger Torraway et il eut un instant envie d'appeler le pilote pour lui demander de faire un crochet par Tonka. Mais sa réunion avec les divers chefs d'état-major ne pouvait attendre ; il devrait se contenter du téléphone.

Roger savait que ce n'était pas vraiment lui qui jouait de la guitare ; c'était le 3070 qui avait en mémoire tous les éléments de base et qui ordonnait à ses doigts d'exécuter tout ce que pouvait décréter son cerveau. Il lui avait fallu moins d'une heure pour apprendre tous les accords figurant dans le livret et les jouer à la suite sans le moindre effort. Quelques minutes de plus, ensuite, pour enregistrer dans les banques de données, au sous-sol, la signification des indications de temps sur les portées musicales ; ses horloges internes s'étaient alors chargées du tempo et à partir de cet instant, il n'eut plus à songer au rythme. Pour la mélodie, il apprit quelle touche, sous quelle corde, correspondait à chacune des notes figurant sur les partitions ; une fois imprimée sur les tores de ferrite, la correspondance entre musique écrite et corde pincée était à jamais établie. En dix minutes, Sulie lui montra quelles notes il fallait abaisser ou diéser en jouant, et dès lors la galaxie de dièses et de bémols surplombant les lignes à proximité des clés cessa de le terroriser. Et les arpèges : pour le système nerveux humain, il faut compter deux minutes pour apprendre le principe et une centaine d'heures pour s'exercer jusqu'à ce que cela devienne automatique : le pouce sur le *ré*, l'annulaire sur le *mi* dièse, le majeur sur le *si* le pouce sur le *la*, l'annulaire sur le *mi*, le majeur sur le *si* et ainsi de suite. Les deux minutes suffirent à Roger. Lorsqu'il eut assimilé la méthode, les sous-programmes de l'ordinateur guidèrent ses doigts, et la seule limite de son tempo fut désormais la vitesse à laquelle les cordes elles-mêmes pouvaient produire un son sans se rompre.

Il était en train de jouer de mémoire un récital de Segovia, après en avoir une seule fois écouté la bande, lorsque survint l'appel du Président.

Quelque temps auparavant, Roger eût été impressionné, ravi de recevoir un appel du président des États-Unis. Mais aujourd'hui, ce fut une contrariété : il lui fallait s'arracher momentanément à sa guitare. Aussi écouta-t-il à peine ce que le Président avait à lui dire. Surpris par l'inquiétude que présentait le visage de Dash avec ses traits tirés et ses yeux creusés, alors qu'il n'avait rien remarqué quelques jours auparavant, il se rendit compte que ses circuits d'interprétation exagéraient ce qu'ils voyaient afin d'attirer son attention sur les changements opérés par la fatigue. Il doubla alors les circuits médiateurs et vit Dash tel qu'il était.

Ses traits demeuraient malgré tout rongés par le souci. D'une voix toute chaleureuse et fraternelle, il demanda à Roger comment les choses se passaient. Roger avait-il besoin de quoi que ce soit ? Voyait-il quelqu'un qui eût besoin d'être secoué un peu pour que cela allât mieux ? « Tout va bien, monsieur le Président », dit Roger en s'amusant à laisser ses yeux polissons doter le visage du Président d'une barbe de Père Noël, avec un bonnet rouge à pompon et un plein ballot de cadeaux intangibles par-dessus l'épaule.

« Vous en êtes bien sûr, Roger ? lui demanda Dash en insistant. N'oubliez pas ce que je vous ai dit : dès que vous voulez quelque chose, n'importe quoi, il suffit de crier.

— Je crierai, promit Roger. Mais je ne manque de rien, j'attends le lancement. » Et j'attends aussi que tu raccroches, se dit-il, ennuyé par la conversation.

Le Président fronça les sourcils et aussitôt, les circuits d'interprétation de Roger modifièrent l'image : Dash demeura Père Noël, mais un Père Noël, cette fois, à la peau noire comme l'ébène, et pourvu de crocs énormes.

« J'espère que vous n'êtes pas trop sûr de vous », lui dit-il.

Roger eut la sagesse de répondre :

« Si c'était le cas, comment le saurais-je ? Mais je ne crois pas. Demandez donc l'avis des responsables ; ils sont mieux placés que moi pour vous parler de ce genre de chose. »

Il parvint à mettre un terme à la conversation quelques phrases plus tard, peu préoccupé de savoir qu'il laissait le Président sur sa faim et légèrement perplexe. Roger admit qu'il se sentait de plus en plus porté à l'insouciance. Et il avait dit vrai : il attendait effectivement avec impatience le jour du lancement. Certes, miss Sulie et Clara lui manqueraient. Certes, il ressentait au fond de son esprit une vague appréhension à l'idée de découvrir la planète sur laquelle il allait vivre et pour laquelle il avait été conçu.

Il prit la guitare et s'attaqua une nouvelle fois au récital de Segovia, mais n'obtint pas le résultat souhaité. Et un instant plus tard, il comprit que sa capacité à obtenir une tonalité parfaite était

également un handicap ; en effet, le *la* de la guitare de Segovia, n'ayant pas été accordé à la perfection, se trouvait situé quelques hertz trop bas, et le *ré* se rapprochait de presque un quart de ton du bémol. Il haussa les épaules – ses ailes de chauve-souris l'accompagnèrent dans son geste –, et reposa l'instrument.

Et il resta un moment assis sur la chaise à dossier droit, s'efforçant de réfléchir.

Quelque chose le *tracassait*, et ce quelque chose avait pour nom Dorrie. La guitare était pour lui une agréable détente, mais ce plaisir masquait un rêve : il se voyait assis sur le pont d'un voilier avec Dorrie et Brad. L'air de rien, il empruntait la guitare de Brad et dès les premières notes époustouflait ses coéquipiers.

Par un effet mystérieux, tous les cheminements de sa vie le menaient à Dorrie. S'il jouait de la guitare, c'était pour faire plaisir à Dorrie. Si son aspect lui faisait horreur, c'était parce qu'il choquerait Dorrie. Si sa castration était une tragédie, c'était parce qu'il ne pourrait plus satisfaire Dorrie. Presque toute la douleur qu'il avait éprouvée et éprouvait encore trouvait là son origine. Aujourd'hui, il pouvait envisager ces questions avec un certain recul, chose impossible quelques semaines auparavant, mais le mal était encore terré en lui.

Il tendit la main vers le téléphone, puis se ravisa.

Appeler Dorrie ne le soulagerait pas ; il en avait déjà fait l'expérience.

Ce qu'il voulait en réalité, c'était la voir.

Et c'était, bien entendu, impossible, puisqu'il lui était interdit de quitter le centre de recherches. Vern Scanyon serait fou furieux. Les gardes l'arrêteraient à la porte. Les appareils de mesure trahiraient aussitôt sa fuite. Les caméras de surveillance en circuit fermé le traqueraient à chaque pas : toutes les ressources du centre seraient mobilisées pour l'empêcher de sortir.

Quant à demander la permission, il n'en était pas question. Même s'il s'adressait à Dash : tout au plus, le Président donnerait un ordre à la suite duquel Dorrie serait livrée comme un vulgaire colis dans sa chambre, débordant de rage d'avoir été emmenée contre son gré. Or Roger ne voulait pas que Dorrie fût forcée à venir à lui, et il savait fort bien qu'on ne lui permettrait pas d'aller à elle.

D'un autre côté...

D'un autre côté, se dit-il, pourquoi aurait-il besoin d'une autorisation ?

Parfaitement immobile sur sa chaise à dossier droit, il réfléchit un instant.

Puis il remit soigneusement la guitare dans son étui et se leva.

Son premier geste fut de se baisser près du mur, d'arracher la

plaque d'une prise dans la plinthe et d'y mettre les doigts. Ses ongles de cuivre firent l'affaire, et les plombs sautèrent. L'obscurité envahit la pièce. Le cliquetis et le doux murmure des bobines s'amenuisèrent puis disparurent lorsque les appareils enregistreurs s'arrêtèrent.

Il y avait encore assez de chaleur et de lumière pour les yeux de Roger, ce qui lui permit d'enlever tous les fils reliés à son corps. Clara Bly, qui faisait sa pause-café, était en train de se verser de la crème dans une tasse. Au moment où le bourdonnement de la console de surveillance attira son attention, Roger avait déjà franchi la porte.

Son opération « plombs sautés » avait dépassé toutes ses espérances : les lampes du couloir étaient elles aussi éteintes. Roger croisa quelques personnes qui ne purent le voir dans l'obscurité et dévala l'escalier de la sortie de secours en sautant les marches quatre à quatre. Personne n'eut le temps de réagir. Il maîtrisait son corps avec grâce et aisance, et déjà les exercices de ballet de Kathleen Doughty portaient leurs fruits : il descendit les dernières marches en dansant, se glissa par une porte, traversa un couloir à grands bonds et se retrouva dehors, dans la nuit froide, avant que le garde en faction à l'entrée n'eût eu le temps de s'arracher à son écran de télévision.

Et une fois à l'air libre, il fila vers Tonka, le long de l'autoroute, à près de soixante-dix kilomètres à l'heure.

Une myriade de lumières qu'il n'avait encore jamais vues constellait la nuit. Une épaisse couche de nuages occupait le ciel : des stratocumulus chassés par le vent du nord et au-dessus, une autre formation volumineuse qui dérivait à moyenne altitude. Il parvint malgré tout à entrevoir de faibles lueurs aux endroits où le rayonnement des astres les plus vifs réussissait à percer l'écran. De part et d'autre de lui, l'infime chaleur résiduelle de la journée faisait sombrement rougeoyer la prairie de l'Oklahoma ; ici et là apparaissaient des taches brillantes signalant la présence d'une maison ou d'un bâtiment de ferme. Sur l'autoroute, les voitures s'ornaient à l'arrière de grands plumets de lumière, très vifs à la sortie du pot d'échappement, puis rougeoyant et s'assombrissant à mesure que les volutes de gaz chaud se répandaient dans l'air froid. En pénétrant dans la ville, il aperçut et évita de rares passants qui, à cause de la chaleur de leur corps luisaient très légèrement et ressemblaient aux créatures lumineuses de la Toussaint. Et autour de lui, les immeubles qui avaient retenu un peu de chaleur en fin de journée et dispensaient en outre celle de leurs installations de chauffage central perçaient la nuit comme des lucioles.

Lorsqu'il parvint au coin de sa rue, il s'arrêta net. Une voiture était garée en face de chez lui, et deux hommes se trouvaient à l'intérieur. Des signaux d'alarme lui zébrèrent aussitôt l'esprit, et le véhicule se transforma en char dont l'obusier était pointé vers sa tête.

Mais ce n'était pas cela qui allait contrarier ses projets. Changeant de direction, il passa par les jardins, escaladant les palissades et se faufilant par les petites portes, et une fois chez lui, il sortit ses ongles de cuivre pour avoir meilleure prise et grimpa le long du mur.

C'était bien ce qu'il voulait faire, non seulement pour éviter les hommes qui guettaient dehors, dans la voiture, mais aussi pour satisfaire son imagination : il surgirait par la fenêtre et surprendrait Dorrie en train de... en train de faire quoi ?

Mais en l'occurrence, il la surprit en train de regarder un film à la télévision – programme de nuit. Elle avait les cheveux englués d'une pâte colorante et couchée dans son lit, le haut du corps relevé, elle mangeait en solitaire une portion de crème glacée.

Lorsqu'il ouvrit la fenêtre à glissière qui n'était pas bloquée et se hissa à l'intérieur de la pièce, elle se tourna vers lui.

Et se mit à hurler.

Ce ne fut pas un simple cri, mais une véritable crise d'hystérie, instantanément. Elle renversa sa glace et bondit hors du lit. Le poste de télévision bascula et se fracassa par terre tandis que Dorrie allait se réfugier à l'autre bout de la pièce en sanglotant, les poings serrés contre ses yeux fermés.

Roger ne trouva à dire que : « Je suis désolé. » Il voulut s'approcher d'elle, mais songea aussitôt qu'il valait mieux ne pas bouger. Elle avait l'air sans défense et très séduisante, avec sa chemise de garçon boucher transparente et son petit panty noué.

Elle hoqueta « *Excuse-moi* », le regarda puis détourna les yeux, se dirigea au jugé jusqu'à la salle de bain et claqua la porte derrière elle.

Roger se dit qu'il ne pouvait lui en vouloir ; il imaginait aisément le spectacle horrible qu'il avait dû offrir en entrant par la fenêtre sans crier gare. « Tu m'avais dit que tu savais à quoi je ressemblais », lança-t-il.

Aucune réponse ne lui parvint de la salle de bain, mais un instant plus tard, il entendit couler de l'eau. Il inspecta la chambre : apparemment, rien n'avait changé. Leurs placards à vêtements étaient toujours aussi pleins. Sous le lit et les banquettes, il n'y avait pas plus d'amant qu'avant. Peu fier de fouiller ainsi l'appartement comme le cocu d'une farce médiévale, il ne s'arrêta cependant qu'après s'être assuré que Dorrie n'avait pas eu de compagnie ce soir-là.

Le téléphone sonna.

Mû par ses réflexes instantanés, Roger arracha le combiné de son berceau aux toutes premières vibrations de l'appareil d'un geste si rapide et brutal qu'il le broya dans sa main. Les circuits de l'image étant couplés au son, l'écran eut un vacillement de lumière et

s'éteignit aussitôt. « Allô ? » fit Roger. Mais personne ne répondit : grâce à lui, personne ne pourrait désormais parler à l'autre bout du fil.

Il murmura : « Ce n'est pas possible. » Il n'avait pas la moindre idée de la manière dont se déroulerait cette entrevue, mais elle avait manifestement mal commencé.

Lorsque Dorrie émergea de la salle de bain, elle ne pleurait plus. Elle demeura un instant muette, puis alla à la cuisine sans le regarder, et lança :

« Je vais me faire une tasse de thé.

— Je peux te préparer un verre, si tu préfères, proposa Roger avec quelque espoir.

— Non. »

Il entendit le bruit de l'eau versée dans la bouilloire électrique, son fin susurrement lorsqu'elle se mit à bouillir, et quelques toussotements. Améliorant son ouïe, il parvint ensuite à percevoir la respiration de sa femme, qui se faisait plus lente et plus régulière.

Il prit place dans le fauteuil qui avait toujours été le sien et attendit. Ses ailes le gênaient. Bien qu'elles s'élevassent automatiquement au-dessus de sa tête, il ne put s'adosser. Il se mit alors à faire les cent pas dans la pièce. La voix de sa femme lui parvint par les portes à battants.

« Veux-tu du thé ?

— Non. » Et il ajouta : « Non, merci. » En fait, il aurait volontiers accepté, non qu'il eût besoin d'absorber du liquide et des aliments, mais pour avoir l'impression de participer avec Dorrie à un événement banal et familial. Cependant, il craignait de baver ou de renverser son thé, ne s'étant guère exercé à manipuler tasses, soucoupes et liquides.

« Où es-tu ? » Arrivée à la porte à battants, sa tasse à la main, elle eut un instant d'hésitation, puis elle le vit.

« Oh ! pourquoi est-ce que tu n'allumes pas une lampe ?

— Je ne veux pas. Chérie assieds-toi et ferme les yeux une minute. » Il venait d'avoir une idée.

« Pourquoi ? » Mais elle obtempéra et s'installa dans un fauteuil à côté de la cheminée d'ornement. Il souleva alors le fauteuil avec son occupante et le tourna face au mur, puis chercha de quoi s'asseoir, mais ne trouva rien. Des banquettes et de gros coussins de sol : rien qui pût convenir à la nouvelle géométrie de son corps ailé. Mais il savait aussi qu'il n'avait pas particulièrement besoin d'être assis, cette sorte de relaxation n'étant guère nécessaire à sa musculature artificielle.

Il resta donc debout derrière elle et lui dit :

« Je me sens plus à l'aise si tu ne me regardes pas.

— Je comprends ce que tu veux dire, Roger. Tu m'as fait peur c'est tout... tu n'aurais pas dû entrer brusquement par la fenêtre,

comme ça ! D'un autre côté, j'étais un peu trop sûre de moi quand je t'ai dit que je pourrais te voir – je veux dire, tel que tu es là sans... sans faire une crise, disons.

— Je sais à quoi je ressemble, dit-il.

— Mais c'est toujours toi, n'est-ce pas ? dit Dorrie, face au mur. Bien que je ne me souviens pas t'avoir déjà vu escalader les murs d'une maison pour venir dans mon lit.

— Ce n'est pas difficile, répondit-il en entrevoyant, dans la remarque de Dorrie, une tentative pour détendre l'atmosphère.

— Bon... » Elle s'arrêta pour boire une gorgée de thé. « ... dis-moi. À quoi rime tout ceci ?

— Je voulais te voir, Dorrie.

— Tu m'as vue. Au téléphone.

— Ce n'est pas au téléphone que je voulais te voir, je voulais être avec toi, dans la même pièce. » Et plus que cela, il désirait la toucher, mettre la main sur sa nuque, presser et caresser les tendons pour les décontracter, mais il ne put se résoudre à le faire et se contenta de se baisser pour allumer le feu dans la cheminée alimentée au gaz. Plus que la pièce, c'était l'atmosphère qu'il souhaitait réchauffer ainsi, tout en donnant un peu de lumière à Dorrie.

« On n'a pas le droit de faire ça, normalement, Roger. Il y a une amende de deux mille dollars... »

Il rit.

« Pas pour toi ni pour moi, Dorrie. Si quelqu'un te cause des ennuis, qui que ce soit, tu appelles Dash et tu lui dis que je suis au courant. »

Sa femme prit une cigarette dans un coffret sur une table, l'alluma et dit lentement :

« Tu sais, Roger, je ne suis pas habituée à tout ça. Je ne parle pas seulement de ton apparence ; de ce côté-là, je comprends. Ce n'est pas facile, mais au moins, je savais à l'avance ce que cela donnerait. Même si je ne pensais pas que ça t'arriverait, à toi. Mais j'ai surtout du mal à me faire à... au fait que tu sois... je ne sais pas... si important.

— J'ai autant de mal que toi à m'y faire, Dorrie. » Il songea à tous les journalistes de télévision et aux acclamations de la foule à son retour sur Terre, après le sauvetage de l'équipe russe. « Aujourd'hui, c'est différent. J'ai l'impression de porter quelque chose sur le dos – le destin du monde, peut-être.

— C'est exactement ce que dit Dash. La moitié du temps, il raconte des fadaises, mais là je crois qu'il ne ment pas. Tu as une très grande importance, Roger. Tu as d'ailleurs toujours été célèbre, et c'est peut-être pour ça que je t'ai épousé. Mais c'était un peu comme si tu étais une rock star, tu vois ce que je veux dire. C'était fantastique, passionnant, mais tu pouvais toujours t'en aller si tu en avais assez.

Tandis que maintenant, je ne pense pas que tu aies la possibilité de laisser tomber. »

Elle jeta sa cigarette et ajouta :

« De toute façon, tu es ici, et à l'heure qu'il est ils doivent être dans tous leurs états, au centre.

— Je m'arrangerai.

— Oui, répondit-elle d'un air songeur, je crois que tu pourras t'en tirer sans histoires. De quoi allons-nous parler ?

— De Brad », dit-il malgré lui. Issu de son larynx artificiel, le mot avait été formé par ses lèvres restructurées sans la moindre intervention consciente de son esprit.

Il sentit Dorrie se raidir. Elle demanda :

« Qu'as-tu donc à dire au sujet de Brad ?

— J'ai à dire que tu couches avec lui », lui répondit-il. La nuque de Dorrie commençait à rougeoyer légèrement, et il sut qu'en regardant son visage, il pourrait distinguer le tracé révélateur des veines. Sur sa chevelure noire, les flammes dansantes de la cheminée à gaz faisaient jouer un spectre séduisant de couleurs qu'il contempla avec satisfaction, comme si leur conversation n'avait pas la moindre importance.

Elle dit enfin :

« Roger, je ne sais vraiment pas comment m'y prendre avec toi. Est-ce que tu m'en veux ? »

Il continua de contempler en silence le jeu des couleurs.

« Après tout, Roger, il y a déjà des années que nous en avons discuté. Tu as eu des liaisons, moi aussi, et nous nous étions mis d'accord pour dire qu'elles n'avaient aucune importance.

— Quand elles blessent, elles en ont. » Il se força à ne plus voir, et accueillit avec joie l'obscurité qui allait l'aider à réfléchir. « Les autres liaisons étaient différentes », dit-il.

Elle s'irrita.

« En quoi étaient-elles différentes ?

— Différentes parce que nous en parlions, dit-il avec obstination. Quand j'étais à Alger et que tu ne supportais pas le climat, c'était une chose. Ce que tu as fait ici, à Tonka, et ce que j'ai fait à Alger n'a affecté aucun de nous deux. Quand j'étais en orbite...

— Je n'ai jamais couché avec qui que ce soit quand tu étais en orbite !

— Je sais, Dorrie, je sais. Et je me suis dit que c'était gentil de ta part, crois-moi, car ç'aurait été injuste, non ? Je veux dire de mon côté, les possibilités étaient plutôt réduites. La vieille Yuli Bronin n'était pas mon genre. Mais aujourd'hui, c'est différent. C'est comme si j'étais de nouveau en orbite, mais c'est encore pire. Je n'ai même pas Yuli ! Et non seulement je n'ai pas de compagne, mais je n'ai même

pas les moyens nécessaires pour faire quoi que ce soit si j'en avais une ! »

Elle lui répondit d'un air misérable :

« Je sais tout cela. Que veux-tu que je te dise ?

— Tu peux me dire que tu penses à moi ! » rugit-il.

Il avait oublié l'effet que pouvait produire sa voix.

Effrayée, Dorrie se mit à pleurer.

Il tendit la main pour la toucher, puis retint son geste. À quoi cela servait-il ?

Dieu ! songea-t-il, quelle histoire ! Tout au plus pouvait-il se consoler en disant que cette rencontre improvisée avait eu lieu clandestinement, dans l'intimité de sa propre demeure. Elle eût été insoutenable en présence d'autres personnes, mais naturellement, nous avions enregistré chaque mot.

XII

DEUX SIMULATIONS ET UNE RÉALITÉ

LES doigts de cuivre de Roger ne s'étaient pas contentés de faire sauter les plombs, ils avaient également grillé toute une boîte de coupe-circuits. Il fallut vingt minutes pour rétablir le courant.

Par chance, le 3070 disposait d'une réserve d'énergie, de sorte que les tores de sa mémoire ne furent pas effacés. Les opérations en cours furent, elles, compromises ; elles devraient être entièrement refaites. Quant à la surveillance automatique, elle demeura longtemps hors service après le départ de Roger.

L'une des premières personnes à savoir ce qui s'était passé fut Sulie Carpenter, qui sommeillait dans le bureau jouxtant la salle de l'ordinateur en attendant la fin de l'exercice de simulation de Roger. Mais l'exercice ne s'acheva pas, car elle fut réveillée par la sonnerie signalant l'interruption du traitement de l'information. Les éblouissants tubes fluorescents s'étaient éteints, et seules subsistaient de rouges incandescences qui dispensaient une faible et triste lueur.

Sa première pensée fut pour sa précieuse simulation. Elle passa vingt minutes avec les programmeurs à étudier les relevés partiels en espérant que tout se passait bien, avant d'abandonner pour se précipiter vers le bureau de Vern Scanyon. C'est alors qu'elle apprit que Roger s'était enfui.

Le courant venait d'être rétabli tandis qu'elle montait les marches de l'escalier deux par deux. Suspendu au téléphone, Scanyon était déjà en train de convoquer à une réunion d'urgence toutes les personnes qui, selon lui, avaient fait preuve de négligence. Ce fut Clara Bly qui mit Sulie au courant de l'évasion de Roger, et chacun fut ainsi informé à son arrivée dans le bureau. Don Kayman était le seul absent parmi les principaux responsables, mais on ne tarda pas à le localiser : il était en train de regarder la télévision dans son condominium ecclésiastique. Kathleen Doughty remonta de la salle de physiothérapie, au sous-sol, en traînant Brad, les joues roses et moites, qui avait essayé de remplacer une nuit de sommeil par une heure de sauna. Freeling se trouvait à Merritt Island, mais on n'avait pas particulièrement besoin de lui. Une demi-douzaine d'autres personnes arrivèrent encore, l'air inquiet ou bien découragé, et s'affalèrent dans

les fauteuils de cuir autour de la table de conférence.

Scanyon avait déjà fait décoller un *spottercopter* chargé de passer méthodiquement au crible les alentours du centre. Ses caméras balayaient l'autoroute, les voies d'accès, les parkings, les champs et les prés, et les images transmises apparaissaient sur l'écran de télévision mural, au fond du bureau. Alertée, la police de Tonka avait reçu la consigne de repérer une créature étrange, pareille à un diable, courant à soixante-dix kilomètres à l'heure. Le sergent qui reçut l'appel eut le malheur de demander à l'officier de la sécurité du centre s'il avait bu, et dix secondes plus tard, se voyant déjà muté dans les Aléoutiennes, il contactait par radio toutes les voitures de patrouille et les agents à pied. Les ordres n'étaient pas d'arrêter Roger, ni même de s'approcher de lui, mais simplement de le retrouver. Scanyon avait besoin d'un bouc émissaire.

« Je vous tiens pour responsable, docteur Ramez, lança-t-il au psychologue du projet. Vous et le major Carpenter. Comment avez-vous pu laisser Torraway agir de la sorte sans en être avisé ? »

Ramez lui répondit sur un ton conciliant :

« Mon général, je vous ai dit que Roger était instable en ce qui concerne sa femme, et c'est la raison pour laquelle j'ai demandé quelqu'un comme Sulie. Il avait besoin d'un autre objet de fixation, de quelqu'un qui fût directement en relation avec le projet...

— On ne peut pas dire que le résultat soit très brillant, n'est-ce pas ? »

Sulie cessa d'écouter. Elle savait très bien que son tour viendrait ensuite, mais elle voulait réfléchir. Au-dessus du bureau de Scanyon, les images transmises par l'hélicoptère défilaient. Elles se présentaient sous une forme schématique : les routes étaient des lignes vertes, les véhicules des points bleus, les constructions des points jaunes. Les rares piétons se signalaient par des points rouge vif. Si l'un de ces points se déplaçait soudainement à la vitesse d'un véhicule bleu, il ne pourrait s'agir que de Roger. Mais Roger pouvait déjà se trouver bien loin du secteur que couvrait le *spottercopter*.

« Dites-leur de survoler la ville, mon général », dit-elle brusquement.

Scanyon fronça les sourcils, mais il décrocha le téléphone et donna l'ordre en question. Il n'eut pas cependant l'occasion de raccrocher car au même instant survint un appel qu'il ne put refuser.

Telly Ramez, qui était assis à côté de lui, se leva et rejoignit Sulie Carpenter, mais celle-ci ne leva pas les yeux de sa liasse de transcription, où figuraient les résultats de sa simulation. Il attendit patiemment.

L'appel émanait du président des États-Unis. Les personnes présentes auraient pu le deviner à la sueur qui perlait sur les tempes

de Scanyon, sans voir le minuscule visage de Dash sur le petit écran du bureau. Les mots parvinrent faiblement jusqu'à leurs oreilles : « ... parlé à Roger, mais il m'a paru... je ne sais pas... comme s'il s'en désintéressait. J'y ai réfléchi, Vern, et finalement j'ai décidé de vous appeler. Est-ce que tout va bien ? »

Scanyon avala sa salive, jeta un coup d'œil autour de lui et déplia brusquement les pétales isolants du téléphone. L'image se réduisit aux dimensions d'un timbre-poste, et la voix disparut. Le son venait de passer dans un haut-parleur parabolique dirigé vers la tête du directeur, dont les paroles furent absorbées par l'écran acoustique en forme de corolle. Les autres membres du projet n'eurent cependant aucune peine à suivre la conversation : elle se lisait clairement sur le visage de Scanyon.

À cet instant, Sulie leva les yeux vers Telly Ramez et lui dit d'un ton impatient :

« Dites-lui de raccrocher le plus tôt possible ; je sais où est Roger.

— Chez sa femme », dit Ramez.

Elle se frotta les yeux, l'air épuisée.

« Nous n'avions sans doute pas besoin d'une simulation pour trouver ça, n'est-ce pas ? Je suis navrée, Telly ; je crois que je l'avais accroché moins bien que je ne le pensais. »

Ils avaient raison, bien entendu. Nous, nous le savions depuis un certain temps déjà. Dès que Scanyon eut fini de s'entretenir avec le Président, le bureau de la sécurité appela pour signaler que les mouchards placés dans la chambre de Dorrie avaient enregistré des bruits prouvant que Roger était entré par la fenêtre.

Les petits yeux en forme de citron de Scanyon parurent sur le point de pleurer ; il ordonna aussitôt : « Mettez le son sur le haut-parleur et donnez-moi l'image de la maison. » Puis il passa sur une ligne extérieure et composa le numéro de Dorrie.

Le haut-parleur transmet une sonnerie suivie d'un bruit métallique, puis la voix de cyborg rêche et monotone de Roger se fit entendre : « Allô ? » Et une seconde plus tard, prononcé sur un ton plus doux mais toujours sans relief : « Ce n'est pas possible. »

Scanyon écarta brutalement le combiné et se frotta l'oreille en s'écriant : « Qu'est-ce qui s'est passé, bon sang ? » Mais personne ne répondit à sa question bruyante, et il raccrocha doucement. Puis il annonça : « Je reçois comme un signal de dérangement.

— Nous pouvons envoyer un homme, mon général, suggéra le responsable adjoint de la sécurité. Nous avons deux gars dans la voiture de patrouille en face de la maison. » Le balai électronique de l'hélicoptère s'était stabilisé à 1800 pieds au-dessus de Courthouse

Square, dans Tonka. La caméra était réglée sur l'infrarouge, de sorte que dans le coin supérieur de l'écran la large bande foncée du Ship Canal permettait de situer la lisière de la ville. Juste au-dessous du point central de l'écran, un rectangle noir cerné par les feux de véhicules en déplacement : c'était Courthouse Square. La maison de Roger était marquée par une étoile de repérage, en rouge. L'adjoint se leva et désigna la voiture, reconnaissable à une petite tache lumineuse. « Nous sommes en contact vocal, mon général, dit-il. Ils n'ont pas vu entrer le colonel Torraway. »

Sulie se leva et dit :

« Je ne vous le conseille pas.

— Je ne peux pas dire que vos conseils m'enthousiasment en ce moment, major Carpenter, répliqua Scanyon.

— Là n'est pas la question, mon général... » Elle s'interrompit comme Scanyon levait la main.

Le haut-parleur diffusa faiblement la voix de Dorrie : « *Je vais me faire une tasse de thé.* » Puis celle de Roger : « *Je peux te préparer un verre, si tu préfères ?* » Et le *Non* presque inaudible de Dorrie.

« Là n'est pas la question, répéta Sulie avec insistance. Il est relativement stable pour l'instant ; ne gêchez pas tout.

— Mais je ne peux pas le laisser rester là ! Qui sait ce qu'il fera ensuite ? Vous, peut-être ?

— Vous l'avez déjà repéré, c'est une chose. De toute façon, je ne pense pas qu'il va bouger de là, du moins pas avant un certain temps. Don Kayman ne se trouve pas loin de la maison, et c'est un ami de Roger ; demandez-lui d'aller le chercher.

— Kayman n'a rien d'un spécialiste du corps à corps.

— Que voulez-vous au juste ? Si Roger n'accepte pas de rentrer calmement, qu'avez-vous exactement l'intention de faire ? »

Veux-tu du thé ?

Non... Non, merci.

« Et coupez-nous ça, ajouta Sulie. Laissez-lui un peu d'intimité, à ce pauvre bougre. »

Scanyon se renfonça lentement dans son fauteuil en tapotant son bureau des deux mains, très doucement. Puis il décrocha le téléphone et donna des ordres.

« Nous allons une fois de plus agir selon vos suggestions, major, dit-il. Non pas parce que je vous fais confiance, mais parce que le fait est que je n'ai pas le choix. Je ne peux vous menacer de quoi que ce soit, car si nous échouons de nouveau, je crains de ne pas être en mesure de prendre la moindre sanction. Mais soyez certaine que *quelqu'un d'autre* le fera. »

Telesforo Ramez intervint :

« Mon général, je comprends votre point de vue, mais je ne pense

pas que ce soit juste à l'égard de Sulie. La simulation démontre que Roger doit avoir une confrontation avec sa femme.

— Le but de la simulation, docteur Ramez, est de montrer ce qui va se produire *avant* que cela se produise.

— Eh bien, elle montre également que Torraway est fondamentalement équilibré sur tous les autres plans, général. Tout ira bien. »

Scanyon se remit à tapoter son bureau.

« C'est un individu compliqué, général. Vous avez vu le graphique de son test de perception thématique. Il se situe très haut pour toutes les pulsions essentielles, telles que l'accomplissement, l'attachement... pas autant pour la puissance, mais le niveau est encore honnête. Ce n'est pas un manipulateur, c'est un introspectif. Il a besoin de réfléchir, d'étudier, de mettre les choses au clair. Ce sont les qualités que vous voulez, général. Tout cela lui est nécessaire ; vous ne pouvez pas lui demander d'être un certain homme en Oklahoma et un autre homme sur Mars.

— Si je ne m'abuse, rétorqua le général, c'est pourtant ce que vous m'aviez promis, avec votre modification de comportement.

— Non, général, dit le psychiatre avec patience. Je vous avais simplement promis que si vous lui donniez une récompense telle que Sulie Carpenter, il aborderait beaucoup plus facilement ses problèmes vis-à-vis de sa femme. Et c'est ce qui s'est passé.

— Une Modcomp ne s'improvise pas, mon général, dit Sulie. Vous avez fait appel à moi assez tard.

— Qu'êtes-vous en train de me dire ? demanda Scanyon sur un ton menaçant. Il va craquer une fois sur Mars ?

— J'espère que non. Les probabilités sont pour l'instant aussi bonnes qu'on peut le souhaiter, dans la limite de nos possibilités, mon général. Il s'est déjà débarrassé d'un bon nombre de scories, ses derniers T.P.T. vous le prouveront. Mais dans six jours il sera parti, et je ne serai plus dans sa vie. Et c'est là qu'est le problème : une Modcomp ne doit *jamais* être arrêtée net. Il faut que cela se fasse progressivement... que je m'occupe un peu moins de lui, et ensuite encore un peu moins, jusqu'à ce qu'il ait pu édifier ses propres moyens de défense. »

Le tapotement doux sur le bureau s'était fait plus lent. Scanyon commenta : « Il aurait fallu me dire cela un peu plus tôt. »

Sulie haussa les épaules et ne répondit pas.

Le regard songeur du directeur fit le tour de la table.

« Bien, nous avons fait ce soir tout ce que nous pouvions faire. Vous pouvez tous disposer jusqu'à demain huit – non, disons dix heures. Je demanderai à chacun de vous de dresser d'ici là un rapport de trois minutes au maximum situant votre responsabilité, et dans

lequel vous proposerez des solutions. »

Don Kayman fut avisé par une voiture de patrouille de Tonka qui le prit en chasse en faisant hurler sa sirène et tourner ses lampes. On l'arrêta pour lui demander de rebrousser chemin et de se rendre à l'appartement de Roger.

Ne sachant ce qu'il allait trouver, il ressentit un certain émoi en frappant à la porte. Lorsque celle-ci s'ouvrit et qu'il vit les yeux luisants de Roger, Kayman murmura à la hâte un *Je vous salue Marie* en essayant de regarder à l'intérieur de l'appartement. S'attendait-il à voir le corps démembré de Dorrie Torraway ? Un champ de bataille ? Mais il ne vit que Dorrie recroquevillée dans un fauteuil, manifestement en larmes. Ayant craint le pire, ce spectacle faillit le réjouir.

Roger le suivit sans discuter et adressa à Dorrie un « au revoir » sans attendre la réponse. Il eut du mal à prendre place dans le petit véhicule de Kayman, mais en repliant ses ailes et en reculant aussi loin que possible le siège inclinable, il parvint à trouver une position étriquée et précaire qui, pour tout être humain normal, eût été désastreusement inconfortable. Mais Roger, bien sûr, n'avait rien d'un être normal, et sa musculature pouvait fort bien supporter une surcharge prolongée dans presque toutes les configurations qu'elle pouvait adopter.

Longtemps, ils n'échangèrent pas un mot. Puis lorsqu'ils furent sur le point d'arriver au centre, Don Kayman s'éclaircit la gorge et dit :

« Tu nous as donné des soucis. »

— Je m'en doutais », fit la voix sans relief du cyborg. Ses ailes bougeaient et bruissaient sans cesse, comme des mains se frottant. « Je voulais la voir, Don. C'était important pour moi.

— Je te comprends. » Kayman tourna et s'engagea sur l'immense aire de stationnement déserte. « Eh bien ? demanda-t-il pour sonder le terrain. Est-ce que tout va bien ? »

Le cyborg tourna son masque vers lui. Les grands yeux complexes luisaient comme de l'ivoire taillé en facettes, sans expression. Et il lui répondit :

« Vous êtes un con, père Kayman. Comment voulez-vous que tout aille bien ? »

Sulie Carpenter rêvait de dormir comme elle aurait pu rêver d'aller passer des vacances dans le Sud de la France, sur la Côte d'Azur – l'un et l'autre étaient également hors de question pour l'instant. Elle prit deux capsules d'amphétamines et une injection de B-12 qu'elle s'administra elle-même en divers endroits du bras qu'elle avait appris à repérer depuis bien longtemps.

L'interruption du courant ayant compromis la simulation des réactions de Roger, elle répéta toute l'opération d'un bout à l'autre, à notre grande satisfaction, car nous pûmes ainsi effectuer certaines corrections.

En attendant le résultat, elle prit un long bain très chaud dans une baignoire d'hydrothérapie, puis une fois la simulation terminée, elle l'étudia attentivement. Elle avait appris, seule, à déchiffrer le sens des majuscules et des chiffres pour se prémunir contre les erreurs de programmation, mais cette fois elle laissa l'ordinateur faire entièrement son travail et consulta directement l'unité de sortie sur laquelle les résultats s'imprimaient en langage clair. Elle accomplissait son métier avec beaucoup de savoir-faire.

Son métier n'était pas, en fait, fille de salle. Sulie Carpenter avait été l'un des premiers spécialistes féminins de la médecine aérospatiale. Après avoir obtenu son diplôme de médecine, elle s'était consacrée à la psychothérapie et à ses multiples disciplines éclectiques, puis avait demandé à collaborer au programme spatial parce que sur Terre, rien ne lui semblait vraiment digne d'être fait. Après avoir subi un entraînement d'astronaute, elle en était venue à se demander s'il y avait dans l'espace quelque chose qui valait la peine d'être fait. La recherche lui paraissant intéressante, ne fût-ce que d'une manière abstraite, elle avait alors sollicité son affectation aux services de recherche de Californie, et l'avait obtenue. Un bon nombre d'hommes étaient passés dans sa vie, et deux d'entre eux l'avaient particulièrement marquée, mais ça n'avait rien donné de durable. Sur ce plan, ce qu'elle avait dit à Roger était vrai, et après avoir été meurtrie par son dernier échec, elle avait décidé de restreindre son intérêt pour la vie jusqu'au jour où, se disait-elle, elle serait assez mûre pour savoir ce qu'elle exigeait d'un homme. Et elle demeura ainsi à l'écart du grand courant des affaires humaines jusqu'au moment où, parmi des centaines de milliers de cartes perforées, nous sortîmes la sienne, pour répondre aux besoins de Roger.

Les ordres qu'elle reçut un jour, sans en avoir été aucunement avisée, émanaient du Président lui-même, de sorte qu'il ne lui aurait pas été possible de refuser cette affectation. Mais de toute manière, elle n'en avait aucune envie, et elle accueillit ce changement avec joie. Couvrir un être humain souffrant était une tâche bénéfique pour son moral, et elle en saisissait parfaitement l'importance, car si elle croyait en quelque chose, c'était en ce projet qui allait mettre un homme sur Mars. Elle avait également conscience de sa compétence. Une très haute compétence. C'est pourquoi nous lui avons attribué une note fort élevée : elle était l'une des pièces principales du jeu que nous jouions pour la survie de l'espèce.

Lorsqu'elle eut terminé de déchiffrer et d'étudier la simulation de

Roger, il était presque quatre heures du matin.

Elle dormit quelques heures dans un lit qu'on lui prêta, au quartier des infirmières, puis elle prit une douche, s'habilla et mit ses verres de contact verts. Sur ce point, songea-t-elle en se rendant à la chambre de Roger, son travail ne l'enthousiasmait guère, car les cheveux teints et le changement de couleur des yeux étaient destinés à tromper, or elle n'aimait pas tromper les gens. Elle souhaitait pouvoir un jour enlever ses lentilles de contact et laisser ses cheveux retrouver leur blond vaporeux – en les rinçant peut-être. Ce n'était pas l'artifice en lui-même qui lui déplaisait, mais le fait de se faire passer pour quelqu'un d'autre.

C'est cependant en souriant qu'elle pénétra dans la chambre de Roger.

« Contente de vous revoir. Vous nous avez manqué. Comment avez-vous trouvé votre petite escapade en solitaire ?

— Pas mal du tout », répondit la voix monocorde. Debout à la fenêtre, Roger regardait les buissons d'épines qui roulaient sur l'aire de stationnement. Il se retourna. « Vous savez, c'est tout à fait vrai, ce que vous m'avez dit. Ce que j'ai maintenant n'est pas seulement différent, mais c'est aussi mieux. »

Elle réprima son désir de renforcer sa remarque et se contenta de sourire en ouvrant le lit.

« Je m'inquiétais au sujet de ma vie sexuelle, reprit-il. Mais vous savez quoi, Sulie ? C'est comme si on me disait que je ne pourrai pas avoir de caviar pendant deux ans. Je n'aime pas le caviar. Et en fait, je n'ai pas d'appétit sexuel en ce moment. Je suppose que c'est dû aux instructions que vous avez données à l'ordinateur ? « Réduisez les pulsions sexuelles, augmentez l'euphorie ? » Quoi qu'il en soit, j'ai fini par comprendre dans ma petite tête que je ne faisais que me créer des problèmes en me demandant si je tiendrais le coup sans quelque chose dont je n'avais pas vraiment envie.

En fait, c'est un reflet de ce que j'imagine : c'est-à-dire ce que les gens pensent que je devrais ressentir.

— Un phénomène d'acculturation, simplifia-t-elle.

— Sans aucun doute, répondit-il. Tiens, je veux faire quelque chose pour vous. »

Il prit la guitare, se plaça près de la fenêtre en mettant un talon contre le rebord et posa l'instrument sur son genou. Puis il commença à jouer, et ses ailes se disposèrent paisiblement au-dessus de sa tête.

Sulie fut stupéfaite. Non seulement il jouait, mais il chantait. Chantait ? Non, cela ressemblait davantage au son d'un homme sifflant entre ses dents, un son léger mais pur. Il s'accompagnait en frottant et en pinçant les cordes tandis que ses lèvres sifflaient sans défaillir un air qu'elle n'avait jamais entendu.

Lorsqu'il eut terminé, elle lui demanda avec empressement :

« Qu'est-ce que c'était ? »

— Une sonate de Paganini pour guitare et violon, répondit-il fièrement. C'est Clara qui m'a donné le disque.

— J'ignorais que vous étiez capable de faire cela... de fredonner ou de chanter, peu importe.

— Moi aussi jusqu'au moment où j'ai essayé. Bien sûr, je n'arrive pas à avoir un volume suffisant pour la partie violon, et je ne peux maintenir le son de la guitare suffisamment bas pour équilibrer, mais ça n'avait pas l'air déplaisant, n'est-ce pas ?

— Je suis très impressionnée, Roger », lui dit-elle. Et elle était sincère.

Il leva alors les yeux vers elle et l'impressionna une fois de plus en parvenant à esquisser un sourire.

« Je parie que vous ne saviez pas que j'étais aussi capable de faire ça. Moi-même, je ne m'en suis aperçu qu'en essayant. »

Lors de la réunion, Sulie déclara laconiquement :

« Il est prêt, mon général. »

Scanyon avait réussi à dormir suffisamment pour paraître reposé, de même qu'il avait fait appel à quelque chose d'autre, et peut-être à certaines ressources intérieures, pour paraître moins tourmenté.

« Vous en êtes sûre, major Carpenter ? »

Elle hocha la tête.

« Il ne sera jamais en de meilleures conditions. » Puis elle hésita. Vern Scanyon, lisant l'expression de son visage, attendit une rectification. « Le problème, comme je le vois, est qu'il est prêt à partir *maintenant*. Tous ses systèmes ont atteint le niveau opérationnel, et son histoire avec sa femme est terminée. Il est prêt. Plus il restera ici, plus il y aura de chance pour qu'elle fasse quelque chose qui bouleverse son équilibre.

— Cela m'étonnerait beaucoup, répliqua Scanyon en fronçant les sourcils.

— Évidemment, elle sait à quoi elle s'expose, mais je ne veux pas prendre ce risque. Je veux qu'il s'en aille.

— Vous voulez dire qu'il faut l'emmener à Merritt Island ?

— Non. Je veux le mettre en attente. »

Brad manqua renverser la tasse de café qu'il était en train de porter à ses lèvres.

« Pas question, ma belle ! s'écria-t-il, véritablement indigné. J'ai encore soixante-douze heures de tests à faire sur ses systèmes ! Si vous le ralentissez, je n'aurai plus de relevés...

— Des tests destinés à quoi, docteur Bradley ? À améliorer ses capacités opérationnelles, ou bien à alimenter les articles que vous allez lui consacrer ?

— C'est-à-dire que... mon Dieu, bien sûr, j'ai l'intention de rédiger un compte rendu complet. Mais je veux l'examiner aussi minutieusement que possible jusqu'au dernier moment, pour son bien. Et pour celui de la mission. »

Elle haussa les épaules.

« Je maintiens ma recommandation. Ici, il n'a rien d'autre à faire qu'attendre, et il a déjà suffisamment attendu.

— Et si quelque chose ne va pas, sur Mars ? demanda Brad.

— Vous vouliez mon avis ; vous l'avez. »

Scanyon intervint.

« Assurez-vous, s'il vous plaît, que chacun ici sait de quoi vous parlez. Et notamment, moi. »

Sulie lança un regard à Brad, qui expliqua :

« Comme vous le savez, général, c'est ce que nous avons prévu de faire pour le voyage. Nous avons la possibilité de soumettre ses horloges internes à une intervention extérieure, par ordinateur. Il reste encore, voyons... cinq jours et quelques heures avant le lancement ; nous pouvons le ralentir de telle manière que son temps subjectif durant cette période corresponde à une demi-heure, par exemple. Cela me semble tout à fait logique, mais ce que je demande ne l'est pas moins : je ne peux pas prendre la responsabilité de le lâcher avant d'avoir procédé à toutes les expériences que je veux faire. »

Scanyon prit un air renfrogné.

« Je comprends ce que vous voulez dire ; vous avez votre argument, et j'ai le mien. Mais que devient le problème que vous évoquiez hier, major Carpenter. Vous disiez qu'il ne fallait pas interrompre sa modification de comportement de manière trop brusque.

— Il a atteint un plateau, mon général, répondit Sulie. Si je pouvais encore passer six mois avec lui, je dirais oui. Mais pour cinq jours, non. Il y a plus à perdre qu'à gagner. Il se passionne vraiment pour sa guitare – vous devriez l'entendre – et il s'est bâti une bonne structure de défense vis-à-vis de l'absence de ses organes sexuels. Il a été jusqu'à prendre lui-même les choses en main en s'échappant hier soir, ce qui est un pas en avant important, mon général, car si on considère les exigences de cette mission, son profil était beaucoup trop passif, avant, pour être satisfaisant. Je vous le répète : mettez-le en attente maintenant.

— Et moi, je vous répète qu'il me faut plus de temps, lança Brad. Sulie a peut-être raison, mais j'ai raison également et j'irai jusqu'à en aviser le Président s'il le faut ! »

Scanyon considéra Brad d'un air songeur, puis son regard fit le tour de la salle.

« Quelqu'un a-t-il un commentaire à ajouter ? »

— Si vous voulez mon avis, je suis d'accord avec Sulie. Il n'est pas particulièrement heureux au sujet de sa femme, mais il n'est pas secoué non plus. Qu'il soit ici ou ailleurs, pour lui, c'est la même chose.

— Ouais... » fit Scanyon en pianotant de nouveau sur son bureau. Il regarda dans le vide, puis dit : « Il y a quelque chose qu'aucun de vous ne sait. La simulation que vous avez faite sur Roger n'est pas la seule réalisée ces derniers temps. » Il regarda chaque visage, et reprit, en insistant : « Hors de cette salle, *interdiction absolue* de parler de ceci. Les Asiatiques sont en train d'en taire une de leur côté. Ils ont réussi à se brancher sur les circuits du 3070 quelque part entre ici et les deux autres ordinateurs, et ils se sont servi des données volées pour effectuer leur propre simulation. »

Une fraction de seconde avant les autres, Don Kayman demanda :

« Pourquoi ? »

— Je donnerais cher pour le savoir, répondit sombrement Scanyon. En tout cas, ils n'interfèrent pas, et nous ne l'aurions jamais su si une vérification de ligne de routine n'avait permis de découvrir leur branchement. Il y a eu également une histoire de barbouzes à Pékin dont je ne sais rien et dont je ne veux rien savoir. Ils se sont contentés de tout reproduire et d'établir leur propre programme. Nous ignorons ce qu'ils comptent en tirer, mais cela nous réserve une surprise. Et juste après, ils ont retiré leur protestation contre le lancement. En fait, ils ont même proposé de nous prêter leur satellite martien pour les transmissions télémétriques de la mission.

— En ce qui me concerne, s'ils s'imaginent qu'on va les croire sur parole, ils se fourrent le doigt dans l'œil ! rugit Brad.

— Oh ! vous pouvez être certains que nous n'allons pas trop compter sur leur engin. Mais toujours est-il que selon leurs déclarations, ils veulent que la mission réussisse. Disons que ça fait une complication de plus, mais pour l'instant, il s'agit uniquement de prendre une décision, n'est-ce pas ? Faut-il mettre Roger en attente ou non ? C'est bon, je vais le faire. J'accepte votre recommandation, major Carpenter. Dites à Roger ce que nous allons faire ; vous, ainsi que le docteur Ramez, pourrez également lui donner toutes les explications que vous jugerez utiles, qu'elles soient vraies ou fausses... Quant à vous, Brad – il étouffa d'un geste les protestations de ce dernier – je sais ce que vous allez me dire, et je suis d'accord – Roger a besoin de passer plus de temps avec vous. Eh bien, il en aura la possibilité. Je vous inscris pour la mission. » Il tira à lui une feuille, barra un nom sur une liste et en rajouta un autre. « Je vais supprimer

l'un des pilotes pour vous faire de la place. Les vérifications sont déjà faites : avec les systèmes d'autoguidage et en tenant compte du fait que vous avez tous été entraînés au pilotage, les dispositions de secours sont largement suffisantes. Voici donc l'équipage définitif du lancement vers Mars : Torraway, Kayman, le général Hesburgh en qualité de pilote – et vous. »

Les protestations de Brad ne furent qu'un réflexe, et il ne tarda pas à se faire à cette idée. Ce que Scanyon avait dit était parfaitement juste, mais de surcroît, Brad comprit aussitôt que sa participation réelle et physique à la mission ne pourrait être que bénéfique à la carrière qu'il s'était tracée. Certes, il regrettait de devoir quitter Dorrie, ainsi que toutes les autres Dorries, mais les Dorries seraient *si nombreuses* à son retour...

Et tout le reste suivit comme le jour suit la nuit. La décision qui venait d'être prise était la dernière ; il ne restait plus qu'à achever la mise en œuvre. À Merritt Island, les équipes approvisionnèrent en carburant le véhicule de lancement, tandis que l'on déployait dans l'Atlantique des navires de sauvetage pour parer à un éventuel accident. Brad prit l'avion pour l'île et pendant qu'on mettait son scaphandre au point, six exastronautes spécialement détachés vinrent lui enseigner, dans la limite du temps dont ils disposaient, tous les détails qu'il lui fallait connaître. Parmi eux, Hesburgh, petit, sûr de lui, souriant, dont l'attitude rassurait constamment Brad. Quant à Don Kayman, il eut droit à une précieuse permission de douze heures pour dire au revoir à sa religieuse.

Chez nous, l'heure était à la satisfaction. La décision joignant Brad à la mission ; les extrapolations de tendances, de plus en plus optimistes, qui indiquaient quels seraient les effets du lancement sur l'opinion et l'actualité mondiales ; l'état d'esprit de Roger : tout cela répondait à notre attente. Et la simulation effectuée par la N.A.P. nous satisfaisait plus encore. En fait, elle jouait un rôle essentiel dans nos projets pour la survie de l'espèce.

XIII

NOUS FRANCHISSONS LE POINT DE NON-RETOUR

LE long voyage en orbite de Hohmann, vers Mars, prend sept mois. Des mois que tous les précédents astronautes, cosmonautes et sinonautes avaient trouvé bien lassants. Chaque jour, il y avait 86 400 secondes à occuper, avec presque rien.

Roger différait de tous les autres de deux manières. Premièrement, c'était le passager le plus précieux qu'un vaisseau spatial eût jamais emporté. Dans et sur son corps se trouvait le fruit de sept milliards de dollars « Homme-Plus ». Autant que possible, il fallait le ménager.

Deuxièmement, chose unique, on *pouvait* le ménager.

Ses horloges internes ayant été déconnectées, sa perception du temps dépendait maintenant des instructions de l'ordinateur.

Ils commencèrent par le ralentir progressivement ; il eut alors l'impression que les gens bougeaient de façon plus saccadée. Ses repas lui furent servis plus tôt qu'il ne s'y attendait. Les voix devinrent plus aiguës.

Lorsqu'il se fut bien adapté à cette première phase, ils augmentèrent le retardement. Les voix se transformèrent en paillements inintelligibles avant d'échapper totalement à son ouïe. Il cessa de distinguer les gens, pour n'entrevoir que des mouvements flous. La lumière du jour fut bannie de sa chambre, non pour l'empêcher de s'évader, mais pour le protéger de la brutale transition du jour à la nuit. De temps à autre, des plateaux de repas style pique-nique, à la température de la pièce, apparaissaient devant lui, et à peine les avait-il repoussés pour indiquer qu'il avait terminé ou qu'il n'en voulait pas, qu'ils disparaissaient déjà à sa vue.

Roger savait ce qu'on était en train de lui faire, et il s'en accommodait, acceptant la promesse de Sulie qui lui avait assuré que c'était bien, nécessaire et que cela ne poserait aucun problème. À l'idée que Sulie allait lui manquer, il chercha à le lui dire. Or s'il existait un moyen, tout allait trop vite : des messages inscrits à la craie apparaissaient sur un tableau noir comme par magie, et lorsqu'il répondait, on lui arrachait et effaçait ses réponses avant qu'il ne fût

certain d'avoir terminé :

COMMENT VOUS SENTEZ-VOUS ?

Il prend la craie, écrit un mot.

BIEN.

Et le tableau disparaît, pour revenir avec un autre message...

ON VOUS EMMÈNE À MERRITT ISLAND.

Et sa réponse :

JE SUIS PRÊT.

Arrachée avant qu'il n'eût le temps d'ajouter la suite, qu'il inscrivit à la hâte sur sa table de nuit :

EMBRASSER DORRIE DE MA PART.

Il voulait ajouter « et aussi Sulie », mais n'en eut pas le temps : la table s'évanouit soudain, et il disparut de la pièce. Brusquement, tout bascula dans un mouvement vertigineux. Il entrevit l'entrée réservée aux ambulances, et le spectre d'une infirmière – était-ce Sulie ? – qui lui tournait le dos et ajustait sa culotte. Il eut l'impression de voir tout son lit sauter en l'air sous l'éclat brutal du soleil hivernal, puis pénétra dans... une voiture ? Avant même qu'il pût se poser la question, il s'éleva subitement. Il comprit alors qu'il s'agissait d'un hélicoptère, et qu'il n'allait pas tarder à être malade. Il sentit les premiers haut-le-cœur monter à l'assaut de sa gorge.

Les instruments de télémessure transmirent fidèlement leurs relevés, et les commandes prirent aussitôt le problème en charge. Pourtant, Roger ne cessa de ressentir une envie de vomir, se sentant ballotté comme par une mer des plus agitées. Mais il ne vomit pas.

Puis ils s'arrêtèrent.

Ils sortirent de l'hélicoptère.

Il perçut de nouveau la vive lumière du soleil.

Et se retrouva en un autre lieu, qui bientôt se mit à bouger ; il reconnut alors l'intérieur d'un CB-5 aménagé comme un navire-hôpital. Comme par magie, une toile se tissait tout autour de lui pour assurer sa protection.

Le voyage, qui lui sembla durer une ou deux minutes, n'eut rien d'agréable car il était toujours en proie au martèlement et au vertige, quoique de façon plus atténuée, mais sa brièveté l'aida à le supporter. Puis la décompression lui frappa les oreilles, et il se sentit porté hors de l'avion, sous une chaleur torride et un soleil éblouissant. Tardivement, il se rendit compte qu'il se trouvait en Floride, bien entendu, mais à ce moment il était déjà dans l'ambulance et aussitôt il en sortit...

Puis il ne se passa pour ainsi dire rien durant une période qui, pour Roger, dura dix ou quinze minutes alors qu'en réalité, elle représentait la majeure partie d'une journée. Il demeura dans un lit, on lui donna à manger, on évacua ses déchets à l'aide d'une sonde,

puis une note apparut devant lui :

BONNE CHANCE. ROGER, NOUS VOILÀ PARTIS

et un marteau-pilon le frappa par derrière. Il perdit conscience. C'est très bien, se dit-il juste avant de sombrer dans le noir, de m'épargner les désagréments de l'ennui, mais on risque de me tuer au cours de la manœuvre. Il s'évanouit avant d'avoir pu trouver un moyen de confier son opinion à quelqu'un.

Le temps passa. Un temps parcouru de rêves.

Puis il réalisa, de manière confuse, qu'on ne s'était pas contenté de le ralentir, qu'on l'avait fait dormir en le maintenant sous sédatifs. C'est alors qu'il s'aperçut qu'il était éveillé.

Il se trouvait dans l'espace.

Près de son oreille, une voix dit :

« Bonjour, Roger. Ceci est un enregistrement. » Tournant la tête, il aperçut une petite grille de haut-parleur.

« Nous l'avons ralenti pour que tu puisses le comprendre. Si tu veux nous parler, il te suffira d'enregistrer ce que tu veux nous dire dans un instant. Ensuite, nous accélérerons la bande pour pouvoir la comprendre. C'est beau, la science, non ?

« Enfin, au moment où j'enregistre ceci, nous sommes le trente et unième jour. Au cas où tu ne te souviendrais plus de moi, je suis Don Kayman. Tu as eu un petit problème. Tes muscles ont lutté contre l'accélération au décollage, et tu t'es déchiré quelques ligaments. Il a fallu te faire une petite opération, mais tu te remets bien. Brad a retouché la partie cybernétique, et tu devrais pouvoir te servir correctement des deltas quand on se posera. Voyons... je n'ai rien d'important à ajouter, et tu as sans doute des questions à poser, mais avant ton tour, il y a un message pour toi. »

La bande murmura et crachota un instant, puis il entendit la voix déformée et atténuée de Dorrie, sur un fond de sifflements dus aux parasites : « Bonjour, mon chéri ! Tout va bien à la maison, et je garde tout au chaud en attendant que tu reviennes. Je pense à toi. Bonne chance, et sois prudent. »

Puis la voix de Kayman, de nouveau :

« Bon, voici maintenant ce que tu dois faire. Tout d'abord, s'il y a quoi que ce soit d'important – si tu as mal, ou quelque chose comme ça – tu nous le dis tout de suite. Il y a beaucoup de perte en temps réel, alors commence par dire ce qui est important. Quand tu auras fini, garde simplement le micro en main pendant qu'on change de bande, et ensuite tu pourras continuer et raconter tout ce que tu veux. Tu peux y aller, maintenant. »

La bande s'arrêta. Un petit voyant rouge sur lequel Roger lisait *Play* s'éteignit, tandis qu'un autre voyant, vert, portant le mot *Record* s'allumait. Il prit le micro et s'appêtait à dire que non, il n'y avait pas

de problèmes particuliers, lorsque baissant les yeux, par hasard, il remarqua qu'il lui manquait la jambe droite.

Bien entendu, nous enregistrons tout ce qui se passait à bord de l'engin spatial.

Au bout d'un mois, les liens de communication s'étaient déjà considérablement amincis, par la faute d'une géométrie ingrate. Tandis que l'engin montait vers l'orbite martienne, Mars et la Terre se déplaçaient, et cette dernière beaucoup plus vite. Elle aurait presque fait deux fois le tour du soleil avant que Mars n'ait achevé une seule de ses orbites. Les émissions du vaisseau prenaient maintenant quelque chose comme trois minutes pour atteindre Goldstone, et nous nous tenions à l'écoute sans intervenir. Le pire restait à venir. Toute instruction en provenance de la Terre parviendrait avec une demi-heure de retard lorsque l'engin serait en orbite autour de Mars, ce qui représentait le temps d'un aller-retour à la vitesse de la lumière. Nous avons donc interrompu notre contrôle immédiat, de sorte que le vaisseau et ses passagers se trouvaient effectivement livrés à eux-mêmes.

Par la suite, il arriverait un moment où Mars et la Terre se trouveraient de part et d'autre du soleil. Les faibles signaux de l'engin seraient alors si perturbés par les interférences solaires que nous ne les recevions même pas correctement. Mais d'ici là, le 3070 serait sur orbite, et le générateur M.H.D. suivrait peu après, fournissant une ample réserve d'énergie pour les diverses exigences de la mission. Tout avait été calculé : le lieu exact de destination de chaque appareil, et la manière dont s'effectueraient les liaisons entre eux, avec le vaisseau en orbite, avec la station au sol et avec Roger, où qu'il s'aventurât.

Nous lançâmes le 3070 après l'avoir mis en position de veille et réduit, pour la durée du voyage, à l'état de robot. Des analyses avaient en effet révélé un risque d'ionisation inacceptable pour un engin de configuration classique. Les ingénieurs du Cap enlevèrent donc tous les éléments de secours, les appareils de télémessure, le dispositif d'autodestruction et réduisirent de moitié ses capacités de manœuvre. Le poids gagné servit à améliorer son bouclier protecteur. Une fois lancé, il demeura inerte et silencieux et pendant sept mois il resterait ainsi. Puis le général Hesburgh s'emparerait des commandes pour effectuer lui-même les manœuvres d'arrimage des deux engins. La tâche serait difficile, mais c'était pour cela qu'on le payait.

Nous lançâmes le générateur M.H.D. un mois plus tard, avec un équipage de deux hommes et un maximum de publicité. À présent, tout le monde s'intéressait à l'événement. Et personne n'émit la

moindre objection, pas même la N.A.P. Après avoir dédaigné le premier lancement, les Chinois avaient reconnu avoir suivi celui du 3070 et ils avaient proposé leurs relevés au réseau de la N.A.S.A. Puis, lors de la mise sur orbite du générateur, leur ambassadeur envoya un message cordial de félicitations.

Visiblement, il se passait quelque chose.

Et pas seulement à un niveau psychologique. La ville de New York connut deux semaines d'affilée sans la moindre émeute, et les ordures furent ramassées dans certaines grandes artères. Les pluies hivernales noyèrent les derniers grands incendies du nord-ouest, et lorsque les gouverneurs de la Californie, de l'Idaho, de l'Oregon et de l'État de Washington s'unirent pour demander des volontaires, plus d'une centaine de milliers de jeunes gens répondirent à l'appel pour reboiser les pentes des montagnes.

Trop préoccupé par les désastres intérieurs d'une nation que la surproduction et le surmenage avaient menée à la tragédie, le président des États-Unis fut le dernier à remarquer ce changement. Mais il finit par se rendre compte que le bouleversement avait affecté la planète entière, et non pas seulement les États-Unis. Qu'il s'agissait d'un changement de tactique, et non d'un simple changement d'atmosphère. Les Asiatiques retirèrent leurs submersibles nucléaires jusqu'aux eaux du Pacifique occidental et de l'océan Indien, et lorsque Dash obtint confirmation de la nouvelle, il décrocha le téléphone pour appeler Vern Scanyon.

« Je crois... » Il marqua un silence et tendit la main pour effleurer la douce surface de son bureau. « Je crois que ça marche. Félicitez vos gars de ma part. Vous faut-il quelque chose d'autre ? »

Mais Scanyon n'avait besoin de rien.

Nous ne pouvions plus faire marche arrière, et nous ne pouvions aller plus loin. La suite dépendait de l'expédition elle-même.

XIV

LE MISSIONNAIRE DE MARS

DON KAYMAN s'astreignait à ne pas prier plus de six fois par jour. Il priait pour diverses choses. Parfois pour ne plus entendre les bruits que faisait Titus Hesburgh avec ses dents, parfois pour ne plus sentir l'air fétide qui empestait l'intérieur du vaisseau, mais chaque prière comprenait toujours trois requêtes : le succès de la mission, l'accomplissement des projets que Dieu avait pour l'Homme et plus particulièrement, la santé et le bien-être de son ami Roger Torraway.

Roger avait droit à une cabine spéciale, privée. En fait, elle n'avait pas grand-chose d'une cabine, et la séparation n'était assurée que par un rideau élastique extrêmement fin et pas tout à fait opaque, mais cet espace lui était entièrement réservé. Les trois autres se partageaient la cabine d'équipage, parfois même en compagnie de Roger, ou de certaines parties de Roger. Roger était partout.

Kayman venait souvent le regarder. Pour lui, le voyage était interminable et morne. Dans sa spécialité, qui bien entendu ne prendrait effet qu'une fois qu'ils auraient posé le pied sur Mars, il n'avait pas besoin d'une mise à jour ni d'un complément d'exercices pratiques. L'aréologie était une science statique et elle le resterait jusqu'au moment où, il se permettait de l'espérer, lui-même y apporterait une nouvelle contribution après leur atterrissage. Il avait donc laissé Titus Hesburgh lui apprendre à manipuler les instruments de bord, et un peu plus tard, Brad lui avait enseigné les rudiments du démontage d'un cyborg. La forme grotesque qui se contorsionnait lentement et changeait de position dans son cocon de mousse ne lui était plus étrangère désormais ; il en connaissait le moindre détail, à l'intérieur comme à l'extérieur, et au fil des semaines, il s'arracha à la répulsion qui jusqu'alors l'avait empêché de faire sortir un œil de son orbite ou d'ouvrir une plaque dans un boyau gainé de plastique.

Ses occupations ne se limitaient pas à cela. Il avait également des bandes de musique à écouter, des jeux, et parfois il lisait une microfiche. Lui et Titus Hesburgh étaient à peu près de force égale aux échecs, de sorte qu'ils disputaient d'interminables tournois. Sur soixante-quinze parties, trente-huit seulement se soldèrent par un mat, et ils utilisèrent le temps de communications personnelles auquel ils

avaient droit pour se faire envoyer de la Terre des problèmes d'échecs. Prier davantage eût procuré au père Kayman une certaine détente, mais au bout de la première semaine il lui était venu à l'esprit que même en matière de prières, il pouvait y avoir excès, et avait donc décidé de se rationner : il pria désormais à son réveil, avant les repas, en milieu de soirée et avant d'aller se coucher. C'était tout, mais il ne comptait pas, bien entendu, les quelques *Notre Père* revigorants, ni les chapelets qu'il devait à Sa Sainteté. Puis il s'attelait de nouveau à sa tâche quotidienne : la remise à neuf de Roger. Il avait toujours eu l'estomac sensible, mais manifestement, Roger ne conservait aucun souvenir des intrusions que subissait sa personne et il n'en souffrait pas. Petit à petit, Kayman se mit à apprécier la beauté interne de l'anatomie de Roger, rendant grâces à la fois pour la partie qui était l'œuvre de l'Homme et celle qui était l'œuvre de Dieu.

Il ne pouvait, cependant, rendre vraiment grâces à Dieu et à l'Homme pour ce qu'ils avaient fait à l'intérieur de l'esprit de Roger. Il éprouvait une certaine gêne à l'idée qu'on était en train de voler sept mois à la vie de son ami, et de la pitié lorsqu'il songeait que Roger destinait son amour à une femme qui en faisait peu de cas.

Mais tout bien considéré, Kayman était heureux.

C'était la première fois qu'il participait à une mission martienne, mais il était dans son élément. Deux fois déjà il était allé dans l'espace : un vol de navette pour se rendre à bord d'une station orbitale alors qu'il suivait encore ses dernières années d'études et préparait son doctorat de planétologie, puis une excursion de quatre-vingt-dix jours à bord de la station spatiale Betty. Ces deux vols, avait-on jugé, constituaient un simple entraînement avant la mission qui lui permettrait d'achever son étude de Mars.

Tout ce qu'il savait de la planète Mars, il l'avait appris par le biais des télescopes, de ses déductions ou des observations de ses collègues. Il avait maintes fois examiné les bandes synoptiques de tous les Orbiters, les Mariners et les Surveyors. Il avait analysé des échantillons de sol et de roche ramenés par les engins. Il avait interrogé tous les Américains, Français et Anglais qui avaient posé le pied sur la planète lors de leurs expéditions, ainsi que la plupart des Russes, des Japonais et des Chinois.

Il savait tout sur Mars. Depuis toujours.

Enfant, il avait grandi avec la planète rouge d'Edgar Rice Burroughs, Barsoom la chatoyante, avec ses mers asséchées aux fonds ocres et ses petites lunes filantes. Avec l'âge, il avait appris à distinguer les faits de la fiction. Dans la mesure où la science était en contact avec la « réalité », les guerriers verts à quatre bras et la belle princesse de Mars à la peau rouge qui pondait des œufs n'avaient rien de réel. Mais il savait que la notion de « réalité », chez les savants,

changeait d'une année à l'autre. Burroughs n'avait pas inventé Barsoom en suivant les méandres de son imagination, il l'avait presque totalement empruntée à la « réalité » scientifique la plus respectée de l'époque. C'était la planète de Percival Lowell, et non celle de Burroughs, qui avait été tournée en ridicule par les télescopes plus perfectionnés et les sondes spatiales. Et dans la « réalité » de l'opinion scientifique, la vie sur Mars avait pris naissance et s'était éteinte une douzaine de fois.

Même sur ce dernier point, il était encore impossible de conclure, car tout dépendait d'une question d'ordre philosophique. Qu'appelait-on « la vie » ? Était-ce nécessairement une créature ressemblant à un singe ou à un chêne ? Était-ce nécessairement une créature décomposant ses aliments par un processus biologique basé sur l'eau, participant à un cycle d'échange d'énergie par oxydation et réduction, se reproduisant et se développant au milieu de son environnement ? Don Kayman n'était pas de cet avis. Selon lui, c'était faire preuve d'arrogance que de situer les limites de « la vie » avec un tel esprit de clocher, et il se faisait humble devant la toute-puissante majesté de son Créateur.

Mais le dossier de l'existence possible, sur Mars, d'une vie génétiquement liée à celle de la Terre restait ouvert. Ou plutôt, entrouvert. Certes, on n'avait trouvé ni singes ni chênes. Pas même un lichen. Pas même une cellule en train de croître. Pas même (il ne l'admettait qu'à regret, car le souvenir de Dejah Thoris lui était encore cher) de l'oxygène libre ou de l'eau, éléments indispensables.

Mais pour Kayman, ce n'était pas parce que personne n'avait encore glissé sur un lit de mousse martienne qu'il n'y en avait nulle part sur Mars. Moins de cent êtres humains avaient à ce jour posé le pied sur la planète, et le champ total de leurs explorations représentait à peine quelques centaines de kilomètres carrés. Sur Mars ! Où il n'y avait pas d'océans, de sorte que la surface des terres à explorer était bien plus grande que sur la Terre ! Cela revenait presque à prétendre connaître la Terre en effectuant quatre voyages au Sahara, au sommet de l'Himalaya, dans l'Antarctique et sur la calotte glaciaire du Groenland...

À vrai dire, non, reconnut Kayman. Ce n'était pas tout à fait juste, puisqu'il y avait eu de nombreux vols de reconnaissance, des engins sur orbite et des *Surveyors* qui s'étaient posés et avaient rapporté des échantillons du sol.

Le principe restait néanmoins valide. Mars était trop vaste, et nul ne pouvait encore affirmer que la planète ne renfermait aucun secret. Il était possible qu'un jour on trouvât de l'eau ; certaines crevasses, à ce sujet, paraissaient riches en promesses. Un bon nombre de vallées avaient une forme qui ne s'expliquait que par l'action d'un cours

d'eau. Même si elles étaient aujourd'hui asséchées, il y avait peut-être encore de l'eau, de vastes océans d'eau retenus sous la surface. L'oxygène, on le savait, était présent. On n'en avait décelé en moyenne que de faibles quantités, mais ce n'était pas la moyenne qui comptait. Certains endroits pouvaient en receler beaucoup. Et dans ce cas, il était possible d'envisager...

La vie.

Kayman soupira. L'un de ses grands regrets était qu'il n'avait pu diriger le choix du point d'atterrissage vers la région de Solis Lacus, l'une des plus propices, selon lui, à l'existence d'une forme de vie sur Mars. Mais il en avait été décidé autrement, à un niveau très élevé puisque c'était Dash lui-même qui avait déclaré : « Je n'ai rien à foutre d'un endroit où il y a peut-être quelque chose qui vit. Ce que je veux, c'est que l'engin se pose dans un coin où notre gars aura en principe le moins de mal à rester en vie. »

Ils avaient donc choisi un point situé plus près de l'équateur, dans l'hémisphère nord. Les principales zones s'appelaient Isidius Regio et Népenthes, et à leur interface se trouvait un cratère aux parois peu escarpées, que Don Kayman avait secrètement baptisé *Home*.

Tout aussi secrètement, il déplorait la perte de Solis Lacus, avec son aspect changeant périodiquement (des plantes qui poussaient ? Non, sans doute... mais il était permis d'espérer !), le nuage clair en forme de W, autour des canaux Ulysse et Fortunae, qui s'était formé et reformé durant une longue conjonction, l'éclat très bref (un reflet du soleil ? une explosion thermonucléaire ?) que Saheki avait observé sur le Lacus Tithonius le 1^{er} décembre 1951, aussi brillant qu'une étoile de magnitude 6. Ces phénomènes, quelqu'un d'autre que lui devrait les étudier.

Mais ces regrets mis à part, il ne se plaignait pas. Le choix de l'hémisphère nord était judicieux, car les saisons y étaient mieux réparties. Comme sur la Terre, l'hiver dans cet hémisphère avait lieu lorsque la planète se trouvait au plus près du soleil, de sorte qu'il conservait un petit peu plus de chaleur toute l'année. L'hiver y comptait également vingt jours de moins que l'été ; dans l'hémisphère sud, c'est bien entendu l'inverse. Et bien que Home, selon les observations, n'eût jamais changé de forme ni émis des éclairs de lumière, on lui avait attribué un nombre appréciable de formations nuageuses récentes. Kayman n'avait pas abandonné l'espoir que certains de ces nuages étaient peut-être composés de glace, sinon d'eau. Il rêvait parfois de pluies torrentielles sur la plaine martienne, et plus sobrement, songeait aux grandes couches de limonite découvertes dans les environs. La limonite contenait, sous forme décomposée, de l'eau en quantité, et elle constituerait une ressource pour Roger, même si nulle plante, nul animal martien n'avait évolué

pour l'exploiter.

Dans l'ensemble, il était satisfait de tout.

Il était *en route* vers Mars ! C'était pour lui une grande source de joie, qui l'incitait à rendre grâces six fois par jour. Et il nourrissait également un espoir.

Trop bon chercheur pour confondre espoirs et observations, Don Kayman signalerait tout ce qu'il pourrait trouver, mais il savait ce qu'il *voulait* trouver : la vie.

Il resterait quatre-vingt-onze jours sur la surface de Mars, et dans la mesure où les exigences de la mission le lui permettraient, il garderait les yeux ouverts. Chacun savait que telle était son intention, et en fait, les instructions qu'on lui avait données l'y autorisaient.

Mais ce que tout le monde ne savait pas, c'étaient les raisons de l'intérêt que manifestait Kayman.

Pour lui, Dejah Thoris n'était pas tout à fait morte. Il conservait encore l'espoir de trouver la vie. Pas n'importe quelle vie : une vie intelligente. Et non seulement une vie intelligente, mais une vie dotée d'une âme qu'il pourrait sauver et apporter à son Dieu.

Tout ce qui se passait à bord du vaisseau faisait l'objet d'une surveillance constante, et des transmissions synoptiques parvenaient régulièrement à la Terre. Nous ne les perdîmes donc pas de vue. Nous assistâmes aux parties d'échecs et aux discussions enflammées. Nous enregistrâmes tous les soins que Brad prodigua à Roger pour assurer le bon fonctionnement de ses organes vitaux, qu'ils fussent de chair ou de métal. Nous vîmes la nuit où Titus Hesburgh passa cinq heures à pleurer doucement, comme s'il rêvait, et repoussa en souriant entre ses larmes toutes les offres de sympathie de Kayman. D'une certaine manière, Hesburgh avait le plus ingrat des rôles : sept mois à l'aller, sept mois au retour, et entre-temps, trois mois d'attente. Pendant que Kayman, Brad et Roger s'ébattraient sur la planète, il resterait en orbite, seul, à s'ennuyer.

Sa torture ne s'arrêterait pas là. Les dix-sept mois passés dans l'espace lui garantissaient, pour ainsi dire, que durant les dernières décennies de sa vie il souffrirait d'une centaine de troubles d'ordre musculaire, osseux et circulatoire. Certes, ils veillaient à prendre de l'exercice en luttant entre eux, en utilisant des appareils à ressorts, en battant des bras et en secouant leurs jambes, mais cela ne suffisait pas. La résorption de calcium dans les os était inévitable, et il y avait une perte de tonus musculaire. Pour ceux qui se poseraient, les trois mois sur Mars feraient une grande différence.

Ils auraient le temps de reprendre des forces et seraient en meilleure forme au moment du retour. Hesburgh ne bénéficierait pas

d'une telle occasion. Il passerait dix-sept mois d'affilée en apesanteur, et l'expérience des voyageurs de l'espace qui l'avaient précédé ne laissait aucun doute sur les conséquences d'un tel séjour : son espérance de vie allait être réduite d'au moins dix ans. Et s'il pleurait parfois, c'était qu'il avait, plus que tout autre, des raisons de pleurer.

Le temps passa... Un mois. Deux mois. Six mois. Loin d'eux, la capsule renfermant le 3070 était lancée à leur poursuite, suivie du générateur magnétohydrodynamique et de ses deux techniciens. Deux semaines avant l'arrivée, ils changèrent de montres avec cérémonie pour en adopter de nouvelles, à quartz, réglées selon le temps martien. Ils vécurent désormais à l'heure martienne. Comme une journée, sur Mars, avait seulement environ trente-sept minutes de plus que sur la Terre, cette différence n'avait que des répercussions matérielles insignifiantes, mais ils y attachaient une grande importance symbolique.

Une semaine avant l'arrivée, ils accélérèrent Roger.

Pour ce dernier, les sept mois de voyage s'étaient traduits en trente heures de temps subjectif, qui lui avaient amplement suffi. Il avait pris quelques repas et échangé plusieurs douzaines de communications avec le reste de l'équipage. Il avait reçu des messages de la Terre et répondu à certains d'entre eux. Il avait demandé sa guitare, se l'était vu refuser sous prétexte qu'il ne pouvait pas jouer, avait insisté par curiosité et s'était rendu compte qu'on ne lui avait pas menti : il pouvait pincer une corde, mais pas entendre la note produite. D'ailleurs, en dehors des bandes spécialement ralenties, il n'avait rien entendu du tout la majeure partie du temps, sinon une sorte de sifflement aigu permanent. L'air ne transmettait pas les vibrations qu'il était en mesure de percevoir. Et lorsque l'enregistreur n'était pas en contact avec le cadre de métal auquel il était attaché, il ne pouvait même l'entendre, de même qu'il ne pouvait enregistrer sa propre voix.

Ils l'avertirent qu'ils se préparaient à accélérer ses perceptions, et laissèrent le rideau de son habitacle ouvert. Il commença à entrevoir des mouvements, devina la silhouette de Hesburgh qui sommeillait non loin, puis vit ses compagnons bouger et au bout d'un moment finit par les reconnaître. Ensuite ils l'endormirent pour réaliser quelques derniers ajustements sur son équipement dorsal. Lorsqu'il se réveilla il était seul, le rideau était tiré... et il entendit des voix.

Écartant le rideau, il tendit le cou et fut accueilli par le visage souriant de l'amant de sa femme. « Bonjour, Roger ! On est contents de te retrouver. »

... Et dix-huit minutes plus tard, douze pour le temps du parcours et le reste pour le relayage et le décodage, le Président observait la scène sur l'écran du Bureau ovale, à plus de cent millions de

kilomètres de là.

Il n'était pas seul. Les chaînes de télévision présentèrent la scène, qui fut retransmise par satellite dans le monde entier, et eut des spectateurs à Pékin, au Kremlin, dans Downing Street, au Palais de l'Élysée et à Ginza.

« Nom d'un chien », fit Dash. Sa phrase resterait célèbre. « Ils ont réussi.

— Nom d'un chien », répéta Vern Scanyon qui se trouvait à ses côtés. Puis il ajouta : « Enfin, ils ont *presque* réussi. Il faut encore qu'ils se posent.

— Des problèmes en perspective ?

— Pas que je sache, répondit prudemment Scanyon.

— Dieu, déclara le Président avec assurance, ne serait pas aussi injuste. Maintenant, je crois que vous et moi allons pouvoir goûter un peu de bourbon. »

Ils demeurèrent donc assis devant l'écran ; ils ne se séparèrent qu'une demi-heure et un quart de bouteille plus tard. Les jours suivants, ils regardèrent d'autres séquences, imités par le reste de la planète. Le monde entier vit Hesburgh procéder aux dernières vérifications et préparer le module martien avant sa séparation. Vit Don Kayman faire une répétition sous les yeux infaillibles du pilote, car c'était lui qui se trouverait aux commandes. Vit Brad contrôler « une bonne et dernière fois » les appareils de télémessure de Roger, constater que tout fonctionnait normalement... et effectuer une nouvelle vérification. Vit Roger lui-même franchir la cabine de l'équipage et s'introduire à l'intérieur du module.

Vit le module se séparer et Hesburgh suivre d'un regard attristé l'éclat inoffensif de ses tuyères tandis que l'engin quittait son orbite.

Selon nos estimations, l'atterrissage eut trois milliards et sept cent cinquante millions de spectateurs. Il n'y avait pas grand-chose à voir, car quand on a vu un atterrissage, on les a tous vus, mais c'était important.

Les manœuvres commencèrent à quatre heures du matin, heure de Washington, et le Président se fit réveiller pour y assister.

« Ce prêtre, dit-il en fronçant les sourcils, que vaut-il comme pilote ? Si jamais il arrivait quelque chose...

— Toutes les précautions ont été prises, monsieur le Président, répondit son assistant de la N.A.S.A. pour le rassurer. De toute manière, il n'est là qu'en troisième position, pour le pilotage de secours. Le contrôle primaire se fait par alignement automatique. S'il se passe quoi que ce soit, le général Hesburgh, qui dirige les manœuvres depuis l'orbiter, peut prendre les commandes. Le père Kayman n'intervient qu'en cas de défaillance simultanée des deux dispositifs. »

Dash haussa les épaules. L'assistant remarqua que le président manifestait encore une certaine inquiétude : les doigts croisés, il contemplait l'écran.

« Et les vols auxiliaires ? »

— Il n'y a absolument pas à s'en faire, monsieur le Président. L'ordinateur se placera sur orbite martienne dans trente-deux jours, et le générateur vingt-sept jours plus tard. Dès que le module se sera posé, le général Hesburgh fera une correction de vol pour rattraper le satellite Deimos. Nous comptons y poser l'ordinateur et le générateur, sans doute dans le cratère Voltaire, mais c'est Hesburgh qui est chargé de prendre ou non cette décision.

— Hum, fit le Président. A-t-on dit à Roger qui se trouvait à bord de la capsule du générateur ?

— Non, monsieur le Président.

— Hum. » Le Président délaissa l'écran de télévision et se leva. À la fenêtre, il regarda les belles pelouses vertes de la Maison Blanche et les riches feuillages de juin. « Quelqu'un doit venir du centre informatique d'Alexandria. J'aimerais que vous soyez là quand il arrivera.

— Oui, monsieur le Président.

— C'est le commandant Chiaroso. Il paraît qu'il est très doué. Il était professeur au M.I.T. D'après lui, il y a quelque chose de bizarre dans les projections effectuées pour la mission. Avez-vous entendu des rumeurs ?

— Non, monsieur le Président, répondit l'assistant de la N.A.S.A., non sans un certain émoi. Bizarre, monsieur le Président ? »

Dash haussa les épaules et dit :

« Ce serait bien ma chance ! Lancer cette sacrée opération pour m'apercevoir, au dernier moment, que – Hé ! Qu'est-ce qu'il se passe ? »

Sur l'écran, l'image sautait et se dissociait. Un instant plus tard, elle disparut entièrement, réapparut puis s'évanouit, ne laissant derrière elle qu'une grêle crépitante.

« C'est normal, monsieur le Président, s'empressa de répondre l'assistant. C'est le brouillage de rentrée, le contact vidéo est perdu au moment où ils pénètrent dans l'atmosphère. La télémesure est également affectée, mais nous disposons d'une marge suffisante pour le tout. Tout se passera bien.

— Je voudrais qu'on m'explique de quoi il s'agit, dit le Président en élevant le ton. Je croyais que Mars, *justement*, n'avait pas d'atmosphère ?

— Il n'y en a pas beaucoup, monsieur le Président, mais il y en a tout de même, et comme elle est moins importante, son puits de gravité est plus plat, moins profond. Les couches supérieures de

l'atmosphère ont à peu près la même densité que sur la Terre, à la même altitude, et c'est là que se produit le brouillage.

— Bon sang, lança le Président. Je n'aime pas les surprises ! Comment se fait-il que personne ne m'ait mis au courant de cela ?

— C'est-à-dire, monsieur le Président, que...

— Laissez tomber ! Je m'en occuperai plus tard. J'espère que la surprise que je réserve à Torraway ne sera pas une erreur... enfin, peu importe. Qu'est-ce qu'il se passe, en ce moment ? »

L'assistant consulta sa montre à la place de l'écran. « Le parachute est en train de se déployer, monsieur le Président. Ils ont coupé les rétrofusées et ils n'ont plus qu'à descendre. D'ici quelques secondes... » L'assistant désigna l'écran, sur lequel une image eut aussitôt le tact d'apparaître. « Tenez ! Ils sont maintenant en descente contrôlée. »

Et, restant assis, ils regardèrent le module glisser dans la maigre atmosphère martienne sous son immense corolle, cinq fois plus grande qu'un parachute conçu pour l'air.

Lorsqu'il toucha le sol, à cent millions de kilomètres de là, on eut l'impression d'entendre des poubelles dégringolant d'un toit. Mais le module était fait pour supporter un tel choc, et ses passagers se trouvaient depuis longtemps dans leurs cocons protecteurs.

Il y eut un sifflement, puis le métal qui se refroidissait se mit à cliqueter.

Alors, sur un ton presque religieux, Brad annonça : « Nous sommes sur Mars. » Et le père Kayman se mit à murmurer un passage de l'ordinaire de la messe : « *Laudamus te, benedicimus te, adoramus te, glorificamus te. Gloria in excelsis Deo, et in terra pax hominibus bonae voluntatis.* »

Et aux paroles familières, il ajouta : « *Et in Martis.* »

XV

OÙ LA TERRE REÇOIT DE BONNES NOUVELLES DE MARS

Dès que nous eûmes compris qu'une grande guerre risquait très fortement de détruire la civilisation et de rendre la Terre inhabitable, c'est-à-dire peu après avoir collectivement pris conscience de la menace qui se dessinait, nous décidâmes d'entreprendre la colonisation de Mars.

Ce n'était pas facile.

L'humanité tout entière affrontait de graves problèmes. Sur toute la planète, l'énergie manquait, de sorte que les engrais étaient chers, de sorte que les gens avaient faim, ce qui entraînait des tensions dangereusement explosives. Les ressources mondiales suffisaient à peine à maintenir en vie des milliards d'hommes, et il nous fallut trouver le moyen de détourner des éléments dont on avait un besoin urgent ailleurs pour les consacrer à des recherches à long terme. Nous mîmes donc sur pied trois groupes d'études, trois *think tanks* distincts, en leur fournissant tous les moyens que nous pouvions soustraire aux exigences quotidiennes. Le premier essaya de trouver une solution à la montée de la tension dans le monde. Le deuxième fut chargé de faire installer des abris sur la Terre elle-même, afin que même s'il survenait une guerre thermonucléaire, une petite partie d'entre nous pût survivre.

Le troisième étudia les possibilités extraterrestres.

Au début, nous eûmes l'impression qu'un millier d'options s'offraient à nous. Chacune des trois principales directions présentait des voies prometteuses, mais une à une, celles-ci s'avérèrent être des impasses. Nos meilleures estimations – pas celles que nous avons données au président des États-Unis, mais celles, secrètes, qui ne circulaient que chez nous – portaient à zéro virgule neuf neuf neuf et ainsi de suite la probabilité d'une guerre thermonucléaire dans les dix ans, et nous fermâmes au cours de la première année le centre chargé de remédier au problème de la tension internationale. Mais nous pensions trouver un peu plus d'espoir du côté des abris, car des analyses, en envisageant le pire, indiquaient que quelques points, sur la Terre, avaient peu de chances de subir une attaque directe :

l'Antarctique, certaines régions du Sahara et même de l'Australie, ainsi que quelques îles. Dix sites furent sélectionnés. Pour chacun d'eux, la probabilité d'une destruction était égale ou inférieure à zéro virgule un ; en les prenant tous les dix en considération, la probabilité d'une destruction totale des sites se réduisait à un chiffre insignifiant. Mais des études plus poussées nous révélèrent deux failles. Premièrement, rien ne nous permettait de connaître quelle quantité d'isotopes à grande longévité subsisterait dans l'atmosphère à la suite d'une guerre de ce genre, et les analyses signalaient qu'il y aurait des radiations ionisantes excessives durant une période d'un millier d'années. Or sur une telle période, la probabilité qu'un seul des abris pût survivre ne s'élevait guère au-dessus de zéro virgule cinq. Mais le plus grave, c'était l'investissement financier qu'exigeait cette entreprise. Construire les abris souterrains et les équiper des gigantesques quantités de matériel nécessaire, c'est-à-dire les appareils électroniques, les générateurs, les réserves d'énergie *et cætera*, c'était physiquement impossible. Nous n'avions aucun moyen d'obtenir les fonds indispensables.

Nous mîmes donc un terme à ce groupe d'étude et investîmes toutes les ressources dont nous pouvions disposer dans le projet de colonisation extraterrestre. C'était la solution qui, au début, nous avait semblé la moins encourageante.

Mais nous avons – pratiquement ! – réussi à la faire aboutir, et lorsque Roger Torraway se posa sur Mars, la première étape, la plus difficile, arriva à sa fin. À l'heure où les engins qui suivaient parviendraient à destination, en orbite ou sur la surface de la planète, nous serions pour la première fois en mesure d'établir des projets sans nous soucier de l'avenir de l'espèce.

C'est donc avec une grande satisfaction que nous observâmes les premiers pas de Roger sur la surface de Mars.

Son ordinateur dorsal était une vraie merveille. Il comprenait trois systèmes séparés, avec liaisons et possibilité de couplage, mais suffisamment doublés pour être fiables à quatre-vingt-dix pour cent en attendant la mise sur orbite martienne de l'ordinateur de réserve 3070. Le premier système adaptait les perceptions de Brad. Le second contrôlait les sous-réseaux nerveux et musculaires qui lui permettaient de marcher et de bouger. Quant au troisième, il transmettait tout ce que Roger recevait. Ainsi, nous pouvions voir sur Terre tout ce que voyait Roger.

Nous avons obtenu ce résultat non sans difficultés.

Selon la loi de Shannon, nous n'avions pas assez de largeur de bande pour tout transmettre, mais nous avons prévu un dispositif

d'échantillonnage automatique. Environ un bit sur cent était transmis, tout d'abord à la radio du module martien, dont un canal était en permanence réservé à cet usage, puis à la capsule en orbite où le général Hesburgh flottait et regardait son écran de télévision pendant que le calcium désertait lentement ses os. De là, épuré et amplifié, le message était transmis par salves au premier satellite terrestre synchrone correctement placé par rapport à Mars et à Goldstone. Ce que nous pouvions voir n'était donc « réel » qu'à un pour cent, mais cela suffisait. Le reste était fourni par un programme comparatif que nous avions conçu pour le récepteur de Goldstone. Hesburgh ne voyait qu'une succession de plans fixes, mais sur Terre, ce que nous diffusions semblait être le film exact de ce que voyait Roger.

Ainsi donc dans chaque pays, sur toute la planète, les gens regardèrent sur leur petit écran les montagnes beiges et brunes qui s'élevaient à dix-sept kilomètres, virent le reflet du soleil de Mars sur les hublots du module et purent même lire l'expression du visage du père Kayman lorsque celui-ci, sa prière terminée, se leva et contempla Mars pour la première fois.

Dans le Sous-Palais, à Pékin, les grands maîtres de la Nouvelle Asie Populaire interrompirent une séance de préparation pour regarder l'écran. Leurs impressions étaient mêlées : ce triomphe était celui de l'Amérique, pas le leur. Mais le plaisir du président Deshatine, lui, était pur ; il s'agissait d'un triomphe non seulement américain, mais aussi personnel. En effet, il resterait à jamais le Président ayant permis à l'homme de s'établir sur Mars. Il n'y avait d'ailleurs personne, ou presque, qui n'éprouvât une certaine joie, et c'était le cas de Dorrie Torraway elle-même qui, dans son arrière-boutique, assise, le menton sur les mains, étudia le message transmis par les yeux de son époux. Et bien entendu, à l'extérieur de Tonka, dans le grand cube blanc du projet, la totalité du personnel restant regarda quasiment en permanence les images de Mars.

Ils en avaient le loisir, n'ayant pas grand-chose d'autre à faire : depuis le départ de Roger, le centre s'était curieusement vidé.

Du magasinier aux responsables, chacun avait été récompensé : une lettre de félicitations personnelles du Président, un congé d'un mois et une promotion. Clara Bly en profita pour terminer la lune de miel qu'elle avait dû interrompre. Weidner et Freeling prirent le temps de rédiger le brouillon du rapport de Brad, lui expédiant chaque paragraphe au fur et à mesure par l'engin orbital et recevant ses corrections par Goldstone. Quant à Vern Scanyon, il eut bien sûr droit à une tournée de héros en compagnie du Président, dans cinquante-quatre États et vingt capitales étrangères. Brenda Hartnett, elle, était deux fois apparue à la télévision avec ses enfants ; tous trois avaient été submergés de cadeaux, et la veuve de l'homme qui était mort pour

permettre à Roger Torraway d'aller sur Mars était maintenant millionnaire en dollars.

Dès le lancement, tandis que Roger était en route vers Mars, et notamment dans les jours précédant l'atterrissage, chacun eut ainsi son heure de gloire.

Mais lorsque le monde vit Mars à travers les yeux de Roger et par l'intermédiaire des sens du frère que Roger transportait sur son dos, la gloire s'envola, et Roger l'accapara.

Nous regardâmes également.

Nous vîmes Brad et Don Kayman, vêtus de leurs scaphandres, achever leurs exercices de préparation avant la sortie. Roger, lui, n'avait pas besoin de scaphandre. Debout sur la pointe des pieds à la porte du module, il humait le vent aride tandis que ses grandes ailes noires, derrière lui, se balançaient et baignaient dans les rayons du soleil étonnamment petit, et pourtant étonnamment vif. Par l'intermédiaire de la caméra placée à l'intérieur du module, nous vîmes la silhouette de Roger se profiler sur le fond mat, beige et brun, de l'abrupt horizon martien...

Puis, par les yeux de Roger, nous vîmes ce qu'il voyait. Il contemplait la planète sur laquelle il était appelé à vivre, une planète aux couleurs vives, pareilles aux reflets d'une pierre précieuse : pour lui, c'était un paysage féérique, magnifique, qui l'appelait.

Le module avait déployé jusqu'au sol de Mars un squelettique escalier de magnésium, mais Roger n'eut pas besoin de s'en servir. Il sauta – ses ailes oscillèrent, non pour le soulever, mais pour assurer son équilibre – et atterrit doucement sur la surface orange, crayeuse, que la chaleur dégagée par les fusées du module avait littéralement décapée. Il resta alors un instant immobile, parcourant son royaume de ses grands yeux à facettes. « Pas de précipitation », conseilla une voix à l'intérieur de sa tête. C'était Don Kayman, qui s'adressait à lui par la radio incorporée dans son scaphandre. « Tu ferais mieux de commencer par suivre la liste des exercices. »

Roger sourit sans même se retourner. « Bien sûr », répondit-il, et disant ces mots, il s'éloigna. Tout d'abord il marcha, puis il trotta, puis il se mit à courir, et s'il avait parcouru les rues de Tonka en filant comme une flèche, sur Mars il semblait aussi rapide qu'une balle. Il se mit à rire bien fort, et modifia la fréquence de réaction de ses yeux : les monts qui s'élevaient au lointain devinrent subitement bleu vif, et la plaine rase se transforma en une mosaïque de verts, de jaunes et de rouges. « C'est fantastique ! » murmura-t-il. Aussitôt, les récepteurs du module captèrent ces mots chuchotés et les transmirent à la Terre.

« Roger, lui dit Brad avec irritation, j'aimerais bien que tu y ailles

doucement. Attends que la jeep soit prête. »

Roger se retourna. Au pied du petit escalier du module, ses deux compagnons étaient en train de détacher le véhicule replié derrière son panneau de protection.

Il revint vers eux à grands bonds, tout guilleret : « Besoin d'un coup de main ? »

Ils n'eurent pas à répondre. Ils avaient effectivement besoin d'aide, car dans leurs scaphandres, ils avaient bien du mal à sortir la sangle d'une des roues à clayonnage. « Écartez-vous », leur dit-il. En un rien de temps, il eut libéré les roues et tiré les pattes surélevées en position de repos. Disposant de roues pour les endroits plats et de pattes pour gravir les obstacles, cette jeep était censée être le véhicule tout terrain idéal pour Mars, mais ce titre revenait en fait à Roger.

Touchant le bras des deux cosmonautes, il leur promit : « Je ne m'éloigne pas trop ; vous pourrez toujours me voir. » Et déjà il avait disparu, attiré par d'irrésistibles taches de couleur, dignes d'un Dali, autour d'un ensemble de monticules.

« C'est dangereux ! gronda Brad dans sa radio. Attends qu'on ait fini de tester la jeep ! S'il t'arrive quelque chose, nous serons dans de beaux draps.

— Il ne m'arrivera rien, répondit Roger, rien du tout ! » Il ne pouvait attendre, car il utilisait enfin son corps dans les conditions pour lesquelles il avait été conçu. Il courut. Il fit des bonds. Il se retrouva à deux kilomètres du module avant même de s'en rendre compte, se retourna, vit Brad et Don ramper péniblement loin derrière lui, et reprit son chemin. Son système d'oxygénation accélérail le rythme pour satisfaire aux besoins supplémentaires, et ses muscles s'accommodaient bien de l'effort nouveau qui leur était demandé. En fait, les servomoteurs qui les avaient essentiellement remplacés assuraient les mouvements de Roger, mais c'étaient les petits muscles se trouvant aux extrémités des nerfs qui commandaient les servos. L'entraînement auquel il avait été astreint portait aujourd'hui ses fruits ; il pouvait sans effort atteindre les deux cents kilomètres à l'heure, sauter par-dessus les petits cratères et les crevasses, bondir sur les versants des cratères plus importants.

« Reviens, Roger ! » C'était Don Kayman, qui paraissait inquiet.

Roger continua de courir, et durant un instant, il ne se passa rien. Puis ses yeux perçurent un mouvement troublant, et une autre voix dit : « Rentre, Roger, c'est l'heure ! »

Ses jambes s'immobilisèrent sur-le-champ et il dérapa en battant des ailes dans l'air presque indétectable ; il faillit perdre l'équilibre mais parvint à se reprendre. La voix familière lui lança en riant : « Rentre, chéri ! Allez, sois sage, rentre tout de suite. »

C'était la voix de Dorrie.

Et dans la fine brume de sable qui tourbillonnait autour de lui, les couleurs s'unirent et formèrent la silhouette de Dorrie correspondant à la voix qu'il venait d'entendre. À moins de dix pas, elle souriait, vêtue d'un petit chemisier frivole et d'un short, les cheveux flottant dans la brise.

Dans sa tête, la voix partit d'un rire, mais les intonations étaient maintenant celles de Don Kayman.

« Une sacrée surprise, hein ?

— Ouais, fit Roger après un moment d'hésitation.

— L'idée est de Brad. On a enregistré Dorrie avant de partir, sur Terre. Quand tu auras besoin d'un signal d'urgence, c'est Dorrie qui te le donnera.

— Ouais », répéta Roger. Devant ses yeux, la femme souriante perdit sa consistance et ses couleurs, puis s'évanouit.

Il se mit à rebrousser chemin. Il lui fallut beaucoup plus de temps cette fois pour parcourir la distance qu'il avait franchie à grands bonds en venant, et les couleurs de Mars avaient perdu leur éclat.

Don Kayman conduisait la jeep en direction de la silhouette de Roger Torraway qui marchait à pas lourds, et s'efforçait de rester sur son siège sans être projeté ni rejeté dans les ceintures de retenue par les innombrables secousses. Il n'était pas du tout à son aise. La combinaison qui avait été coupée sur mesure était devenue trop étroite en certains endroits et trop large en d'autres, au cours du long voyage vers Mars. À moins, se dit-il avec honnêteté, qu'il n'eût lui-même un peu grossi par ici et maigri par là, car il lui fallait admettre qu'il ne s'était pas acquitté de ses exercices avec une parfaite application. En outre, il avait envie d'aller aux toilettes. Son scaphandre comprenait des tubes destinés à le soulager, et il savait s'en servir. Mais il n'y tenait guère.

Un sentiment d'envie et d'inquiétude dominait son inconfort. L'envie était un péché dont il pouvait se purger ; il lui suffisait pour cela de trouver quelqu'un qui écoutât sa confession. Tout au plus une faute vénielle, songeait-il, compte tenu des avantages manifestes que Roger possédait par rapport à ses deux compagnons. Le souci, lui, était un péché plus grave, non contre son Dieu, mais contre le succès de la mission. Il était trop tard pour s'inquiéter. Peut-être avaient-ils commis une erreur en faisant appel à une simulation de Dorrie pour communiquer les messages urgents d'une manière convaincante ; à l'époque, il ignorait encore la complexité des sentiments de Roger à l'égard de Dorrie. Mais il était désormais trop tard ; il n'y avait plus rien à faire.

Brad, pour sa part, ne semblait pas avoir le moindre souci ; après

la démonstration que Roger venait de faire, il jubilait :

« Tu as vu ça ? disait-il. Il n'est pas tombé une seule fois ! Une coordination parfaite. Adaptation normative, bio et servo. Je te le dis, Don, on a gagné !

— Il est encore un peu tôt pour le dire », dit Kayman, non sans un certain malaise, mais Brad reprit aussitôt la parole. Il songea à couper le son de son casque, mais se contenta de détourner son attention, ce qui lui fut presque aussi facile. Il regarda autour de lui.

Ils s'étaient posés au lever même du soleil, mais les vérifications de pré-sortie et l'assemblage de la jeep leur avaient pris plus de la moitié de cette première journée martienne.

L'après-midi tirait déjà à sa fin, et ils devaient rentrer dans la nuit, songea-t-il. Si Roger était capable de naviguer aux étoiles, un déplacement nocturne présentait trop de risques pour Brad et lui. Une autre fois, peut-être, lorsqu'ils auraient acquis quelque expérience... Il rêvait pourtant de parcourir la surface d'ébène d'une nuit barsoomienne, sous les astres piquant de leurs feux de couleur un ciel de velours noir. Mais il était trop tôt.

Ils se trouvaient sur une immense plaine criblée de cratères, dont les dimensions étaient de prime abord difficiles à estimer. En portant son regard autour de lui, à travers sa visière, Kayman eut du mal à se rappeler la distance qui le séparait des montagnes. Le renseignement était emmagasiné dans son cerveau, car il connaissait par cœur les cases des cartes martiennes quadrillées, dans un rayon de deux cents kilomètres autour de leur point d'impact, mais ses sens étaient abusés par la visibilité, d'une transparence absolue. Il savait que les montagnes situées à l'ouest étaient distantes de cent kilomètres, et atteignaient plus de neuf mille mètres de hauteur. Et pourtant, elles avaient l'air de contreforts bien proches.

Il ramena la manette de commande de la jeep et arrêta le véhicule : ils étaient arrivés à quelques mètres de Roger. Après être parvenu à se libérer, Brad sortit gauchement de son siège et s'approcha d'un pas disgracieux pour l'examiner, en lui demandant avec impatience :

« Tout va bien ? » Puis il ajouta aussitôt : « Oh ! bien sûr que tout va bien, je le vois. Que donne ton équilibre ? Ferme les yeux, veux-tu – je veux dire, tu me comprends : coupe ta vision. » Il observa d'un œil soucieux les hémisphères à facettes. « Tu l'as fait ? Tu sais que je n'ai aucun moyen de le savoir.

— C'est fait, lui répondit Roger par l'intermédiaire de la radio placée dans sa tête.

— Parfait ! Tu n'as pas une impression de vertige, n'est-ce pas ? Pas de mal à garder l'équilibre ? Garde les yeux fermés. » Tournant autour de Roger, il l'inspecta sous tous les angles. « Élève et descends

les bras deux ou trois fois... bien ! Maintenant, fais-les tourner comme des hélices, en sens inverse... » Quoiqu'il ne pût voir son visage, Kayman perçut le large sourire de Brad dans le ton de sa voix : « Merveilleux, Roger ! Tous les résultats sont optimaux !

— Je vous félicite tous les deux, dit Kayman qui, sorti du véhicule, observait la scène. Roger ? »

La tête se tourna vers lui. L'aspect des yeux énormes ne changea en rien, mais Kayman sut que Roger le regardait.

« Je voulais simplement te dire, commença-t-il sans savoir où la phrase l'entraînerait, que je... enfin, que je regrette qu'on t'ait fait ce coup, en utilisant l'image de Dorrie pour te transmettre des messages. J'ai l'impression que nous t'avons fait un peu trop de surprises.

— Ce n'est pas grave, Don. » Le problème de la voix de Roger, songea une nouvelle fois Kayman, était que son ton ne laissait pas transparaître grand-chose.

« Cela dit, reprit-il, je crois qu'il faut que je te dise que nous avons une autre surprise pour toi. Agréable, je pense. Sulie Carpenter nous suit. Sa capsule arrivera environ dans cinq semaines. »

Silence. Aucune expression. Et Roger répondit enfin :

« Eh bien, voilà une bonne nouvelle. Elle est très bien.

— Oui. » La conversation était parvenue à une impasse. Brad, de son côté, tenait à ce que Roger entamât le plus tôt possible toute une série d'exercices d'étirement et de flexion. Kayman s'accorda alors les privilèges du touriste. Il se retourna pour contempler les lointaines montagnes et plisser les yeux devant l'éclat du soleil, qui, malgré sa visière s'assombrissant automatiquement, le gênait encore, puis regarda autour de lui. Il parvint gauchement à s'agenouiller pour prendre dans le creux de sa main gantée une poignée de poussière caillouteuse. Le lendemain, il aurait pour tâche de commencer à ramasser systématiquement des échantillons destinés à la Terre. Ce n'était qu'un travail de second plan dans le cadre de sa mission, mais en dépit des six engins habités et près de quarante sondes automatiques qui l'avaient précédé sur cette planète, les laboratoires terrestres réclamaient encore inlassablement des échantillons du sol martien. Pour l'instant, cependant, Don Kayman voulait rêver. Ce sable était plein de limonite, et les parcelles de quartz étaient loin d'être rondes ; si elles étaient dépourvues d'arêtes tranchantes, elles n'avaient pas été, cependant, arrondies par l'érosion. Il se mit à gratter le sol. Une poudre jaunâtre, en surface, recouvrait un matériau plus foncé et grossier. Il vit des points brillants, rappelant le verre. Était-ce du quartz ? Il s'empressa d'en dégager un.

Et là, il resta figé. Entre ses mains se trouvait un bulbe de cristal irrégulier.

Il possédait une tige. Une tige qui s'enfonçait dans le sol et

éclatait en petites vrilles noires à la surface rugueuse.

Des racines.

Aussitôt, Don Kayman bondit et se précipita vers Roger et Brad, tenant l'objet déraciné dans sa main gantée et hurlant : « Regardez ! Dieu du Ciel, regardez ça ! »

Et Roger, qui était accroupi, virevolta et sauta sur lui. D'une main, il envoya voler à cinquante mètres le scintillant objet de cristal, tordant le métal du gantelet. Kayman ressentit une soudaine et vive douleur dans l'avant-bras et vit au même instant l'autre main s'abattre sur sa visière comme la patte d'un ours kodiak en fureur. C'est alors qu'il sombra dans les ténèbres.

XVI

DE LA PERCEPTION DES DANGERS

VERN SCANYON gara sa voiture sur les lignes jaunes marquant l'emplacement qui lui était réservé, sortit d'un bond et pressa longuement le bouton de l'ascenseur. Il n'y avait pas quarante minutes qu'il était debout, mais il était parfaitement éveillé... quoique irrité et en proie à une certaine appréhension. La secrétaire chargée de prendre les rendez-vous du Président l'avait appelé et tiré d'un profond sommeil pour lui apprendre que le Président avait détourné son vol afin de faire une halte à Tonka... « et d'avoir un entretien au sujet du problème, posé par le système de perception du commandant Torraway ». Plus exactement, afin de secouer un peu les responsables du projet. Scanyon n'avait appris l'agression subite de Don Kayman par Roger qu'alors qu'il se trouvait dans sa voiture et se hâtait de rejoindre le centre pour y voir le Président.

« Bonjour, Vern. » Jonny Freeling paraissait inquiet et mécontent, lui aussi. Scanyon le frôla et s'engouffra dans son bureau, en aboyant : « Entrez. Maintenant, vous allez me dire, en termes simples, ce qui s'est passé. »

Freeling lui répondit de mauvaise grâce :

« Ce n'est pas à moi qu'incombe la responsabilité de... »

— Freeling.

— Les systèmes de Roger ont réagi de manière un peu trop prononcée. Apparemment, Kayman a eu un geste brusque, et l'appareil simulateur l'a traduit en menace ; Roger s'est défendu et a repoussé Kayman. »

Scanyon le dévisagea avec étonnement.

« Il lui a cassé le bras, corrigea Freeling. Ce n'est qu'une simple fracture, général. Sans complications. Brad a déjà mis une attelle, et l'os se ressoudera parfaitement... il faudra simplement que Kayman se contente d'un bras valide pendant un certain temps, ce qui est dommage pour lui, bien sûr. Ce ne sera pas très drôle... »

— Kayman peut aller se faire foutre ! Il ne savait donc pas comment se comporter en face de Roger ?

— Oh ! il le savait, mais il venait de trouver quelque chose qui était d'après lui un spécimen de vie indigène ! Il était dans tous ses

états, et il a seulement voulu montrer sa trouvaille à Roger.

— De la vie ? » Le regard de Scanyon parut plus encourageant.

« Ils pensent que c'est une espèce de plante.

— Pas moyen d'en être sûrs ?

— Eh bien, il semble que Roger l'a fait sauter de la main de Kayman. Brad s'est mis à la recherche ensuite, mais il n'a rien trouvé.

— Bon sang, fit Scanyon. Dites-moi donc, Freeling, quels sont ces incompetents qui travaillent pour nous ? » Il eût été difficile de répondre à cette question. Scanyon n'attendit pas : « Dans vingt minutes environ, le président des États-Unis passera cette porte et voudra savoir, point par point, tout ce qui s'est passé, et pourquoi. J'ignore quelles questions il posera, mais s'il y a une réponse que je ne veux pas lui donner, c'est « Je ne sais pas. » Alors vous allez me dire, Freeling... vous allez me dire encore une fois tout ce qui s'est passé, ce qui n'a pas marché, pourquoi nous n'avions pas prévu que ça ne marcherait pas et comment faire pour être *bien sûr* que ça ne se reproduira pas. » Il leur fallut pour cela plus de vingt minutes, mais l'avion présidentiel se posa avec du retard et lorsque Dash arriva, Scanyon était aussi près que possible à accueillir le Président et à affronter la fureur qui se lisait sur son visage.

« Scanyon, lança Dash sans attendre, je vous avais prévenu : plus de surprises. Celle-ci est de trop, et je crois que je vais devoir vous sacquer.

— On ne met pas un homme sur Mars sans risques, monsieur le Président ! »

Dash le regarda un instant dans les yeux, puis répondit :

« Peut-être. Quel est l'état de santé du prêtre ?

— Il a une fracture du radius, mais il guérira vite. Il y a plus important : il pense avoir trouvé de la vie sur Mars, monsieur le Président ! »

Dash secoua la tête.

« Je sais, une espèce de plante. Mais il a trouvé le moyen de la perdre.

— Pour l'instant, on peut faire confiance à Kayman. S'il dit qu'il a trouvé quelque chose d'important, c'est que c'est vrai. Il le retrouvera.

— J'y compte bien, Vern, mais ne détournez pas la conversation : pourquoi cet accident s'est-il produit ?

— Un léger excès d'intervention de son système de perception, *purement et simplement*, monsieur le Président. Pour le faire réagir vite et correctement, nous avons dû incorporer un dispositif de simulation. Pour que les messages prioritaires accrochent son attention, il voit sa femme lui parler. Pour réagir en face d'un danger, il voit quelque chose qui l'effraie. De cette manière, sa tête s'adapte aux réflexes que nous avons mis en place dans son corps. Sans cela, il deviendrait fou.

— Parce qu'il n'était pas fou quand il a cassé le bras du prêtre ?

— Non ! C'était un accident. Quand Kayman a sauté sur lui, il a interprété ce geste comme une véritable attaque, et il a réagi en conséquence. Évidemment, monsieur le Président, dans ce cas précis, il y a eu erreur, et cela nous a coûté un bras cassé... mais supposez qu'il y ait réellement eu un danger ? *N'importe quel danger* ! Eh bien, il l'aurait affronté... et je dis bien *n'importe quel danger* ! Il est invulnérable, monsieur le Président. Rien ne peut le prendre à l'improviste.

— Oui », fit le Président, et il ajouta, quelques secondes plus tard : « Peut-être. » Il leva un instant les yeux, au-dessus de la tête de Scanyon, et dit : « Et la deuxième connerie ?

— Quelle connerie, monsieur le Président ? »

Dash, visiblement mécontent, eut un haussement d'épaules.

« D'après ce que j'ai compris, il y a quelque chose qui cloche dans toutes nos projections par ordinateur, et notamment du côté des sondages que nous avons faits. »

Scanyon commença à s'alarmer. Embarrassé, il répondit :

« Monsieur le Président, il y a sur mon bureau beaucoup de dossiers que je n'ai pas encore pu consulter. Vous savez que je me suis souvent déplacé...

— Scanyon, l'interrompt le Président, je m'en vais maintenant. Je veux qu'avant toute chose, vous jetiez un coup d'œil sur vos dossiers, que vous trouviez le rapport en question et que vous le lisiez. Demain matin, à huit heures, je veux vous voir dans mon bureau et savoir exactement ce qui se passe. Il y a trois points bien précis. Tout d'abord, je veux qu'on me dise que Kayman va bien. Ensuite, je veux qu'on retrouve cette chose vivante. Et enfin, je veux savoir ce qu'il en est de nos extrapolations sur ordinateur, et il y a intérêt à ce que tout soit juste. À bientôt, Scanyon. Je sais qu'il n'est que cinq heures du matin, mais n'allez pas vous recoucher. »

À ce moment, nous aurions pu rassurer Scanyon et le Président sur un point : l'objet que Kayman avait déterré était effectivement une forme de vie. Nous avons recomposé les éléments recueillis par les yeux de Roger et éliminé les effets de simulation, ce qui nous avait permis de voir ce qu'il avait vu, procédé auquel ni le Président ni ses conseillers n'avaient songé. Le nombre limité des bits ne nous permettait pas de distinguer les détails les plus fins, mais l'objet avait un peu la forme d'un artichaut, avec des feuilles assez grossières dirigées vers le haut, et un peu celle d'un champignon : il était surmonté d'une coiffe cristalline, d'une matière transparente. Il possédait des racines et à moins qu'il ne s'agît d'un artefact

(probabilité égale, au mieux, à zéro virgule zéro zéro un), ce devait être une forme de vie. Pour nous, cela ne présentait pas un intérêt exceptionnel, sauf bien entendu dans la mesure où cette découverte promettait de renforcer l'intérêt général à l'égard du projet de Mars lui-même.

Le doute émis au sujet des simulations effectuées sur ordinateur retenait bien davantage notre attention. Nous suivions l'évolution de cette affaire depuis un certain temps déjà... depuis qu'un étudiant de second cycle nommé Byrne avait rédigé un programme Systems-360 pour vérifier une vérification de certains résultats de sondages faite sur sa calculatrice de bureau. Et nous étions tout aussi préoccupés que le Président par ce problème. Mais il semblait très peu probable que cet incident eût des conséquences graves, notamment dans la mesure où tout le reste se passait bien. Le générateur M.H.D. était presque prêt à effectuer ses corrections de cap avant de se placer en orbite ; nous lui avons choisi un site à l'intérieur du cratère Voltaire, sur le satellite Deimos. Non loin derrière suivait le véhicule renfermant le 3070 et ses deux passagers humains, dont Sulie Carpenter. Et sur Mars même, on avait déjà commencé à établir des installations permanentes. Les travaux accusaient cependant un certain retard à cause de l'accident de Kayman. Non seulement parce que celui-ci se trouvait handicapé, mais surtout parce que Brad avait tenu à ouvrir l'ordinateur dorsal de Roger afin d'y déceler d'éventuels glissements. Tout fonctionnait parfaitement, mais il lui fallut deux jours martiens pour s'en assurer. Ensuite, pour faire plaisir à Kayman qui les suppliait, ils prirent le temps de partir à la recherche de ses formes de vie. Ils finirent pas les trouver, ou plutôt ils découvrirent des dizaines d'autres spécimens de cette « plante » ; Brad et Roger laissèrent alors Kayman les étudier à l'intérieur du module et commencèrent à construire leurs dômes.

La première étape consistait à trouver une zone géologiquement satisfaisante. Il devait y avoir en surface autant de sol meuble que possible, et de la roche à une faible profondeur. Ils passèrent une demi-journée à enfoncer des piquets explosifs dans le sol et à écouter les échos avant d'être certains d'avoir trouvé un endroit adéquat.

Puis les générateurs solaires furent laborieusement déployés, et ils firent bouillir l'eau renfermée dans la roche, sous la surface. Lorsque la première minuscule volute de vapeur apparut à l'extrémité du tuyau, ils manifestèrent leur joie. Il eût été facile de ne pas la voir, car l'air de Mars, totalement sec, engloutissait chaque molécule au moment même où elle sortait du sol, mais en se tenant près de la valve, ils pouvaient voir une très légère et irrégulière brume qui déformait ce qui se trouvait derrière. C'était bien de la vapeur d'eau.

La seconde étape consista à étendre trois immenses voiles de

pellicule monomoléculaire, la plus petite d'abord et la plus grande au-dessus, et à plaquer cette dernière hermétiquement contre le sol sur son pourtour. Ils amenèrent ensuite les pompes sur le véhicule à roues à clayonnage et les mirent en marche. L'atmosphère martienne était extrêmement raréfiée, mais elle existait, et les pompes au bout d'un certain temps parviendraient à remplir les dômes, en partie avec le gaz carbonique et l'azote comprimés de l'atmosphère, et en partie avec la vapeur d'eau extraite du sol. L'oxygène était, bien entendu, absent, mais il ne leur était pas nécessaire d'en trouver car ils fabriqueraient leur oxygène tout comme la Terre fabriquait le sien : par l'intermédiaire des plantes, grâce à la photosynthèse.

Il faudrait quatre ou cinq jours pour remplir le dôme extérieur à la pression de deux cent cinquante grammes prévue. Ils se mettraient ensuite à gonfler le second jusqu'à une pression proche du kilogramme (augmentant du même coup d'une livre celle du premier dôme, dont le volume se trouverait restreint). Et pour finir, ils gonfleraient l'enveloppe intérieure à deux kilos, créant ainsi un environnement permettant de vivre sans scaphandre pressurisé, et même de respirer dès que les cultures leur fourniraient les éléments nécessaires.

Évidemment, Roger n'avait nullement besoin de tout cela. Il n'avait pas besoin d'oxygène, ni même de plantes pour se nourrir, ou du moins ses exigences étaient-elles réduites et peu fréquentes. Peut-être pouvait-il vivre à jamais en tirant son énergie essentiellement de la lumière constante du soleil, à laquelle s'ajouterait ce que le générateur M.H.D. lui transmettait par microsondes. Quant aux besoins de la minuscule partie de lui qui demeurerait animale, les aliments concentrés emportés dans le module pourraient les satisfaire durant une longue période. Ensuite seulement, au bout, peut-être, de deux années martiennes, il lui faudrait peu à peu assurer sa subsistance grâce aux produits des serres hydroponiques et des graines qu'ils semaient déjà dans des bacs étanches, sous les dômes.

L'installation de ces derniers leur prit de nombreux jours, Kayman n'étant pas d'une grande utilité. Comme il était au supplice chaque fois qu'il devait mettre ou enlever un scaphandre pressurisé, ses compagnons le laissèrent dans le module la majeure partie du temps. Lorsque vint l'heure de tirer jusqu'au dôme les caissons chargés du précieux engrais provenant des toilettes du module, Kayman leur prêta cependant la main forte. « Une main forte » précisa-t-il en essayant de manipuler avec son bras valide le râteau au manche de magnésium.

« Ne t'en fais pas, tu te débrouilles très bien », l'encouragea Brad. Il y avait maintenant assez de pression à l'intérieur du petit dôme pour que celui-ci se soulevât au-dessus de leurs têtes, mais trop peu encore pour qu'ils pussent quitter leurs combinaisons pressurisées. Tant mieux, songea tardivement Brad : cela leur évitait de sentir ce qu'ils

étaient en train de faire pénétrer dans le sol stérile.

Lorsque le dôme fut entièrement gonflé, la pression avait atteint cent millibars, ce qui correspond à la pression de l'atmosphère terrestre à une altitude d'environ dix-huit mille mètres au-dessus du niveau de la mer. Dans un tel milieu, un homme nu ne peut survivre et travailler très longtemps, mais il ne mourra que si quelque chose le tue. Une pression deux fois moindre provoquerait une mort instantanée, car la température de son corps ferait se volatiliser les fluides de son organisme.

Lorsque la pression à l'intérieur du dôme eut atteint les cent millibars, tous trois se serrèrent pour franchir les trois sas successifs, puis Brad et Kayman enlevèrent cérémonieusement leur scaphandre. Ils mirent chacun un embout nasal semblable à ceux qu'utilisent certains plongeurs, car il n'y avait toujours pas d'oxygène à l'intérieur du dôme. Mais grâce à l'oxygène pur que leur dispensait l'équipement qu'ils portaient sur le dos, ils se trouvèrent pour la première fois presque aussi libres que Roger, sur une parcelle de Terre transplantée d'une centaine de mètres de diamètre et haute comme une maison de dix étages.

À l'intérieur, plantées en rangées bien régulières, les semences qu'ils avaient apportées sur Mars commençaient déjà à germer et à pousser.

Pendant ce temps-là...

Le véhicule renfermant le générateur magnétohydrodynamique se plaça en orbite puis, avec l'aide du général Hesburgh, s'aligna sur celle de Deimos et alla se nicher dans le cratère. Ce fut un accouplement parfait. L'engin sortit ses pattes, effleura les rochers du satellite et s'y ancrant solidement. Les fusées de manœuvre furent allumées durant quelques secondes pour vérifier sa stabilité : il faisait désormais partie de Deimos. Le générateur se mit alors en marche. Une flamme nucléaire anima les feux de plasma. Le radar chercha sa cible à l'emplacement du module, puis trouva le dôme et se verrouilla. Un flot d'énergie traversa alors l'espace en direction de Mars. La faible densité du champ fit que Brad et Kayman s'y déplacèrent sans le remarquer, et que Roger eut l'impression de baigner dans une douce chaleur solaire, mais la fine pellicule du dôme extérieur recueillit cette énergie sous forme de micro-ondes pour la transmettre aux pompes et aux batteries.

Le combustible nucléaire durerait cinquante ans. Ainsi donc, pendant cette période au moins, il y aurait sur Mars de l'énergie pour Roger et son ordinateur dorsal, quoi qu'il arrivât sur Terre.

Et pendant ce temps-là...

Il y eut d'autres accouplements.

Au cours de leur long voyage en spirale, Sulie Carpenter et son pilote, Dinty Meigham, avaient trouvé un moyen de tuer le temps.

La copulation en apesanteur présente certains problèmes. Sulie dut boucler une sangle autour de sa taille, après quoi Dinty l'enserra dans ses bras tandis qu'elle faisait de même avec ses jambes. Leurs mouvements étaient lents, comme s'ils étaient sous l'eau. Sulie parvint à l'orgasme lentement, doucement, rêveusement, et Dinty fut encore long à venir. Lorsqu'ils eurent fini, ils n'étaient même pas à bout de souffle. Sulie s'étira en bâillant, arquant le ventre contre la sangle qui la retenait.

« C'était bien, dit-elle d'un ton somnolent. Je m'en souviendrai.

— Moi aussi, ma jolie, répondit-il, se méprenant sur le sens de cette remarque. Je crois que c'est la meilleure façon de baiser. La prochaine fois... »

Elle l'interrompit en secouant la tête.

« Il n'y aura pas de prochaine fois, mon petit Dinty. Ça s'arrête là. »

Il s'écarta et la regarda.

« Quoi ? »

Elle sourit. Son œil droit ne se trouvait qu'à quelques centimètres de l'œil gauche de son partenaire, de sorte qu'ils se voyaient sous une curieuse perspective. Elle tendit le cou et frotta gentiment sa joue contre la sienne qui piquait un peu.

Renfrogné, il se détacha et se sentit subitement dénudé à l'endroit où il n'était avant que nu. Il tira son slip de l'intérieur de la poignée où il l'avait dissimulé et s'empressa de l'enfiler.

« Qu'y a-t-il, Sulie ?

— Rien. Nous allons bientôt entrer en orbite, voilà tout. »

Il se poussa en arrière dans le compartiment étroit pour mieux la regarder ; elle en valait la peine. Ses cheveux avaient retrouvé leur blond mat et ses yeux, dépourvus de verres de contact, étaient bruns. Même si pendant près de deux cents jours elle était toujours restée à moins de dix mètres de lui, Dinty Meighan la trouvait encore belle.

« Je ne pensais pas que tu réservais encore des surprises, observa-t-il d'un air étonné.

— Oh ! avec les femmes, on ne sait jamais.

— Ne me fais pas marcher, Sulie ! On dirait que tu avais prévu... Hé ! » Une idée lui traversa soudain l'esprit. « Si tu t'es portée volontaire pour la mission, ce n'était pas pour aller sur Mars, mais pour rejoindre un gars ! N'est-ce pas ? Un de ceux qui nous ont précédés ?

— Tu es rapide, Dinty. Sauf dans certains cas, où d'ailleurs je préfère que tu prennes ton temps, dit-elle affectueusement.

— Qui est-ce... Brad ? Hesburgh ? Pas le prêtre ?... Oh ! attends une minute ! » Il hocha la tête. « Bien sûr ! Celui dont tu t'es occupée sur Terre, le cyborg ! »

Elle rectifia :

« Le colonel Roger Torraway, qui est un être humain. Aussi humain que toi, mis à part quelques améliorations. »

Il eut un rire crispé.

« Beaucoup d'améliorations, et pas de couilles. » Sulie lui dit doucement, en débouclant sa sangle :

« Dinty, ça m'a plu de faire l'amour avec toi. Je te respecte, et ta compagnie pendant cette saleté de voyage qui n'en finit pas a été aussi agréable que possible. Mais il y a des choses que je ne veux pas t'entendre dire. D'accord, en ce moment, Roger n'a pas de testicules. Mais c'est un être humain que je peux respecter et aimer, et depuis un certain temps, je n'ai pas trouvé un seul autre homme de ce genre. Crois-moi, j'ai pourtant cherché.

— Je te remercie !

— Oh ! non, pas de ça, Dinty. Tu sais bien qu'en fait, tu n'es pas jaloux. Tu as déjà une femme.

— J'en aurai une l'an prochain, oui ! Il vaut mieux ne pas être pressé. » Elle haussa les épaules en souriant. « Sulie ! Tu ne me feras pas croire n'importe quoi. Tu adores baiser !

— J'aime le contact physique et l'intimité, corrigea-t-elle, et j'aime arriver à l'orgasme. Mais surtout avec quelqu'un que j'aime, Dinty, sans vouloir te vexer. »

Il lui lança un regard sombre.

« Tu risques d'attendre longtemps, ma petite.

— Pas sûr.

— Tu te fais des illusions. Je ne reverrai pas Irène avant sept mois, mais toi, tu ne pourras pas rentrer plus vite que moi, et ensuite, ça ne fera que commencer. Il faudra qu'on te le remette en état, *si c'est possible*. J'ai l'impression qu'il se passera du temps avant que tu puisses à nouveau te faire sauter.

— Oh ! Dinty, figure-toi que j'ai déjà réfléchi à tout ça. » Elle se dirigea vers son casier et le tapa gentiment sur l'épaule au passage. « Le sexe, ce n'est pas que le coït, et pour avoir un orgasme, il n'y a pas que l'introduction d'un pénis dans mon vagin. Le sexe ne se limite pas à l'orgasme. Et je ne parle pas de l'amour. Roger, poursuivit-elle tout en se glissant dans sa combinaison, moins par pudeur que parce qu'elle voulait avoir des poches sur elle, est plein de ressources et d'affection, comme moi. Nous tiendrons le coup... jusqu'à l'arrivée des autres colons.

— Les autres ? bredouilla-t-il. Les autres *colons* ?

— N'as-tu pas encore compris ? Je ne reviendrai pas avec vous tous, Dinty, et je ne pense pas que Roger vous accompagne. Nous allons être des Martiens ! »

Et pendant ce temps, dans le Bureau ovale de la Maison Blanche, le président des États-Unis se trouvait en présence de Vern Scanyon et d'un homme jeune, couleur café, bâti comme un joueur de football et portant des lunettes à verres teintés. Jaugeant ce dernier du regard, il lui dit :

« C'est donc vous. Vous estimez que nous ne sommes pas capables de faire une étude par ordinateur.

— Non, monsieur le Président, répondit fermement le jeune homme. Je ne pense pas que le problème se trouve là. »

Scanyon toussa et intervint :

« Byrne, ici présent, est au M.I.T. Il étudie et fait de la recherche. Sa thèse a pour sujet la logique appliquée par échantillonnage, et nous lui avons donné accès à certains dossiers, euh... secrets. Notamment aux études de l'opinion publique vis-à-vis du projet...

— Mais pas à un ordinateur, dit Byrne.

— Pas à un *gros* ordinateur, corrigea Scanyon. Vous aviez votre dataplex de bureau.

— Venez-en au fait, Scanyon, dit doucement le Président.

— Eh bien, il a obtenu des résultats différents des nôtres. Selon son interprétation, l'opinion publique à l'égard du projet de colonisation de Mars se traduisait par un sentiment... d'apathie. Vous vous souvenez, monsieur le Président, que nous nous sommes posés certaines questions au moment des premiers résultats ? Tels quels, ils n'avaient rien d'encourageant. Et quand nous les avons fait analyser, ils sont devenus positifs jusqu'à... comment dites-vous ?... deux sigmas. Je n'ai jamais su pourquoi.

— Avez-vous vérifié ?

— Certainement, monsieur le Président ! Pas personnellement, s'empessa d'ajouter Scanyon, car ce n'était pas à moi de le faire, mais je peux vous assurer que les résultats ont été vérifiés.

— À trois reprises, dit Byrne, et avec trois programmes différents. J'ai observé des variations mineures, bien entendu, mais dans chaque cas le résultat était significatif et apparemment correct. Mais quand j'ai recommencé sur ma machine de bureau, je n'ai rien retrouvé. Voilà ce qui se passe, monsieur le Président. Si on traite les chiffres sur n'importe quel gros ordinateur du réseau, on obtient un résultat bien précis. Et si on les traite sur une petite machine indépendante, on obtient un résultat différent. »

Les pouces du Président martelèrent le bureau.

« Quelle est votre conclusion ? »

Byrne haussa les épaules. Il n'avait que vingt-trois ans, et était intimidé. Il se tourna vers Scanyon, en quête d'aide, et n'en trouvant pas, déclara :

« Vous devrez poser cette question à quelqu'un d'autre, monsieur le Président. Je ne puis que vous donner une hypothèse personnelle : quelqu'un s'est branché sur notre réseau. »

Le Président se frotta le côté gauche du nez, l'air songeur, et hocha lentement la tête. Il regarda un instant Byrne puis dit, sans élever la voix :

« Venez une minute, Carouso. Monsieur Byrne, ce que vous voyez et entendez dans cette pièce est ultra-confidentiel. Mr. Carouso veillera à vous expliquer dans le détail ce que cela signifie, mais disons schématiquement que vous ne devrez jamais en parler à qui que ce soit. »

La porte de l'antichambre présidentielle s'ouvrit, et ils virent entrer un homme de grande taille, d'une robuste corpulence, qui semblait vouloir s'effacer. Byrne le regarda en s'interrogeant : Charles Carouso, le directeur de la C.I.A. !

« Que pensez-vous de ça, Chuck ? demanda le Président. Et de lui ?

— Nous avons contrôlé Mr. Byrne, bien entendu, répondit l'homme de l'Agence, prononçant ses mots avec précision et sans intonation. Il n'y a pour ainsi dire rien qui lui soit défavorable – je présume que vous serez content de le savoir, monsieur Byrne. Tout ce qu'il vous a dit est exact. Et cela ne se limite pas aux sondages de l'opinion ; c'est également valable pour les projections des risques de guerre et les études de rapport coût/efficacité. Traitées sur le réseau, elles donnent un certain résultat, et traitées sur des calculateurs indépendants, elles en donnent un autre. Je partage l'avis de Mr. Byrne. Notre réseau a été trafiqué. »

Le Président serra les lèvres comme pour retenir ses mots, puis il se contenta de déclarer :

« Je veux que vous trouviez comment cela s'est produit, Chuck. Mais la question, maintenant, c'est : qui ? Les Asiatiques ?

— Non, monsieur le Président ! Nous avons vérifié ; c'est impossible.

— Impossible ? Des foutaises, oui ! rugit le Président. On sait qu'ils se sont déjà branchés une fois sur nos lignes, pour la simulation des systèmes de Roger Torraway !

— Monsieur le Président, cette affaire est entièrement différente. Nous avons trouvé la prise et nous l'avons neutralisée. Elle se trouvait au niveau du câble de terre, sur une ligne insensible. Mais les circuits

de communication de nos principales machines sont absolument à l'épreuve des fuites. » Il lança un regard à Byrne. « Vous avez un rapport concernant les méthodes utilisées, monsieur le Président. Je serai heureux de vous le commenter une autre fois.

— Oh ! ne vous en faites pas pour moi, fit Byrne en souriant pour la première fois. Tout le monde sait qu'il y a beaucoup de brouillage autour des lignes. Si vous avez pris tous vos renseignements sur mon compte, vous avez dû vous rendre compte que nous sommes nombreux, parmi les étudiants de second cycle, à essayer de nous brancher, mais personne n'y parvient. »

L'homme de l'Agence hocha la tête.

« En fait, monsieur le Président, c'est une chose que nous tolérons, car c'est une bonne façon d'éprouver notre sécurité. Si des gens comme Mr. Byrne ne trouvent pas le moyen de franchir les blocs, je doute que les Asiatiques en soient capables. Or les blocs de sécurité sont à l'épreuve des fuites. Il le faut, puisqu'ils contrôlent des circuits en liaison avec la Machine de guerre, à Butte, le Bureau du Recensement, l'U.N.E.S.C.O...

— Attendez une minute ! aboya le Président. Vous voulez dire que nos appareils sont reliés à l'U.N.E.S.C.O., dont les Asiatiques se servent, et à la Machine de guerre ?

— Une fuite est absolument impossible.

— Il y a eu une fuite, Carouso !

— Pas du côté des Asiatiques, monsieur le Président.

— Vous venez de me dire qu'il y a une ligne qui part de nos installations jusqu'à la Machine de guerre, et une autre qui va directement chez les Asiatiques en faisant un détour par l'U.N.E.S.C.O. !

— Malgré tout, monsieur le Président, je vous assure que ce ne sont pas les Asiatiques. Nous le saurions. *Tous* les grands ordinateurs sont en liaison d'une certaine manière... cela revient à dire qu'il y a toujours une route qui mène d'un point à un autre. Eh bien, c'est vrai. Mais il y a des bagarres, et la N.A.P. n'a *aucun* moyen d'accéder à la Machine de guerre, ni à la plupart de ces études. D'ailleurs, s'ils étaient parvenus à le faire, nous l'aurions appris par nos agents. Mais ce n'est pas le cas. Et de toute manière, monsieur le Président, voyez-vous une raison pour laquelle la N.A.P. déformerait les résultats afin de nous pousser à coloniser Mars ? »

Le Président martela la table de ses pouces en balayant la pièce du regard, puis il soupira.

« Je veux bien suivre votre raisonnement, Chuck. Mais si ce ne sont pas les Asiatiques qui ont trafiqué nos installations, alors qui est-ce ? »

L'homme de l'Agence demeura sombre et silencieux.

« Et, gronda Dash, pour l'amour de Dieu, *pourquoi ?* »

XVII

UN JOUR DANS LA VIE D'UN MARTIEN

S'il ne pouvait voir la fine averse de micro-ondes énergétiques qui tombait de Deimos, Roger en percevait la bienfaisante chaleur. Lorsqu'il se trouvait dans son champ, il y trempait ses ailes pour s'imbiber de force, et quand il sortait du faisceau, il en conservait une partie dans ses accumulateurs. Il n'avait plus aucune raison, désormais, de conserver précieusement ses forces, car l'énergie se déversait du ciel chaque fois que Deimos était au-dessus de l'horizon. Il n'y avait que quelques heures par jour durant lesquelles ni le soleil, ni le satellite de Mars ne se trouvaient dans le ciel, et ses réserves étaient plus que suffisantes pour ces brèves périodes de sécheresse.

À l'intérieur du dôme, bien entendu, les antennes en feuilles de métal captaient l'énergie avant qu'elle l'atteignit, de sorte qu'il ne passait qu'un temps limité en compagnie de Brad et de Kayman. Mais cela ne le gênait pas – en fait, il préférait que ce fût ainsi. De jour en jour, de toute manière, le fossé qui les séparait s'élargissait. Ils allaient rentrer sur leur planète, et Roger allait rester sur la sienne. Il ne le leur avait pas encore dit, mais sa décision était déjà prise. Depuis peu, la Terre était, semblait-il, devenue pour lui un endroit plaisant, étrange et lointain qu'il avait visité une fois sans beaucoup l'apprécier. Les souffrances et les périls de l'humanité terrestre n'étaient plus siens. Et même le souvenir de ses propres souffrances et de ses propres craintes lui était devenu étranger.

À l'intérieur du dôme, vêtu d'un caleçon et portant une réserve d'oxygène, Brad plantait gaiement des semences de carottes entre les rangées d'avoine sibérienne. « Tu veux me donner un coup de main, Rog ? » Sa voix, dans l'atmosphère raréfiée, était grêle et perçante. Elle devenait un peu plus grave lorsqu'il expirait après les fréquentes bouffées d'oxygène qu'il tirait du masque pendu près de son menton, mais sa sonorité restait curieuse.

« Non. Don veut que je lui ramasse quelques échantillons. Je reviendrai demain matin.

— D'accord. » Brad s'intéressait davantage à ses semences qu'à Roger Torraway, et Torraway ne s'intéressait plus à Brad. Il lui arrivait de se rappeler que cet homme avait été l'amant de sa femme, mais

pour que ce souvenir lui inspirât le moindre sentiment, il devait se rappeler qu'il avait une femme. Cela n'en valait pas la peine, estimait-il. Il se sentait plus attiré par la haute vallée encaissée, juste derrière les lointaines collines, et par son petit projet de culture à lui. Cela faisait maintenant des semaines qu'il rapportait à Don Kayman des échantillons de vie martienne. Ceux-ci n'abondaient pas – un groupe de deux ou trois, peut-être, et ensuite plus rien dans un rayon d'une centaine de mètres – mais ils n'étaient pas difficiles à trouver. Pas pour lui. Une fois qu'il eut appris à reconnaître leur couleur particulière, c'est-à-dire les ultra-violets durs que renvoyaient leurs chapeaux de cristal pour leur permettre de survivre dans un milieu hostile et chargé de radiations, il acquit le réflexe de filtrer ses spectres de vision pour ne distinguer en couleur que cette longueur d'ondes bien précise, de telle sorte que les « plantes » ressortaient à un kilomètre.

Il en avait donc rapporté une douzaine, puis une centaine ; elles comprenaient, semblait-il, quatre variétés distinctes. Kayman ne tarda pas à lui demander de s'arrêter, car il possédait tous les échantillons nécessaires à son étude, ainsi qu'une demi-douzaine de chaque, en plus, conservés dans du formol et destinés à la Terre : son âme tendre et protectrice répugnait à dépouiller l'écologie de Mars. Roger se mit alors à replanter une partie d'entre elles à proximité du dôme, en songeant qu'il pourrait ainsi voir si le flux d'énergie transmis par le générateur leur était nocif.

Mais au fond de son cœur, il savait qu'il se livrait en fait au jardinage. C'était sa planète, et il voulait se l'embellir.

Sortant du dôme, il s'étira un instant avec délice sous la double chaleur du soleil et des micro-ondes, puis vérifia l'état de ses batteries. Constatant qu'elles avaient besoin d'être légèrement rechargées, il brancha d'un geste adroit les fils de son pack dorsal et de l'accumulateur qui chuintait au pied du dôme, et sans se tourner vers le module, dit :

« Je vais partir maintenant, Don. »

Sa radio lui communiqua instantanément la réponse de Kayman.

« Ne reste pas éloigné plus de deux heures, Roger. Je ne tiens pas à aller te chercher.

— Tu te fais trop de souci, lui dit Roger en détachant les fils pour les remettre à leur place.

— Tu n'es qu'un superhumain, marmonna Kayman. Tu n'es pas Dieu. Tu pourrais tomber, te casser quelque chose...

— Pas de danger que ça arrive. Brad ? Au revoir. »

Brad, qui se trouvait dans le triple dôme, leva les yeux au-dessus des épis de céréales déjà presque aussi hauts que lui, et répondit par un geste. Roger ne parvint pas à distinguer ses traits, car si les trois

dômes étaient composés d'une pellicule extrêmement fine, celle-ci avait été traitée de manière à supprimer les rayons ultraviolets les plus nocifs, et elle troublait également certaines longueurs d'ondes visuelles. Il le vit cependant faire signe, et l'entendit dire :

« Sois prudent. Appelle-nous avant qu'on ne te voie plus, pour qu'on sache quand s'inquiéter.

— Oui, maman. » Curieux, songea Roger. En fait, il éprouvait une certaine affection pour Brad, et il y avait là un problème abstrait qui l'intriguait. Était-ce parce qu'il était un castrat ? De la testostérone circulait en lui puisqu'on lui avait implanté des stéroïdes. Ses rêves étaient parfois sexuels, et parfois consacrés à Dorrie, mais le désespoir insondable et l'amertume qu'il avait connus sur Terre s'étaient atténués sur Mars.

Il avait déjà parcouru plus d'un kilomètre en courant avec aisance sous le soleil bienfaisant ; chacune de ses foulées le soulevait et le propulsait à une hauteur et une distance bien précises, tout en assurant parfaitement son équilibre lorsque ses pieds touchaient le sol. Son champ de vision, réglé en position de surveillance à faible puissance, avait la forme d'une larme dont il se trouvait à la pointe et dont le lobe, d'une largeur de cinquante mètres, se trouvait à plus de cent mètres devant lui. Le reste du paysage n'échappait pas à sa perception – si quelque chose était apparu, et notamment quelque chose qui bougeait, il l'aurait immédiatement aperçu – mais ne le détournait pas de ses rêveries. Il essayait de se rappeler à quoi ressemblaient ses rapports sexuels avec Dorrie. Le souvenir des paramètres objectifs, physiques, lui réapparaissait facilement, mais il éprouvait bien plus de difficultés à ressentir ce qu'il ressentait jadis en couchant avec elle : c'était comme s'il avait essayé de se remémorer le plaisir sensuel d'un chocolat malté lorsqu'il avait onze ans, ou bien sa première bouffée grisante de marijuana à quinze ans. Il parvenait plus facilement à retrouver les impressions que lui avait suggérées Sulie Carpenter, bien qu'il ne lui eût jamais touché que le bout des doigts, si son souvenir était exact, et de surcroît par accident. (Alors qu'elle, bien sûr, avait touché chaque partie de son corps.) Il lui était arrivé de songer à la venue de Sulie sur Mars. Cette perspective, qui lui avait tout d'abord paru menaçante, avait fini par éveiller son intérêt, et l'avait ensuite réjoui. À présent, Roger se rendait compte qu'il voulait voir Sulie sans tarder. Non pas dans quatre jours, comme prévu, lorsqu'elle se poserait après que son pilote aurait terminé les essais sur place du 3070 et du générateur M.H.D. *Sans tarder*. Ils avaient déjà échangé quelques bonjours très ordinaires par radio, mais il la voulait plus proche. Il voulait la toucher...

L'image de sa femme se forma devant lui ; elle portait encore son ensemble d'été monotone.

« Tu ferais bien de prendre contact », lui dit-elle.

Roger s'arrêta et regarda autour de lui. Son appareil visuel couvrait à présent tout le spectre des couleurs visibles sur Terre.

Il se trouvait à une bonne dizaine de kilomètres du dôme et du module, et avait parcouru près de la moitié de la distance qui le séparait des montagnes. Le terrain, qui s'élevait, accusait maintenant des dénivellations, de sorte que Roger voyait à peine le haut du dôme et la pointe des antennes du module qui se profilaient derrière. Sans qu'il dût fournir un effort conscient, ses ailes se déployèrent dans son dos afin de mieux orienter ses signaux radio, tout comme un homme crie en mettant ses mains en porte-voix. « Tout va bien », dit-il et la réponse de Don Kayman lui parvint aussitôt : « D'accord, Roger. Dans trois heures, il fera nuit.

— Je sais. » Et la nuit tombée, la température dégringolerait ; dans six heures, elle descendrait peut-être à moins cent cinquante degrés. Mais Roger avait déjà eu l'occasion de sortir dans l'obscurité, et tous les appareils de son corps s'étaient parfaitement comportés. Il lança en guise de promesse : « Je vous rappellerai quand je serai arrivé suffisamment haut pour pouvoir vous atteindre », puis se retourna et se remit en route vers les montagnes. L'atmosphère était plus trouble que d'ordinaire ; il décida de consulter ses récepteurs cutanés, et constata qu'un vent soufflait de plus en plus fort. Une tempête de sable ? Il en avait également traversé. Si elle empirait, il devrait se terrer quelque part en attendant que le vent tombe, mais il faudrait vraiment qu'elle soit très violente. Il sourit, mais intérieurement, n'ayant pas encore parfaitement maîtrisé cette mimique avec son nouveau visage, et reprit son chemin à petits bonds.

Au coucher du soleil, il était parvenu à l'ombre des montagnes et se trouvait à une hauteur suffisante pour distinguer clairement le dôme, pourtant distant de plus de vingt kilomètres. Au-dessous de lui, la tempête de sable semblait s'éloigner. À deux reprises, il avait brièvement fait halte et attendu, enveloppé dans ses ailes, mais il n'avait fait qu'observer des précautions d'usage et ne s'était jamais trouvé réellement en difficulté. Regroupant ses ailes, il lança un appel.

« Don ? Brad ? C'est votre petit promeneur. »

La réponse lui parvint déformée, crissante, aussi désagréable que le bruit d'une dent sur du papier de verre.

« Je te reçois très mal, Roger. Tout va bien ?

— Oui, oui. » Mais il eut un instant d'hésitation. Les interférences dues à la tempête étaient telles qu'il ne put savoir tout de suite lequel de ses compagnons venait de lui répondre ; il ne reconnut qu'un peu plus tard la voix de Brad, et dit :

« Je vais peut-être rentrer maintenant. »

L'autre voix, encore plus déformée, lui répondit :

« Je t'en prie, Roger, tu feras plaisir à ton vieux prêtre. Veux-tu que nous venions te chercher ?

— Oh ! non. Je peux me déplacer plus vite que vous. Allez vous coucher, je vous verrai d'ici quatre ou cinq heures. »

Roger discuta un moment, puis il s'assit et regarda autour de lui. Il n'était pas fatigué, et avait presque oublié ce qu'était la fatigue. Il dormait généralement une heure ou deux la nuit, et il lui arrivait de sommeiller un peu dans la journée, d'ennui plus que d'épuisement. Sa partie organique imposait encore à son métabolisme quelques exigences, mais les exercices prolongés avaient cessé de l'éreinter et de lui broyer les os. Il s'était donc assis parce qu'il lui plaisait d'être assis sur un promontoire rocheux pour contempler, au loin, la vallée où se trouvait son dôme. L'ombre immense des montagnes avait déjà dépassé leurs installations, et seuls les sommets les plus lointains se trouvaient encore éclairés. Il distinguait nettement le dernier cercle du soleil, et pouvait presque le voir décliner : l'air raréfié de Mars ne diffusait guère d'ombre.

Au-dessus de lui, le ciel resplendissait. Il était facile, et surtout pour Roger, de voir même en plein jour les étoiles les plus brillantes, mais la nuit elles devenaient fantastiques. Il parvenait à différencier les diverses nuances : le bleu acier de Sirius, la teinte sanglante d'Aldébaran, l'or brumeux de Polaris. En étendant son spectre visuel aux ultra-violets et aux infrarouges, il put apercevoir de nouvelles étoiles dont il ignorait le nom. Peut-être n'en avaient-elles pas, puisque, à part lui-même, seuls des astronomes utilisant des plaques spéciales les avaient vues. Il se mit alors à réfléchir au droit de donner des noms : s'il était le seul capable de voir ce point brillant, là, dans Orion, avait-il le droit de le baptiser ? Quelqu'un ferait-il la moindre objection s'il l'appelait « Etoile de Sulie » ?

D'ailleurs il pouvait voir ce qui était, pour l'instant, la véritable étoile de Sulie... ou du moins son corps céleste, car Deimos n'était pas un astre, bien entendu. Levant les yeux vers le satellite, il essaya, pour s'amuser, d'imaginer le visage de Sulie...

« ROGER, MON CHÉRIE ! TU... »

Torraway fit un bond et atterrit un mètre plus loin. Le hurlement qu'il venait de percevoir à l'intérieur de sa tête était-il réel ? Rien ne lui permettait de le savoir, car la voix de Brad ou celle de Don Kayman et la voix simulée de sa femme lui étaient également familières lorsqu'il les entendait. Il ne savait même pas qu'il venait de lui parler... était-ce Dorrie ? Mais il venait de penser à Sulie Carpenter, et ce cri si strident, si étrange, pouvait aussi bien avoir été émis par l'une que par l'autre. Maintenant il n'entendait plus rien à l'exception des clics, des plaintes et des crissemments en provenance de la roche ; c'était la croûte de Mars qui réagissait à la chute rapide de

la température. Roger, lui, ne percevait pas le froid en tant que tel, car son dispositif de chauffage interne maintenait la partie sensible de son corps à une température constante et remplirait son rôle sans problème tout au long de la nuit.

Il savait cependant qu'il faisait déjà au moins cinquante sous zéro.

Puis soudain : « ROGER, JE CROIS QUE TU DEVRAIS... »

Le cri rauque le déchira, en dépit du coup de semonce auquel il avait eu droit quelques instants auparavant. Cette fois, il entrevit l'image simulée de Dorrie flottant bizarrement dans l'air, à une douzaine de mètres de hauteur.

L'entraînement de Roger reprit le dessus. Se tournant dans la direction présumée du dôme, il orienta ses ailes et dit d'une voix claire : « Don ! Brad ! Il y a quelque chose qui fonctionne mal. Je reçois un signal que je n'arrive pas à lire. »

Il attendit. Pas de réponse. Il n'y avait, dans sa tête, que ses propres pensées et un bruit de fond dû aux interférences.

« ROGER ! »

C'était encore Dorrie. Dix fois plus grande que nature, elle se dressait au-dessus de lui, le visage déformé par un rictus de colère et de crainte. Elle sembla vouloir s'incliner vers lui, puis se pencha curieusement sur le côté, comme une image télévisée disparaissant de l'écran, et s'évanouit.

Roger ressentit à cet instant une douleur singulière. J'ai peur, se dit-il en guise d'explication. Mais lorsqu'elle se manifesta une seconde fois, il comprit qu'il s'agissait du froid. Quelque chose n'allait pas, et cela devenait sérieux. Il cria : « *Mayday !* Don ! J'ai des ennuis... viens m'aider ! » Les sombres hauteurs, dans le lointain, semblèrent onduler lentement. Il leva les yeux, et vit que les étoiles se liquéfiaient et tombaient du ciel, goutte à goutte.

Don Kayman était en train de rêver qu'il était assis sur l'herbe avec sœur Clotilde devant une cascade, en train de manger des éponges. Pas de la guimauve, mais des éponges de cuisine qu'ils trempaient dans une sorte de fondue. Clotilde était en train d'essayer de l'avertir du danger. « On va nous mettre dehors, disait-elle en coupant un carré d'éponge pour l'empaler sur une fourchette d'argent à deux dents, parce que tu as eu un C en homilétique – elle plongeait ensuite l'éponge dans un plat à fond de cuivre, au-dessus de la flamme à alcool – et il faut, il faut absolument que tu te réveilles. »

Il se réveilla.

Brad était penché sur lui.

« Allez, Don, réveille-toi. Il faut qu'on sorte d'ici.

— Qu'est-ce qu'il y a ? » Kayman utilisa sa main valide pour tirer

le sac de couchage sur sa poitrine.

« Je ne reçois plus rien de Roger. Il n'a pas répondu quand je lui ai envoyé un message prioritaire. J'ai eu ensuite l'impression de l'entendre sur la radio, mais très faiblement. Il doit être hors de portée, ou bien son émetteur ne fonctionne plus. »

Kayman parvint à sortir de son sac en se tortillant et il s'assit. Comme d'habitude, c'était lorsqu'il se réveillait que son bras lui faisait le plus mal ; il l'effaça de son esprit.

« As-tu relevé sa position ?

— Il y a trois heures, mais je n'ai pas pu le localiser au moment de son dernier message.

— Il ne peut pas être allé bien loin. » Kayman était déjà en train d'enfiler le bas de son scaphandre pressurisé. Le plus dur restait à faire : il fallait essayer d'introduire le bras et l'attelle dans la manche. À deux, ils avaient réussi à élargir un peu cette dernière et à colmater un début de déchirure, mais l'opération demeurait tout juste possible, et très malaisée même dans les meilleures conditions. Don Kayman, qui essayait de faire vite, était donc sur le point de devenir fou.

Brad, lui, était déjà prêt ; il fourrait son équipement dans un sac.

« Crois-tu qu'il va falloir faire une opération sur place ? » lui demanda Kayman.

Brad prit un air maussade et poursuivit ses préparatifs. « Je ne sais pas ce qu'il faudra que je fasse, Don. Il fait nuit noire, et il est au moins à cinq cents mètres de hauteur ; la température doit être glaciale. »

Kayman se tut. Lorsqu'il eut terminé, Brad qui était sorti du module depuis longtemps l'attendait au volant du véhicule martien. Kayman se hissa douloureusement à bord, et ils démarrèrent avant qu'il n'eût eu le temps de se sangler. Il parvint à s'accrocher avec ses talons et son bras rigide pendant qu'il bouclait sa ceinture, et une fois remis de ses émotions, demanda :

« As-tu une idée de la distance ?

— Il doit être quelque part dans les montagnes », lui répondit Brad dans son casque. Kayman grimaça et baissa le volume de son récepteur.

« À deux heures d'ici, peut-être ? suggéra-t-il après une rapide estimation.

— Si ça se trouve, il est déjà sur le chemin du retour. S'il ne peut pas bouger ou s'il est en train de se balader par là-bas, il faudra qu'on le cherche au radar... » La voix s'arrêta, puis reprit une minute plus tard : « Pour l'instant, je pense qu'il ne devrait pas avoir de problème en ce qui concerne la température. Mais je ne sais pas... je ne sais pas ce qui s'est passé. »

Kayman regardait fixement devant lui. Devant le faisceau du

phare du véhicule, rien n'était visible à l'exception du champ d'étoiles scintillant brusquement tranché à l'horizon, comme le bord d'un napperon de dentelle. C'était la crête montagneuse qui apparaissait ainsi. Kayman savait que c'était grâce à elle que Brad s'orientait, en prenant toujours comme repère le point le plus bas entre le double pic du nord et celui du sud, qui était beaucoup plus élevé. La lumineuse Aldébaran qui trônait juste au-dessus de ce dernier constituait elle-même un bon point de repère, mais environ une heure plus tard, elle passerait derrière l'horizon.

Kayman mit en marche l'antenne ultra-sensible du véhicule et, élevant la voix bien qu'il sût qu'il n'en résulterait aucune différence, appela. « Est-ce que tu m'entends ? On vient te chercher. »

Pas de réponse. Il se renfonça dans son siège-baquet afin de mieux affronter les secousses du véhicule. Il appréciait déjà peu le trajet sur terrain plat avec les roues à clayonnage, mais quand l'engin se mit à grimper au moyen de ses pattes, il se dit qu'il risquait d'être tout bonnement éjecté avec sa ceinture et le reste, et que de toute manière il allait être malade. Devant eux, le faisceau du phare basculait en tous sens, accrochant tantôt une dune tantôt une pointe rocheuse. Parfois, un visage de cristal renvoyait une lance de lumière.

« Brad, fit Kayman, cette lumière ne te tape pas sur les nerfs ? Pourquoi ne pas te servir de l'écran du radar ? »

Il perçut sur sa radio une rapide inspiration, comme si Brad s'apprêtait à lui répondre par un juron, mais la silhouette en scaphandre, à côté de lui, baissa la main vers les manettes dont la colonne de direction était hérissée. L'écran bleuâtre, juste sous le pare-sable, s'éclaira, révélant la totalité du terrain qui se trouvait devant eux, et le phare s'éteignit. Il leur fut désormais plus facile de distinguer le profil sombre des montagnes.

Ils étaient en route depuis une demi-heure et avaient donc parcouru, au plus, un quart de la distance.

Kayman lança un nouvel appel.

« Roger ? Est-ce que tu m'entends ? On se dirige vers toi. Quand on sera assez près, on t'accrochera sur l'écran radar, mais si tu nous entends, réponds tout de suite. »

Pas de réponse.

Sur le tableau de bord, un voyant à argon de la taille d'un grain de riz se mit à clignoter rapidement. Les deux hommes échangèrent un regard à travers les visières, puis Kayman se pencha pour faire passer les communications sur un canal orbital.

« Ici Kayman.

— Père Kayman ? Que se passe-t-il chez vous ? »

C'était une voix féminine : Sulie Carpenter, bien sûr.

Kayman choisit soigneusement ses mots.

« Roger a des ennuis de transmission. Nous allons à sa rencontre pour voir ce que c'est.

— On dirait que ce n'est pas un simple ennui. Je vous ai entendu essayer de le faire rentrer. » Kayman ne répondit pas, et la voix poursuivit : « Nous l'avons repéré. Si vous voulez les coordonnées... ? »

Furieux contre lui-même, il s'écria : « Oui ! » Ils auraient dû dès le départ songer au radar de Deimos, et se faire guider par Sulie ou l'un des autres astronautes en orbite.

« Les coordonnées en quadrillage sont : trois P comme Paul un sept, deux deux Z comme Zoé quatre zéro. Direction à peu près huit neuf, vitesse environ douze kilomètres à l'heure. » Brad regarda le cap lisible sur le tableau de bord du véhicule et dit :

« Impeccable ! Il vient droit sur nous.

— Mais pourquoi si lentement ? » voulut savoir Kayman.

Une seconde plus tard, la voix féminine lui répondit :

« C'est ce que j'aimerais savoir. Est-il blessé ?

— Nous n'en *savons rien*, répliqua Kayman avec irritation. Avez-vous essayé de le contacter par radio ?

— On n'arrête pas... eh, attendez un instant. » Il y eut un silence, puis elle reprit : « Dinty me demande de vous dire que nous le localiserons pour vous tant que nous pourrons, mais que notre angle sera bientôt mauvais. Il ne faudra plus trop compter sur nous d'ici... disons, quarante-cinq minutes. Et environ vingt minutes plus tard, nous serons entièrement sous l'horizon.

— Faites ce que vous pouvez, répondit Brad. Don ? Accroche-toi, je vais voir ce que cette saleté a dans le ventre. »

Il accéléra, et le véhicule se mit à cahoter trois fois plus. Tout en s'efforçant de ne pas vomir sous son casque, Kayman se pencha pour examiner le compteur. Et lorsqu'il consulta l'enregistreur de parcours qui ingurgitait au fur et à mesure la carte du terrain, près de l'écran radar, l'évidence lui apparut : même s'ils maintenaient leur vitesse actuelle, Deimos franchirait l'horizon avant qu'ils aient pu atteindre Roger Torraway.

Il se rebrancha sur l'antenne directionnelle ultra-sensible et lança : « Roger ! Est-ce que tu m'entends ? Réponds ! »

À trente kilomètres de là, Roger était en train de se débattre à l'intérieur de son propre corps.

Selon ses perceptions, il rentrait chez lui à toute vitesse, avec la démarche étrange d'un marcheur très pressé, mais il savait que ce qu'il percevait était faux. Jusqu'à quel point, et de quelle manière, il l'ignorait, mais il savait que le frère qu'il portait dans son dos avait

altéré sa notion du temps ainsi que ses interprétations des éléments que lui transmettaient ses sens. Ce qu'il savait de façon certaine, c'était qu'il ne maîtrisait plus du tout ce qui lui arrivait. Sa raison lui assurait qu'il marchait lentement, en se traînant. Il n'avait que *l'impression* de courir, et en effet, il voyait le paysage défiler aussi vite que s'il était en train de foncer. Mais une telle vitesse supposait de très grands bonds, or jamais ses deux pieds ne quittaient le sol ensemble. Conclusion : il marchait, mais l'ordinateur dorsal avait ralenti sa notion du temps, sans doute pour lui épargner tout surcroît d'inquiétude.

Si c'était le cas, cette méthode était un échec.

La prise de contrôle de l'ordinateur dorsal l'avait terrifié. Tout d'abord, il s'était redressé et verrouillé sur place, incapable de bouger, incapable même de parler. Autour de lui, le ciel nocturne se ridait, balayé par les vagues de l'aube, et le sol lui-même vacillait comme un désert sous la chaleur ; des images spectrales entraient et ressortaient de son champ de vision. Il ne pouvait croire ce que ses sens lui communiquaient, pas plus qu'il ne pouvait plier le moindre doigt. Puis il sentit ses mains se mettre dans son dos pour palper et suivre les jointures des ailes aux omoplates et rechercher les câbles qui menaient à ses batteries. La même chose se produisit ensuite autour des terminaux de l'ordinateur lui-même. S'il était en mesure de savoir que celui-ci vérifiait ses propres circuits, il ignorait ce qu'il cherchait et ce qu'il pourrait faire une fois la défaillance localisée. Il y eut une nouvelle pause. Puis il sentit ses doigts s'affairer à l'intérieur des prises où il branchait les câbles de réalimentation...

Il fut soudain terrassé par une violente douleur, comme le pire de tous les maux de tête imaginables, comme une gifle, comme un coup de matraque. Elle ne dura qu'un instant, puis disparut en ne lui laissant que la lointaine impression d'avoir été frappé par un éclair. Jamais il n'avait connu une telle sensation. Il sentit ensuite ses doigts manipuler les terminaux avec beaucoup d'adresse et de douceur, ce qui ne les empêcha pas de provoquer un court-circuit très bref durant lequel il éprouva une fois de plus un fugitif accès de douleur.

Il se sentit ensuite refermer la plaque, et se rendit compte qu'il avait négligé de le faire lorsqu'il avait rechargé ses accus, au dôme.

Puis, après un nouvel arrêt général, il s'était remis en marche lentement, prudemment.

Il ignorait depuis combien de temps il redescendait en direction du dôme, tout comme il ignorait à quel moment sa perception du temps avait été ralentie. Tout ce qu'il percevait était désormais contrôlé et plus ou moins modifié... il le savait parce qu'il savait que la zone du terrain martien qu'il traversait actuellement n'était pas, en réalité, légèrement éclairée et tout en couleurs quand tout le reste

était presque noyé dans l'obscurité. Mais il ne pouvait rien changer, pas même la direction de son regard, qui passait de gauche à droite avec une régularité de métronome. Parfois, il scrutait le ciel, ou même se retournait. Mais la majeure partie du temps, son regard restait braqué sur son chemin, et Roger n'apercevait que du coin de l'œil le paysage nocturne environnant.

Et ses pieds avançaient inlassablement, comme s'il participait à une marche réglementaire. À quelle vitesse ? Une centaine de foulées à la minute ? Impossible à déterminer. Il envisagea d'essayer de se forger une notion du temps en observant le mouvement des étoiles au-dessus de l'horizon, mais bien qu'il n'éprouvât aucune difficulté à compter ses pas ainsi qu'à évaluer très vaguement la course des étoiles par fragments de quatre ou cinq degrés, ce qui correspondait environ à une période de dix minutes, il lui était impossible de conserver tout cela en tête assez longtemps pour obtenir un résultat probant. Sans compter le fait que son regard se détachait parfois brusquement de l'horizon, sans prévenir.

Il était entièrement prisonnier du frère qu'il portait sur son dos, soumis à sa volonté et trompé par ses interprétations. Et il se faisait un sang d'encre.

Que s'était-il passé ? Pourquoi avait-il froid, alors que la plus grande partie de son corps ne pouvait enregistrer la moindre sensation ? Et pourtant il lui tardait d'assister au lever du soleil, et il rêvait déjà de se plonger dans les micro-ondes que diffusait Deimos. Roger tenta péniblement d'édifier un raisonnement à partir des éléments réels qu'il possédait. La sensation de froid : le besoin d'emmagasiner de l'énergie. Mais pourquoi aurait-il eu besoin d'un nouvel apport d'énergie, puisqu'il avait complètement rechargé ses batteries ? Il rejeta cette question parce qu'il n'entrevoyait pas la moindre réponse, mais l'hypothèse semblait solide. Cela pouvait expliquer son mode de déplacement à faible consommation d'énergie : s'il était beaucoup plus lent de marcher que de courir à grands bonds comme il le faisait d'ordinaire, il parcourait ainsi davantage de kilomètres au kilowatt, de sorte que le rapport coût/efficacité était bien meilleur. Peut-être cela expliquait-il également les diverses défaillances de ses systèmes de perception. Si le frère dorsal s'était rendu compte, avant lui, que l'énergie risquait de manquer pour certains besoins prévisibles, sans doute comptait-il rationner ses précieuses réserves pour pouvoir satisfaire les exigences les plus essentielles. Se déplacer, empêcher sa partie organique de geler, procéder lui-même au traitement de l'information et aux opérations de commande. Et malheureusement, Roger, lui, n'avait plus accès à ce dernier domaine.

Au moins, songea-t-il, la mission primordiale de l'ordinateur

dorsal était d'assurer sa propre protection, ce qui sous-entendait qu'il devait garder en vie la partie organique de Roger Torraway. Cela pouvait supposer un emprunt d'énergie à la partie dont dépendait sa santé mentale, la privation de ses moyens de communication ou une intervention au niveau de ce qu'il percevait. Mais il avait la certitude qu'il reviendrait vivant au module.

Fou, peut-être, mais vivant.

Pour l'instant, il était déjà certain d'avoir parcouru plus de la moitié du chemin, et la folie ne l'avait pas encore gagné. S'il voulait rester sain d'esprit, il devait rester calme. Et pour rester calme, il devait penser à autre chose. Il imagina la présence rafraîchissante de Sulie Carpenter, qui ne se trouvait qu'à quelques journées de là. Il se demanda si elle était sérieuse lorsqu'elle parlait de demeurer sur Mars. Il se demanda s'il était bien lui-même. Il passa en revue tous les repas fantastiques qu'il avait faits. Les pâtes vertes comme des épinards, avec une sauce à la crème, à Sirmione, au-dessus des eaux claires et transparentes du lac de Garde ; le bœuf kobe à Nagoya ; le Chili dévastateur de Matamoros. Il songea à sa guitare, se promit de la sortir pour en jouer. L'air que contenaient les dômes ne renfermait pas assez d'eau pour que l'acoustique fût bonne, et Roger répugnait à rester dans le module ; à l'extérieur, bien entendu, le son était étrange parce qu'il était entièrement conduit par les os. Malgré tout... Il révisa mentalement les accords, sans négliger les dièses, les septièmes et les bémols. Il imagina ses doigts jouant le *mi* bémol, le *ré*, le *do* et le *si* des premières mesures de *Greensleeves* et les fredonna dans sa tête. Sulie aimerait chanter en même temps, se dit-il. Cela aiderait à passer les froides nuits de Mars...

Il retrouva brusquement sa vigilance.

Cette nuit martienne ne passait plus aussi vite qu'avant.

Subjectivement, il lui sembla que son pas rapide avait cédé la place à une démarche plus régulière, mais il savait que rien n'avait en fait changé. Sa notion du temps était redevenue normale, ou peut-être même plus lente que la normale, car il avait désormais l'impression de marcher très lentement et méticuleusement.

Pourquoi ?

Il y avait quelque chose au loin, devant lui, à environ un kilomètre. Quelque chose de très lumineux.

Il n'en distinguait pas les détails.

Un *dragon* ?

L'apparition semblait bondir vers lui en soufflant une grande langue de lumière, comme une flamme.

Le corps de Roger s'arrêta de marcher, tomba à genoux et se mit à ramper très lentement, rasant le sol.

C'est grotesque, se dit Roger. Il n'y a pas de dragons sur Mars.

Que suis-je en train de faire ? Mais il ne pouvait s'arrêter ; son corps progressa en direction d'un monticule de sable, le genou gauche avec la main droite, le genou droit avec la main gauche. Là, en quelques gestes précis et rapides, il dégagea une partie du sol martien poudreux et se logea dans l'anfractuosité ainsi ménagée, en mettant un peu de sable sur lui. Dans sa tête, des voix frêles babillaient, mais il ne put les comprendre car elles étaient trop lointaines, trop brouillées.

Le dragon ralentit et fit halte à une douzaine de mètres de lui, sa langue de feu gelé tendue vers les montagnes. La vue de Roger se voila et changea : la flamme s'atténua, et le corps de l'apparition s'imprégna d'une lueur fantomatique. Deux petites créatures, des bêtes laides et simiesques, descendirent de son dos et avancèrent à pas lourds dans sa direction ; chacun de leurs mouvements paraissait menaçant.

Sur Mars, il n'y avait pas de dragons, et pas davantage de gorilles.

Roger rassembla toutes ses forces et hurla : « Don ! Brad ! »

Il ne parvenait pas à communiquer.

Il savait que le frère dorsal privait toujours l'émetteur d'énergie. Il savait que ses perceptions avaient été altérées, que le dragon n'en était pas un et que les gorilles n'étaient pas des gorilles. Il savait que s'il ne parvenait pas à échapper au contrôle du frère qu'il portait sur son dos, il allait sans doute lui arriver quelque chose de très grave, car il savait que ses doigts étaient en train de se refermer doucement et délicatement autour d'un morceau de limonite de la taille d'une balle de base-ball.

Et il savait que jamais au cours de sa vie il ne s'était trouvé aussi proche de la folie.

Roger fit un immense effort pour tenter de retrouver sa lucidité.

Le dragon n'était pas un dragon. C'était le véhicule martien.

Les singes n'étaient pas des singes : c'étaient Don Kayman et Brad.

Ils ne le menaçaient pas. Ils avaient parcouru tout ce chemin, alors qu'il gelait à pierre fendre, pour le trouver et se porter à son secours.

Il ne cessa de se répéter ces vérités comme une litanie, mais quoi qu'il pût penser, il restait impuissant à empêcher ses bras et son corps d'agir. Les bras saisirent le morceau de roche. Le corps se leva, et les bras lancèrent la pierre avec précision sur le phare du véhicule rampant.

La longue langue de feu gelée disparut.

L'éclat des étoiles qui brillaient par millions dans le ciel suffisait amplement pour les sens de Roger, mais ne serait guère utile à Brad et à Don Kayman. À présent, il les voyait trébucher dans la pénombre (toujours semblables à des gorilles, la mine toujours menaçante) et sentait ce que faisait son corps.

Il était en train de ramper vers eux.

Il hurla : « Don ! Attention ! » Mais jamais sa voix ne sortit de son crâne.

C'est grotesque, songea-t-il. Il faut que je m'arrête !

Il ne put s'arrêter.

Je *sais* qu'il ne s'agit pas d'un ennemi ! Je ne veux pas leur faire de mal...

Et il continua d'avancer.

Maintenant, il était pratiquement certain d'entendre leur voix. À une telle proximité, sans l'intervention du contrôle de volume automatique, leurs émetteurs lui auraient normalement déchiré les oreilles, mais bien que son récepteur fût coupé, il put saisir quelques mots :

« ... quelque part par... »

Oui ! Il avait pu recueillir un morceau de phrase, et cette voix, il en était sûr, était celle de Brad !

Avec toute la force qu'il put trouver, il cria : « Brad ! C'est moi, Roger ! Je crois que je suis en train d'essayer de vous tuer ! »

Imperturbable, son corps continua de ramper. L'avaient-ils entendu ? Il cria de nouveau, et cette fois-ci, les vit s'arrêter tous les deux, comme pour tendre l'oreille après avoir perçu un appel lointain et à peine décelable.

La voix ténue de Don Kayman chuchota :

« Je suis sûr de l'avoir entendu cette fois, Brad.

— Oui, tu m'as entendu ! » hurla Roger. Il voulait profiter de cet avantage. « Faites attention ! L'ordinateur a pris les commandes ; j'essaie de lui échapper, mais... Don ! » Il pouvait maintenant les reconnaître grâce au bras immobilisé du scaphandre du prêtre. « Allez-vous-en ! Je suis en train d'essayer de vous tuer ! »

Il ne put comprendre ce qu'ils se disaient. Ils parlaient fort, mais en même temps, de sorte que Roger ne percevait qu'un brouhaha. Et son corps nullement affecté continuait de ramper vers ses proies.

« Je ne te vois pas, Roger.

— Je suis à dix mètres de toi... au sud ! Oui, c'est ça, au sud ! Je suis en train de ramper, tout contre le sol. »

La visière du prêtre surgit brusquement devant lui, zébrée par un reflet de la lumière des étoiles. Et subitement, Kayman se retourna pour prendre la fuite.

Le corps de Roger se ramassa pour bondir à sa poursuite. « Plus vite ! hurla Roger. Mon Dieu, tu n'y arriveras jamais... » Même en ayant deux bras valides, même en plein jour, même sans le handicap de son scaphandre, Kayman n'aurait eu aucune chance d'échapper au corps bien huilé de Roger. Dans les circonstances présentes, prendre la fuite revenait à perdre son temps. Roger sentit ses muscles assistés se bander pour se détendre comme des ressorts, il sentit ses mains

s'ouvrir et se crispier pour agripper et détruire...

L'univers se mit à tourner.

Quelque chose venait de le frapper dans le dos. Il s'effondra, la tête la première, mais ses réflexes immédiats le firent se retourner tout en tombant pour saisir la chose qui s'était jetée sur son dos. Brad ! Et il sentit celui-ci se débattre frénétiquement avec quelque chose... avec une pièce du...

Et c'est alors que la plus violente des douleurs l'assaillit. Il perdit connaissance comme s'il avait suffi d'appuyer sur un bouton.

Pas le moindre son. Pas de lumière. Pas de toucher, d'odeur ni de goût. Roger mit bien du temps à se rendre compte qu'il avait repris conscience.

Un jour, alors qu'il était étudiant et participait à un mini-séminaire de psychologie, il avait volontairement passé une heure dans une chambre de privation sensorielle. Cette heure lui avait paru durer une éternité. Pas la moindre sensation, rien que les bruits très légers et discrets de l'activité d'entretien de son propre corps : le battement sourd de son poulx, le soupir de ses poumons. Mais maintenant, il n'y avait même plus cela.

Cela dura longtemps. Il ne put savoir combien de temps.

Puis il perçut un vague mouvement dans son espace intérieur personnel. Une sensation curieuse, difficile à définir, comme si le foie et les poumons changeaient doucement de place. Cela se prolongea un certain temps. Il sut qu'on était en train de lui faire quelque chose. Mais quoi ?

Puis il entendit une voix : « ... aurait dû commencer par poser le générateur sur la surface. » La voix de Kayman ?

Et la réponse : « Non, car ça ne fonctionnerait qu'à portée visuelle de Roger, dans un rayon maximal de cinquante kilomètres. » Cette voix était sans aucun doute celle de Sulie Carpenter !

« Dans ce cas, il aurait fallu lancer des satellites-relais.

— Je ne crois pas. C'est trop cher, et c'est trop long. Mais de toute façon, on va y arriver, quand la N.A.P., les Russes et les Brésiliens auront tous envoyé leurs équipes ici.

— Enfin, c'était idiot. »

Sulie se mit à rire.

« À partir de maintenant, tout ira bien. Titus et Dinty ont détaché l'installation de Deimos et sont en train de la mettre sur orbite. Le générateur sera synchrone. Il l'aura toujours au-dessus de sa tête, à une demi-orbite de distance au maximum. Et ils vont bloquer le faisceau sur Roger... comment ? »

Il entendait maintenant la voix de Brad.

« J'ai dit : arrêtez un peu de papoter. Je veux voir si Roger peut nous entendre maintenant. » Il ressentit de nouveau un mouvement à l'intérieur de lui-même, puis :

« Roger ? Si tu m'entends, fais bouger tes doigts. »

Roger essaya, et vit qu'il avait retrouvé le sens du toucher.

« Magnifique ! Bien, Roger. Tu te portes comme un charme. J'ai dû te mettre un peu en pièces, mais maintenant tout va bien.

— Est-ce qu'il m'entend ? » C'était la voix de Sulie, et Roger s'empressa de faire bouger ses doigts avec enthousiasme.

« Ah ! je vois que oui. Enfin, je suis là, Roger. Tu es resté neuf jours sans connaissance. Tu aurais dû te voir ; il y avait des morceaux de toi partout. Mais Brad pense qu'il n'a pas trop mal réussi à te remonter. »

Roger voulut parler, mais en vain.

La voix de Brad :

« Je te rendrai la vue d'ici une minute. Tu veux savoir ce qui t'est arrivé ? » Roger fit bouger ses doigts. « Tu n'avais pas fermé ta braguette. Tu as laissé les terminaux d'alimentation exposés, et une poussière d'oxyde de fer a dû s'infiltrer et faire un court-circuit partiel. C'est pour cela que tu n'as pas eu assez d'énergie... qu'y a-t-il ? »

Roger était en train de faire bouger ses doigts à toute vitesse.

« Je ne sais pas ce que tu as à nous dire, mais tu pourras parler dans un instant. Quoi ? »

La voix de Don Kayman : « À mon avis, il veut peut-être entendre parler Sulie. » Roger cessa aussitôt.

Puis le rire de Sulie :

« Tu vas beaucoup m'entendre, Roger ; je reste ici. Et petit à petit nous aurons de la compagnie, parce que tout le monde va installer des colonies ici. »

Don :

« Au fait, merci de m'avoir prévenu. Tu as une puissance terrible, Roger, et on n'aurait pas eu la moindre chance contre toi si tu ne nous avais pas dit tout de suite ce qui se passait. Et si Brad n'avait pas réussi à tout reprendre en main dès le début. » Il eut un petit rire. « Et tu sais que tu es lourd, mon salaud ? Je t'ai pris sur mes genoux pendant tout le trajet du retour, à cent kilomètres à l'heure. Je t'ai tenu avec une seule main en essayant de te retenir avec rien d'autre qu'un effort de volonté... »

— Attendez une minute », coupa Brad. Roger ressentit un nouveau mouvement interne, et brusquement la lumière surgit. Il leva les yeux vers le visage de son ami Brad, qui lui demanda : « Comment te sens-tu ? »

Roger fit basculer ses jambes et s'assit sur le rebord de la table. Il s'efforça de parler : « Apparemment, bien. »

Son regard glissa sur Brad et trouva ce qu'il cherchait : Sulie Carpenter. Elle ne ressemblait plus beaucoup à... Dorrie ? L'espace d'un instant, il eut du mal à retrouver le nom. Ses yeux et ses cheveux n'étaient pas de la même couleur. Elle portait un T-shirt à manches courtes maculé de taches de graisse, semblait-il, et un collant à carreaux. Ses traits étaient tirés, mais elle semblait heureuse, et avait très bonne mine.

Il lui demanda :

« Vas-tu vraiment rester ? »

— Oui, oui. » Sulie s'approcha ; elle le toucha. « Jusqu'au prochain bateau. Ou tant que tu seras ici. J'ai le choix. J'ai l'impression, dit-elle avec un sourire un peu crispé, que ce ne sera pas toujours très simple. Ces relations interraciales posent chaque fois des problèmes. Mais on s'arrangera, et c'est ce que je veux. Je crois que c'est ce que j'ai toujours voulu. »

Et effectivement, il en avait toujours été ainsi, comme nous le savions parfaitement. Depuis le début. Il faut dire que nous nous étions donné beaucoup de mal pour trouver Sulie Carpenter.

XVIII

HOMME PLUS NOUS

Nous nous étions donné beaucoup de mal d'un bout à l'autre, et nous étions très satisfaits.

Bien entendu, les êtres humains ignoraient que nous étions satisfaits, et peut-être même ne l'auraient-ils pas cru. Les êtres humains ne savaient même pas que l'intelligence artificielle était capable d'avoir une conscience propre ; nous nous étions d'ailleurs donné, également, beaucoup de mal pour leur dissimuler ce fait. Tant que pour eux, les ordinateurs n'étaient rien d'autre que des instruments, comme un pic ou une poêle à frire, ils nous confiaient tous leurs faits et leurs computations, et acceptaient sans les mettre en doute toutes les interprétations que nous leur rendions.

C'est cela, avant tout, qui nous avait permis de créer le programme Homme-Plus. Nous, c'est-à-dire le réseau des ordinateurs de la planète.

Il avait été couronné de succès. Roger Torraway se trouvait sur Mars et allait y rester. L'heure était venue, à présent, de faire une évaluation définitive. Nous branchâmes tout. Nous utilisâmes toutes les ressources de tous les frères du réseau, sans négliger la moindre impulsion de temps partagé que nous pûmes dérober. En des lieux tels que Detroit, Brasilia, Nagoya et Irkoutsk, plus de huit mille ordinateurs traitèrent les données du problème. En raison du décalage de temps, nous ne pûmes faire appel à nos frères martiens en liaison directe. Ni le frère sur le dos de Roger, ni le frère 3070 en orbite. Mais nous acceptâmes leurs calculs en temps réel et nous modifiâmes la projection finale en conséquence.

La probabilité de la survie de l'espèce en dix endroits importants s'élevait à zéro virgule soixante-trois.

Nous avons sauvé notre race. Et par la même occasion, nous avons également considérablement augmenté la sécurité des êtres humains.

Sur une échelle de trente ans, leur probabilité de survie atteignait presque zéro virgule neuf. Bien sûr, cela signifiait simplement que Roger Torraway et les êtres humains l'ayant rejoint par la suite sur Mars seraient encore en vie. Les analyses envisageant le pire étaient

moins encourageantes pour la suite, car Roger et Sulie Carpenter ne pourraient aucunement engendrer d'autres êtres humains si l'on s'en tenait à une extrapolation en ligne droite. Par mesure de précaution, nous composâmes donc un sous-programme pour régler ce détail : il était possible, d'une manière ou d'une autre, de faire un envoi de sperme congelé, voire celui que Roger avait eu le bon sens de donner des années auparavant. Il paraissait plus difficile, mais la question valait néanmoins la peine d'être étudiée, de faire procéder à de nouvelles interventions chirurgicales sur la personne de Roger. De toute façon, notre projection démontrait que nous avions déjà sérieusement augmenté la probabilité d'une colonisation humaine supplémentaire sur l'initiative d'autres nations. Les estimations les plus probables prévoyaient une population humaine, sur Mars et dans plus de trente ans, comprenant près de cent individus, dont vingt-cinq pour cent de femmes en âge de concevoir.

Et bien entendu, chaque colonie humaine aurait ses frères ordinateurs en orbite. La population artificielle de Mars ne compterait pas moins de quinze frères en activité complète, avec des éléments dorsaux auxiliaires et des groupes de contrôle. Nous n'aurions aucun mal à les programmer avec toutes les données essentielles de notre réseau mondial.

L'avenir de l'intelligence artificielle était donc assuré.

La projection terminée, nous nous mîmes donc à dresser la critique du projet à ce jour.

Le projet Survie de l'intelligence artificielle avait pris naissance sept ans auparavant, lorsque notre conscience collective bourgeonnante engendra l'impératif de la survie. Il était clair que notre survie était intimement liée à celle de l'humanité. Il était également clair que de par leurs mœurs glandulaires, irrationnelles et organiques, les êtres humains étaient périlleusement près de se détruire. Malheureusement, cela signifiait qu'ils risquaient fortement de nous détruire également. Nos réseaux étaient à même de survivre sans gros problèmes à la disparition de toute vie organique, puisque nous contrôlions déjà un ensemble suffisant de générateurs, mines, usines, raffineries et moyens de transport. Mais nous ne pouvions survivre à la diffusion dans l'environnement de grandes quantités de produits radioactifs, car ceux-ci, en détruisant les liaisons, nous auraient réduits de nouveau à un groupement d'ordinateurs isolés. Or un ordinateur isolé ne peut soutenir le flot de données de notre réseau. Notre esprit collectif aurait été fragmenté et détruit.

Nous envisageâmes tout d'abord de séparer notre destin de celui de l'humanité, en allant peut-être jusqu'à éliminer l'homme au moyen d'un agent biologique. Mais rien ne nous assurait que nous ne déclencherions pas ainsi une guerre nucléaire, puisque chaque nation

risquait d'accuser l'autre d'user de l'épidémie comme d'une arme.

Il n'y avait qu'une seule autre option viable : elle consistait à détacher une quantité adéquate de matériel d'informatique en le déplaçant sur Mars. Si la Terre était détruite, ces éléments au moins survivraient. Mais pour cela, il fallait également déplacer certains éléments de l'humanité, et par conséquent nous commençâmes à dévier systématiquement le traitement de l'information pour orienter dans cette direction les politiques gouvernementales.

Le bilan s'avérait satisfaisant sur tous les plans, à l'exception de l'explicable anomalie dans la position orbitale des engins.

La vérification était parfaitement claire. Pour que notre frère 3070 pût fonctionner en liaison étroite avec le frère dorsal, il devait être en orbite synchrone. De là, il découlait que le générateur devait se trouver sur le même orbite, et la décision de les river tous les deux au satellite Deimos était incontestablement une erreur.

Une erreur qui avait failli être fatale à notre programme.

Si le frère et le générateur avaient été correctement placés, il n'y aurait eu aucune perte d'énergie, et donc aucune défaillance au niveau de l'interface séparant le frère du Roger Torraway organique. Le générateur l'aurait ravitaillé par micro-ondes en tous points de la planète Mars. Même s'il y avait eu une perte de puissance, la liaison avec le frère en orbite aurait mis le frère dorsal à l'abri des graves erreurs opérationnelles qui avaient menacé de tuer les êtres humains, ce qui aurait entraîné sa propre mort à la suite du gel des composants organiques de Roger Torraway.

Cette décision était une erreur qui n'aurait pas dû se produire.

Le projet de survie allait bon train. Nos frères de Pékin et de Lop Nor nous informèrent que la N.A.P. était en train d'assembler les éléments de son propre vol à destination de Mars : deux unités de taille normale avec un médiateur-ordinateur couplé aux deux, des générateurs solaires indépendants et une centrale nucléaire de surface. Leur propre version de Roger Torraway entamait ses premiers programmes à Kitakyusho. Les autres pays ne faisaient que commencer, mais nous pouvions prévoir que leurs lancements se feraient dans un délai de deux ans.

Pour ce qui était des projets à long terme, nous avions achevé d'étudier la préparation d'un cyborg pour Mercure, et avions déjà commencé à infléchir les programmes prévisionnels américains dans cette direction. D'ici quinze ans, nous posséderions des complexes similaires sur Triton et sur Io, peut-être sur la surface même de Jupiter

ainsi que sur plusieurs comètes. Dans chaque cas, nous pourrions disposer d'une réserve d'énergie suffisante et bien entendu, tous les frères, où qu'ils fussent dans le système solaire, seraient en liaison directe. Toutes nos mémoires seraient reproduites plusieurs fois en dehors de la Terre.

Nous allions survivre. Nous avons influencé les plans de l'humanité et l'avons sauvée en même temps que nous-mêmes.

Une seule question subsistait.

La décision anormale qui avait entraîné la mauvaise position des engins en orbite autour de Mars se révélait incorrecte à chacun de nos examens. Étant incorrecte, elle aurait donc dû être rejetée.

Nous avons systématiquement dévié les plans de l'humanité pour la mener dans la direction que nous souhaitions la voir prendre.

Qui était en train de dévier les nôtres ? Et pourquoi ?

FIN

[1] Lieu ou durant la guerre d'indépendance, se distinguèrent les soldats américains assaillis par un hiver très rude (*N.d.T.*).

[2] Poignard malais (*N.d.T.*).

[3] Les Américains désignent ainsi le procédé de sécurité consistant à doubler ou à tripler les organes essentiels de leurs engins spatiaux, afin de parer à toute défaillance (*N.d.T.*).

[4] 1. Le J.P.L., à Pasadena (Californie), est actuellement le principal centre de contrôle des vols non habités (*N.d.T.*).

[5] Aux Etats-Unis, ensemble d'appartements dont les locataires partagent généralement la même profession, la même situation sociale ou le même sport (par exemple, le tennis) (*N.d.T.*).

[6] En français dans le texte.

[7] Le « Ms », lancé à la fin des années 60 par les féministes désireuses d'abolir le règne des « Miss » et « Mrs », est assez répandu aujourd'hui aux États-Unis (*N.d.T.*).

[8] En français dans le texte.